Maux & remèdes
dans le cercle des Dietrich
(Dernière décennie XVIII^{e}s.- 1er tiers XIX^{e} s.)

Elisabeth MESSMER-HITZKE

Article déconseillé aux personnes trop sensibles ou allergiques à l'évocation de maladies ou de la mort

Personnages principaux de cet article



Jean Valentin Haas
(1766-1833)
Maître charpentier devenu technicien polyvalent, facteur des forges de Zinswiller, puis directeur des forges DD

Son ami et beau-frère
Jonas Boeckel
(1764-1834)



D'abord pasteur (Rothau) au Ban de la Roche comme
Jean Frédéric Oberlin
(Waldersbach)



(1740-1826)



Sybille Louise de Dietrich née Ochs
(1755-1806)

Son époux
Philippe Frédéric de Dietrich
(1748-1793)



Docteur en droit, membre de l'Académie des sciences, minéralogue, auteur d'ouvrages sur les minerais & bouches à feu, 1er maire élu de Strasbourg

Le frère de Sybille,
Peter Ochs



(1752-1821)



Jean Albert Frédéric, dit Fritz, de Dietrich
(1773-1806)

Fils de Sybille et Philippe Frédéric

Repreneur des forges DD après la mort de son grand-père
Jean III de Dietrich



(1719-1794)



Amélie de Dietrich née de Berckheim
(1776-1855)

Epouse de Fritz et gérante des forges DD à la mort de son mari.

Mère de 4 enfants (Amélie 2, Camille, Eugène, Albert. Ces deux derniers reprendront l'affaire redevenue familiale)



Bernard Frédéric de Turckheim
(1752-1831)

Actionnaire des forges et tuteur des 4 enfants d'Amélie de Dietrich à la mort de Fritz. Investi dans sa maison de banque, en politique et au Consistoire (protestant)

Son épouse
Elisabeth de Turckheim née Schoenemann, dite Lili, ex-fiancée de Goethe



(1757-1817)

L'un de leurs fils,
Guillaume de Turckheim
(1785-1831)



Époux de la fille aînée de Fritz et Amélie de Dietrich.
Dans l'armée napoléonienne puis collaborateur des forges DD

Leur fille **Madeleine Elisabeth, dite la petite Lili,**
(1779-1865)



Épouse d'Adrien Brunck von Freundeck

Dans les *Mémoires, journal, agenda des années industrielles de Jean Valentin Haas*[1], témoignage du quotidien professionnel mais aussi plus intime de celui qui fut un pilier pour les Dietrich — et longuement directeur des forges —, nous pouvons puiser des éléments qui touchent aux ennuis de santé et aux remèdes employés pour tenter de les enrayer. Ce focus sur quelques épisodes pathologiques, sémiologiques, thérapeutiques, peut s'enrichir d'autres éléments instructifs des archives De Dietrich et De Turckheim (en particulier les dernières lettres de Philippe Frédéric ou la correspondance privée de Sybille, Fritz, Amélie de Dietrich-Berckheim, Bernard Frédéric de Turckheim…) et s'appuyer sur d'autres anciens documents inédits ou méconnus. Ce ''pot-pourri'' de maux et de moyens médicaux employés fin du XVIII^{e}s. jusqu'au premier tiers du XIX^{e}s., nous permet sans doute d'exhaler de nouvelles essences de la santé locale…

Durant cette période qui succède au ''siècle des Lumières'' la révolution chimique va se poursuivre (rappelons à ce sujet les progrès impulsés par Antoine Lavoisier qui fréquente Philippe Frédéric et Sybille de Dietrich avant la Terreur), le premier vaccin fait son apparition, des mesures sanitaires voient le jour. Néanmoins le manque de connaissances sur les bactéries et virus est un frein, les méthodes et systèmes d'analyse, d'intervention, d'auscultation, les soins et la chirurgie efficaces, appropriés, restent encore restreints, et les familles sont toutes confrontées de façon récurrente à la maladie (avec des convalescences parfois longues) et à la mort pour diverses causes (maladies non guéries dont celles causées par épidémie, accident, guerre, emprisonnement[2]…)

Si l'exercice (le mouvement, la promenade) est déjà prôné tout comme le repos, le calme et le grand air (de la campagne), voire les régimes alimentaires bénéfiques ou la diète, ainsi que l'importance du mental, du moral pour prévenir ou guérir certains maux, nous remarquerons aussi que lorsque le patient est souffrant le médecin s'appuie encore sur le système hippocratique et galénique. Il vise avant tout à dégager les '' impuretés'' du corps de diverses manières ; via les **emplâtres vésicatoires** (*Zugpflaster*), les **saignées** (à l'inverse d'une transfusion) parfois préventives, les **sangsues** (*Blutsauger*), les **ventouses** (*Schrapfen*), la **purge** douce ou drastique grâce à des **substances** aux propriétés **purgatives,** les médicamentations **laxatives, vermifuges, diurétiques**, les **vomitifs** (émétiques), les **sudorifiques** (pour la transpiration), les **lavements**, ou encore l'utilisation de **bains** et d'**eaux** minérales... En résumé, il faut que les éléments nocifs qui troublent ''les humeurs''[3] puissent s'évacuer par toutes les issues possibles pour retrouver l'équilibre ! En parallèle, les panacées, censées traiter une grande diversité de maladies ou les prévenir (Elixir de longue vie, Eau rouge…), sont courantes. Le recours à l'opium un réflexe, le vin sans abus aussi. Pour mieux faire « avaler la pilule » de certains remèdes curatifs, les pharmaciens proposent la prise des ingrédients sous forme de biscuits, bières, cigares, liqueurs… La trousse médicale alsacienne se garnit à la fois des avancées et habitudes françaises et de celles germaniques.

Pour commencer notre prospection, partons en pleine période de la Terreur et rejoignons Philippe Frédéric de Dietrich à la prison de l'Abbaye. Dans la situation délicate où il se trouve durant ce dernier trimestre 1793, le chien Coco est pour lui le **baume qui tempère ses douleurs physiques et morales** ; cet être vivant lui apporte de l'amusement (ainsi qu'aux codétenus), de l'affection, lui « lèche quelquefois [s]es larmes ». La musique aussi est un palliatif bienvenu tout comme la correspondance avec sa famille *stricto sensu*. Les dernières lettres[4] que Philippe Frédéric adresse à sa femme Sybille (maintenue à Besançon) font des **allusions à la santé et aux remèdes préconisés**…

---

[1] Edition par la SHARE prévue en 2021. Publication revue, corrigée, modernisée, annotée, commentée, enrichie et illustrée des mémoires, du journal et des agendas des années industrielles déjà retranscrits avec ceux jusqu'à présent inédits post-1826, — période où Albert et Eugène (les fils d'Amélie de Dietrich-Berckheim et Fritz) commencent à s'investir pleinement dans la Société. En collaboration avec Jean-Pierre Diehl, Hélène Fillet, Adélaïde Haas, Elisabeth Messmer-Hitzke, Etienne Pommois, Jean Salesse. Sont prises en compte les années industrielles de Valentin Haas (1798 à 1832).

[2] Les mauvaises conditions d'incarcération (lit de paille au sol, nourriture insuffisante, humidité, odeurs, bruits, manque d'aération, froid, hygiène déplorable, transmission de virus ou bactéries délétères…), — en particulier celles que de nombreux patriciens ont subies durant la Terreur (ainsi la baronne d'Oberkirch, Jean de Dietrich, Sybille, son époux Philippe Frédéric et leurs fils Fritz et Gustave Albert) ou encore des soignants eux-mêmes —, laissent des séquelles. Zoltan-Etienne Harsany évoque dans son article de 1972 sur *Les prisons de Strasbourg durant la Révolution*, un rapport de novembre 1792 qui fait part de « maladies épileptiques, vénériennes et galeuses... », « de fièvre putride […], d'épidémies » ; et au Séminaire (où fut enfermé Jean de Dietrich), « la dysenterie qui fait des victimes, médecins y compris ».

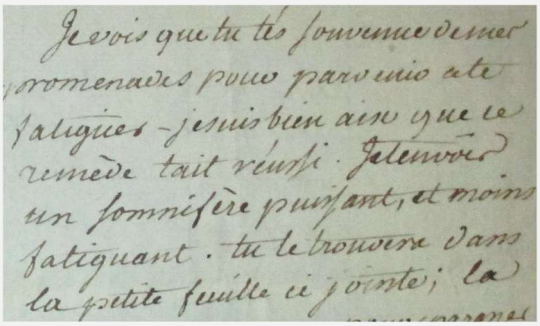
[3] Quatre humeurs : sang, lymphe, bile noire (rate), bile jaune (foie).

[4] Thésaurus des archives de Dietrich.

Le 27 octobre 1793 6e jour du 2e mois de l'an 2

J'ai vu avec peine que tu avais des ***insomnies*** *et que* ***le bonheur de voir en couleur de rose t'avait abandonné[e]****. Hélas l'idée d'une séparation éternelle est sans doute affreuse et cruelle ;* […]

Je vois que ***tu t'es souvenue de mes promenades pour parvenir à te fatiguer — je suis bien aise que ce remède t['ait réussi****. Je t'envoie un* ***somnifère puissant, et moins fatiguant***[1]*. Tu le trouveras dans la petite feuille ci jointe ; la 2de suivra de près — pour épargner le port j'ai copié bien petit.*


Je vois que tu t'es souvenue de mes promenades pour parvenir à te fatiguer - je suis bien aise que ce remède t'ait réussi. Je t'envoie un somnifère puissant, et moins fatiguant. tu le trouveras dans la petite feuille ci jointe; la

Mardi le 30 brumaire l'an 2 20 9bre [novembre] *1793*

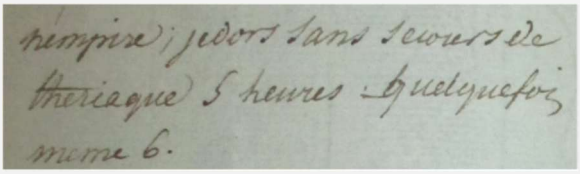
Tes lettres me deviennent chaque jour plus nécessaires. ***Je crains l'effet qu'aura produit sur ta santé la nouvelle de l'arrestation*** *de ton fils.*

2 frimaire de l'an 2 22 9bre [nov.] *1793*

Mes ***souffrances*** *sont supportables.* ***Je les endurerai avec courage si j'ai de bonnes nouvelles*** *de toi et de ce qui nous est cher.*

4 frimaire de l'an 2 de la Rep. Française 24 9bre [nov.] *1793*

Je suis toujours dans le même état ; cela n'empire ; ***je dors sans secours de th[é]riaque***[2] ***5 heures quelquefois m[ê]me 6.***


n'empire ; je dors sans secours de thériaque 5 heures - quelquefois même 6.

7 frimaire de l'an 2 de la Rép. Française 27 9bre [nov.] *1793*

J'ai reçu hier des lettres de mon père ***qui continue à se bien porter***[3]*. Quant à moi je suis toujours comme hier ;* ***je gémis en me couchant, la nuit et le matin en me levant****, et je suis toujours ramené à l'affreuse idée que mon existence est à charge à tous les miens et qu'elle fait leur malheur —* ***ah si j'avais mille vies — je les sacrifierais volontiers, si ce sacrifice pouvait faire cesser vos maux****.*

Ce 15 frimaire an 2 de la Rep. fr. 5 Xbre [décembre] *1793*

Hélas ma chère, ma tendre amie, comment me serait-il possible de ne pas m'effrayer lorsque ***je te sais malade dans le moment où tu as le plus grand besoin de toutes tes forces et de tout ton courage moral et physique*** […] *J'espérais que la nécessité d'exister pour tes enfants te donnerait* ***les forces et le courage nécessaire*** *pour soutenir les nouvelles attaques qu'on fait à ton trop malheureux époux,* ***malheureux uniquement par les maux qu'il vous cause, et non par ceux qu'il souffre lui-même.***

Tu cherches à me tranquilliser en me parlant des soins qu'on a de toi, mais je te sais dans une habitation humide et malsaine, consumée par le chagrin auquel les soins ne remédient guère*. Je te conjure de songer à nos enfants !* ***Que ne puis-je rassembler promptement toutes vos souffrances sur moi et vous en délivrer*** *en descendant dans la tombe.*

[1] Avec moins de persistance soporifique diurne.

[2] **Voir encart plus loin.**

[3] Il est fort probable que Jean essaye de se montrer rassurant envers son fils, alors qu'il souffre physiquement et moralement.

Le 16 frimaire de l'an 2 6 Xbre [déc.] *1793*

La lettre qui m'est parvenue de ta part hier, chère et tendre amie, me prouve bien que ***ce n'est pas une simple migraine qui t'a empêchée de m'écrire, mais que tu fais une de ces cruelles maladies billeuses***[1] […] *Il est affreux que [les nouvelles] que tu auras reçues de moi dans les papiers publiés et directement te parviennent dans un moment où* ***tu as besoin de tout le calme de l'âme pour te guérir. Mon cœur est déchiré et brisé de toutes les manières****, mais il n'en sent que plus vivement pour toi.*

Le 18 frimaire de l'an 2 8 déc. 1793

Je crains seulement que la peine que tu as prise de m'écrire de longues lettres ne t'ait fatiguée. Je suis bien touché des soins qu'on te donne *— je tremble de l'effet qu'auront produits sur toi les Moniteurs de la dernière décade et* ***je redoute une rechute****.* […] *Tes lettres* […] *Je voudrais bien pouvoir me bercer des* ***idées consolantes*** *qu'elles contiennent, mais je n'ai pas le même bonheur que toi.* […] *J'ai reçu hier une lettre de Fritz du 16 frimaire* […] *Il me marque* ***qu'après avoir eu quelques ressentiments de son incommodité, il en est rétabli****. Son frère et son ami* ***se portent très bien****.*

Le 19 frimaire de l'an 2 9 déc. 1793

Ton écriture me prouve ***combien tu as fait d'efforts pour m'écrire*** *— je crains que cela ne t'ait tourmentée surtout après avoir eu* ***un nouvel accès de fièvre***[2] *dont j''espérais que tu serais débarrassée.* [...] ***Tâche de rétablir ta santé*** *ma chère amie, je t'en conjure.*

Le 20 frimaire de l'an 2 10 déc. 1793

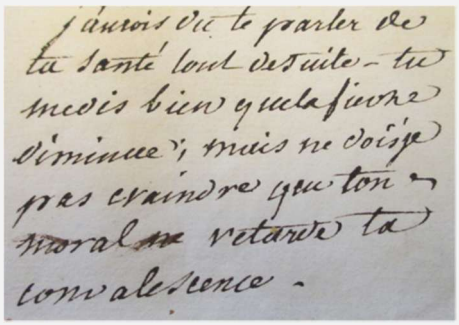
Je suis affligée chère amie du retard que tu as éprouvé dans la réception de mes lettres ; je t'ai écrit exactement, peut-être qu'étant malade, on t'aura caché mes lettres qui ne renfermaient ***pas de nouvelles convenables à ton état*** […] *[Gustave-]Albert m'a écrit le 17.* […] *Fritz va mieux, il a eu de légers ressentiments de son incommodité mais cela n'est rien — il apprend la musique à ses compagnons d'infortune.* ***Mon état n'empire pas et je conserve des forces ; sois sûre que je prendrai mon remède***[3] ***si je les voyais m'abandonner****.*

Le 21 frimaire an 2 11 déc. 1793

J'espère ma chère amie que ***tes inquiétudes auront été calmées*** *depuis le départ de ta lettre du 16 frimaire par la réception de plusieurs des miennes à la fois. Mais* ***je suis bien tourmenté de l'effet que leur contenu aura produit sur toi dans l'état de maladie où tu es****.*

Du 22 frimaire de l'an 2 12 déc. 1793

Je vois ma chère amie par la lettre du 18 qu'on avait eu soin de te cacher les miennes — j'en remercie bien ceux qui ont eu cette attention — ***Dieu veuille que ta santé supporte tous les coups qui ne cessent de nous frapper****.*


j'aurois dû te parler de
ta santé tout de suite - tu
me dis bien que la fievre
diminue ; mais ne dois je
pas craindre que ton
moral ne retarde ta
convalescence -

Du 23 frimaire de l'an 2 13 déc. 1793

Ta lettre du 19 m'est bien parvenu chère amie en même temps qu'une lettre de Fritz du 20 qui est ***content de sa santé****.* […]

J'aurais dû te parler de ta santé tout de suite - tu me dis bien que ***la fi[è]vre diminue ; mais ne dois-je pas craindre que ton moral retarde ta convalescence.***

[1] Bilieuse (cf. les 4 humeurs). Sybille « se fait de la bile » dans le sens propre et figuré, c'est certain !

[2] Sur les 420 maladies alors répertoriées en médecine, plus d'un quart (128) débutent par le mot « fièvre ». Voir François LEBRUN, *Se soigner autrefois*, Le Seuil, 2016.

[3] Pour se redonner des forces ou mourir en douceur ? Un élixir revigorant ou du *laudanum* (teinture d'opium) dont les prises permettent de supporter la situation, sont addictives voire mortelles à hautes doses ?

Le 25 frimaire l'an 2 15 déc. 1793

Je n'ai point reçu de tes nouvelles hier ; j'espère qu'il m'en parviendra aujourd'hui deux fois et qu'elles m'apprendront ***la cessation de ta fièvre****, au moins le désiré-je vivement.*

Ma position est toujours la même et ***ma santé bien plus supportable que les douleurs de mon cœur****.*

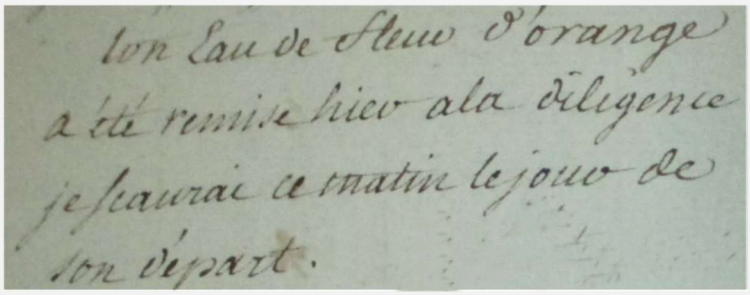
Du 26 frimaire l'an 2 16 déc. 1793

La première diligence t'apportera de la ***fleur d'orange***[1] *que je ferai acheter aujourd'hui à l'adresse indiquée et si on n'y en vendrait plus, je consulterai la concierge.* ***Je te remercie de me tranquilliser un peu sur ta cellule, car c'était un tourment de plus pour moi de t'y savoir****.*

Le 28 frimaire l'an 2 18 déc. 1793

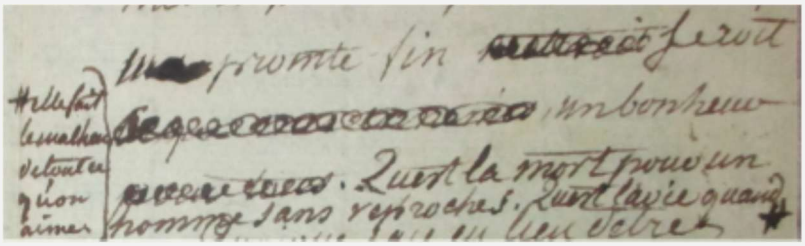
J'ai éprouvé un peu de soulagement dans mes maux en apprenant que ***tu n'avais point eu de ressentiment de fièvre et que tu avais pu dormir****.* […]

Ton ***eau de fleur d'orange*** *a été remise hier à la diligence, je saurai ce matin le jour de son départ. On m'a fait payer 4 livres chaque demi-bouteille et ce n'est qu'avec peine qu'on en a donné 2 à la fois. Ainsi,* ***lorsque tu en auras consommé une, tu n'auras qu'à m'écrire afin que je t'en envoie au fur et à mesure que tu en auras besoin****.*



Le 5 niv[ô]s[e] l'an 2 25 déc. 1793

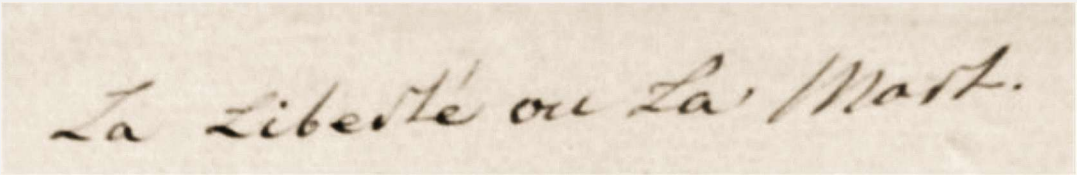
Ta lettre du 30 frimaire m'est parvenue hier soir chère amie. Tu m'y confirmes la durée de ta ***convalescence*** *et m'offres par cette bonne nouvelle quelques consolations.* […]



Une prompte fin serait un bonheur. Qu'est la mort pour un homme sans reproches. Qu'est la vie quand elle fait le malheur de tout ce qu'on aime.

26 décembre 1793

Ma chère amie, je t'embrasse bien tendrement. Les nouvelles d'aujourd'hui te seront bien sensibles. ***Songe à toi et à tes enfants et pense surtout que tes maux finiront bientôt****.*



[1] La fleur d'orange[r], encore renommée de nos jours, a des propriétés apaisantes, calmantes.

Dans ses courriers à Sybille, Philippe Frédéric évoque : la **thériaque**.

Rivet, dans son *Dictionnaire raisonné de pharmacie chimique, théorique et pratique* de 1803, ironise à son sujet : « La thériaque est […] **un assemblage monstrueux de différentes substances qui pour la plupart sont des répétitions inutiles** ; les unes sont apéritives, les autres sont astringentes, d'autres sont stomachiques, d'autres sont purgatives, d'autres encore sont antispasmodiques, d'autres enfin sont narcotiques. »

La **thériaque de Strasbourg**[1] dite aussi **céleste** obtint un vif succès ; est-ce celle dont parle Philippe Frédéric ?

Vue sur ses composants qui ne sont pas que végétaux : « **Extraits de racines** d'angélique, d'aristoloche ronde, de contrayerva, d'aunée, de gentiane, de tormentille, de valériane sauvage, de dompte-venin, de **vipérine**, de zédoaire


Vipérine © EMH

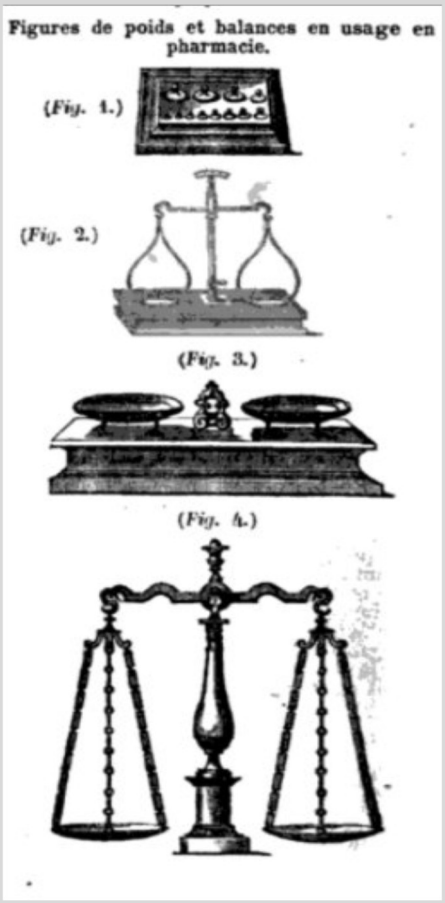
+ **extrait de feuilles** de chardon bénit, de petite centaurée, de scordium, d'**opium**

+ **résine** de cascarille, de labdanum, de gaïac

+ storax calamite, myrrhe, galbanum, mastic, opopanax, camphre, safran gâtinais, **castoréum, poudre de vipères**, cinabre d'antimoine porphyrisé

+ **sels** volatils de **corne de cerf**, de succin [ambre jaune] + ambre gris + baume du Pérou

+ **Huiles volatiles** de girofles, d'écorces de citrons de genièvre, de succin rectifié, de cardamome, de cannelle, de cubèbes, de macis de noix de muscades » ; le tout dans des proportions précises pilées dans un mortier…



L'Officine de Dorvault, XIX[e]s.
(Premier exemplaire imprimé en 1844)

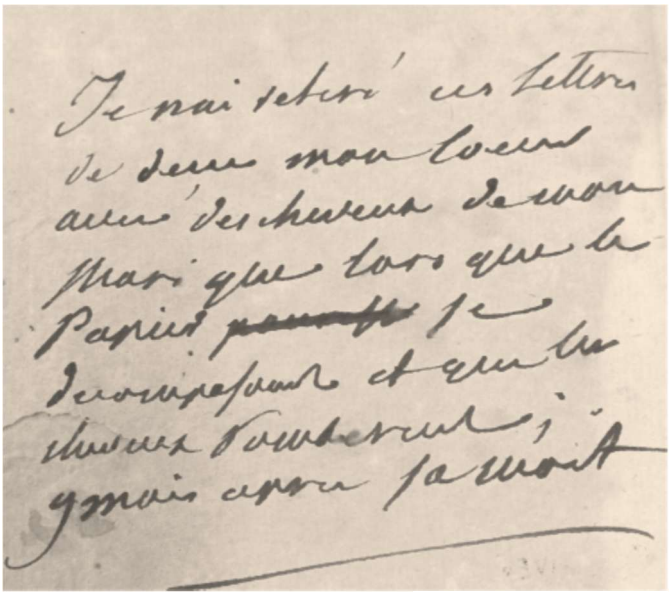
Mortier d'apothicaire, Niederbrunn (Niederbronn), XVII[e] s, en fonte de fer
© Collection privée





[1] Selon E. Wickersheimer (*Revue d'histoire de la Pharmacie*, 1920) qui se fonde sur GA Mercklin (1686), cette thériaque céleste provient d'une recette d'un médecin français, Quercétan. Elle aurait été préparée pour la première fois par Frédéric Greiff, un apothicaire de Tübingen qui a cherché à la parfaire en 1641. Frédéric Stroehlin l'introduit à Strasbourg début XVIII[e] et elle rejoint « la liste des médicaments qui devaient se trouver dans les officines des apothicaires » (et constat de 1760 : elle coûte « 72 fois plus cher que la thériaque d'Andromaque » !)

Philippe Frédéric rejoint la Conciergerie, a droit à un simulacre de jugement et s'éteint d'un trait acéré : il meurt guillotiné[1] le 29 décembre. Une fosse ; pas d'obsèques, pas de chants, pas de cercueil, pas de pierre tombale… pas d'accompagnement ni de lieu de recueillement pour sa veuve Sybille toujours détenue. Elle n'a pour le moment qu'une **consolation** possible, une manière de se donner du **courage** face à ses maux physiques, aux nouvelles terribles et à l'éloignement de ses 3 enfants : elle garde contre son torse (son cœur) les lettres et les cheveux que lui avait envoyés son époux…



© ADD / Thésaurus

Jean III de Dietrich[2] qui fut à son tour enfermé (au Séminaire de Strasbourg), en ressort fin septembre 94, **souffrant le martyre** non seulement à cause des affreux événements familiaux mais aussi des épisodes de **gouttes** (entre les épaules puis dans les mains, les pieds, et finalement dans tout le corps) et des applications de **vésicatoires**[3] qui s'ensuivent. Il retourne dans son château de Rothau[4], au Ban de la Roche… où nous retrouvons Oberlin (d'ailleurs en meilleures relations avec Sybille qu'avec Jean) ; le renommé pasteur de Waldersbach était sorti indemne d'une **dysenterie** (août 93), de son arrestation avec Jonas Boeckel en juillet 94, mais aussi, en début d'année, d'une **fièvre putride**. De **curieux symptômes annexes** l'avaient pris lors de cette grave maladie (cf. encart).

« Singularités », ''délires'' d'Oberlin durant sa fièvre putride début 1794

Jean Frédéric Oberlin, dit le Papa, est réputé comme pasteur énergique qui donne un essor au Ban de la Roche, contribue à y diffuser la ''lumière''. Non seulement il y remanie les voies de communication, améliore l'hygiène, essaye de sortir les habitants de leur misère par des cultures adaptées au terrain et à la météo, ou encore par des ateliers domestiques de filage, insiste sur la formation à des métiers pratiques et l'instruction des enfants (qui débute par une classe de maternelle [poêle à tricoter] dont sa servante Banzet fut l'instigatrice). En sus de la foi chrétienne, il cherche à transmettre le français[5], la géographie, l'histoire, le calcul, les sciences qui le passionnent. En particulier **l'observation des plantes et leurs propriétés médicinales**... Il décide d'ouvrir un **local de pharmacie et de soins** dans son presbytère[6] (près de deux siècles après les indignes procès de sorcellerie où des ''herboristes'', — des connaisseurs en plantes et soins —, avaient été accusés et brûlés sur le même territoire). Il a tant fait pour la santé de ses ouailles, misé sur l'hygiène, sur la formation[7] des sages-femmes pour des accouchements à l'issue moins fatale…

[1] Sur l'actuelle place de la Concorde à Paris.

[2] « Le roi des forges » et père de Philippe Frédéric.

[3] Ou vessicatoire. « Le vésicatoire est un médicament qu'on fait avec des **mouches cantharides** lequel **étant appliqué sur la peau** y fait venir **des vessies** [ampoules sur la peau] par son âcreté, c'est pourquoi on lui a donné **le nom de vésicatoires**. Ce remède se fait avec **des mouches cantharides desséchées & mises en poudre qu'on agite avec du levain & un peu de vinaigre pour en faire une masse** » (*Cours d'opérations de chirurgie démontrée au Jardin Royal*. Pierre Dionis et G. de La Faye, 1765). Jean de Dietrich souffre à la fois de la goutte (liée aussi à son habitude passée de faire bonne chère ?) et des réactions à ces vésicatoires ! Voir également autres détails dans l'encart plus loin.

[4] Cf. les détails dans E. Messmer-Hitzke, *Sybille de Dietrich, une femme des Lumières en quête de liberté*, La Nuée Bleue, 2018.

[5] Pour une meilleure compréhension entre habitants bandelarochois qui utilisent divers patois (lorrains notamment) et les ouvrir à une possibilité de culture plus vaste. D'aucuns lui reprocheront d'avoir laissé en rade ces divers parlers locaux alors même que lui excelle en alsacien et allemand.

[6] Cf. les écrits d'Oberlin et ceux de François Goursolas : *Le pasteur Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) et la médecine - Aspects scientifiques et humains*.

[7] Le fondateur de la première école d'accouchement de Strasbourg en 1728 est le Dr Jean Jacques Fried.

Il met un point d'honneur à interpréter les rêves qui sont à ses yeux des messages divins pour ''avancer'', et s'intéresse à tout dont le **magnétisme** qui l'intrigue et surtout la **physiognomonie** de Lavater pour essayer de mieux ''saisir'' et améliorer son entourage…

Mais, par moment dans son tourbillon d'activités, il a des phases creuses, **de petits ''burn-out'' où on le sent mélancolique alors qu'en général c'est lui le soigneur d'âmes malades !** En cette période de pluviôse-ventôse an II, qui débute donc dans la dernière décade du mois de janvier 1794 et perdure un mois, il est atteint d'une **fièvre putride**[1], reste alité, est sujet à des **hallucinations**, des **délires**, fait peut-être part de quelques ''prophéties'', du moins affiche des « **singularités** »[2] comme le note un proche (fils, fille ?) qui a eu la bonne idée de retranscrire certains épisodes parfois truculents… dont ci-dessous quelques extraits (sur les 20 témoignages) :

Un jour Papa demanda de l'eau fraîche. Louise[3] *en apporte une bouteille pleine ; mais elle se voit renvoyer et Papa en demande un* ***baquet*** *rempli, lequel, après lui avoir été apporté, sans en savoir oser demander la raison.* ***Il renversa et vida dans le lit, et croyant être dans un bain, Papa fit des mouvements avec les pieds, et tout le corps****.*

Une autre fois, Papa appelle Catherine Gagnière [servante] *pour regarder après ses* ***abcès*** *; mais aussitôt qu'elle fit apparence d'y regarder, il la renvoya et commença de la traiter d'impertinente, qu'elle a eu la hardiesse de se mêler de ceci, que ce fut tout seul le travail de Louise.*

Un soir que Papa sentit plus que jamais des douleurs à ses abcès, il demanda ***un cataplasme de levain de trois pieds***[4] ***d'épaisseur ; on cherche et on ramasse tout ce qu'on peur trouver dans le village, mais on en put à peine ramasser pour trois pouces***[5] ***d'épaisseur****. On le lui apporte, et on avait beaucoup de peine à contenter Papa.*

Une autre fois Papa fit venir Louise devant son lit et lui raconte ***qu'il avait vu la Convention Nationale comme cousue ensemble dans une grosse toile d'emballage et puis qu'il avait entendu une voix criant « Terre ouvre-toi », sur quoi un continent la Terre s'était ouverte et l'engloutit, aussi vit-il le Prince infernal de la France avec tous ses cohortes dans les abymes****.*

Une autre fois il dit à Louise qu'il lui avait été dit ***qu'elle redeviendrait jeune, belle, vigoureuse et en bonne santé, comme un jeune poulet ; mais que ça n'arriverait que quand le règne de Dieu serait venu****.*

Catherine présente un jour le pot à mon cher Papa pour y cracher, mais Papa le refusa, comme aussi de cracher dans le mouchoir que Catherine lui avait apporté, et il dit « ***Il faut jeter le crachat bien loin****, ça donne aussi les secousses aux entrailles, nettoye les boyaux, un coup de torchon plus ou moins et ça fera propre ». Catherine n'osa, sans craindre des coups.*

Quelquefois Papa ***crut entendre comploter deux hommes derrière son lit****, sur quoi il fallait que Louise leur demanda ce qu'ils souhaitaient, mais Louise lui assura souvent que ce n'était qu'un rêve ; sur quoi Papa répondit «* ***ah oui, c'est encore une telle folie ?*** *»*

Papa crut pendant sa maladie ***avoir deux châteaux avec beaucoup de prés et forêts, dont l'un était vers Rothau et l'autre vers Belmont****. Il avait sur ce dernier un bon fermier qui lui faisait beaucoup de plaisir* [etc.]

[1] De nombreux essais ont été écrits au sujet de cette fièvre qui serait le résultat d' « une altération des humeurs » provenant de « miasmes contagieux », et rend le sujet extrêmement faible.

[2] Feuillets issus du très riche et intéressant fonds Oberlin 77Z des AVES. D'autres pièces d'archives sont gardées au musée de Waldersbach.

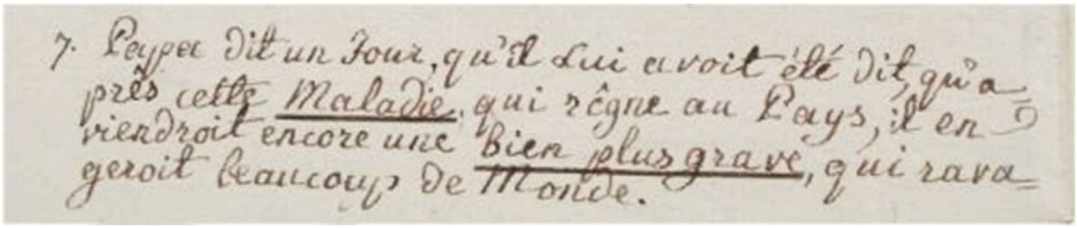
[3] Louise Scheppler (1763-1837), servante, s'occupe des enfants du pasteur devenu veuf en 1783 ; elle devient « conductrice ambulante » (instructrice de la tendre enfance, dans divers villages dont Rothau) ; très proche du pasteur, elle sera enterrée à côté de lui à Fouday. Fin 1793, lorsque la fièvre putride sévit, elle en est atteinte comme les enfants Oberlin, mais sans les « singularités » qui affectent le pasteur.

[4] Soit environ 90 cm !

[5] Soit environ 7,5 cm !

Un autre jour, Papa regardait plus qu'un quart d'heure fixement dans un coin de la chambre, en s'écriant (en allemand) « que ton règne vienne, que ton règne vienne ! »[1] et ainsi de suite jusqu'à ce que Papa perdit les forces, mais là encore on vit toujours remuer ses lèvres.

Papa dit un jour qu'il lui avait été dit ***qu'après cette maladie*** *qui règne au Pays,* ***il en viendrait encore une bien plus grave qui ravagerait beaucoup de monde****.*

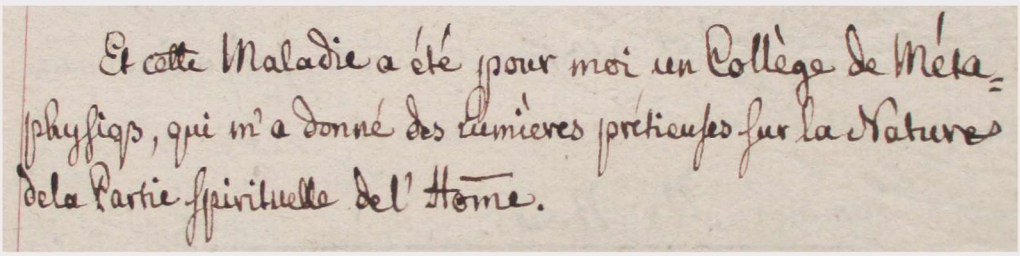

7. Papa dit un Jour, qu'il Lui avoit été dit qu'a
près cette Maladie, qui règne au Pays, il en
viendroit encore une Bien plus grave, qui rava
geroit beaucoup de Monde.

Oberlin en tirera de nouvelles conclusions sur le fonctionnement de l'être humain :

De presque toutes ces choses énoncées ci-dessus, je ne savais rien absolument rien que d'après ce qu'on m'en racontait. Et je fis l'expérience dans cette grave maladie de ce que nous insinue St Paul, que ***l'Homme est double, qu'il y a l'Homme charnel et l'Homme spirituel, Ame et Esprit****.*

Quant à moi, ***pendant une trentaine de jours****, je fus* ***presque toujours quasi hors de moi, absent aux choses de dehors et je me possédais que pour les choses spirituelles*** *[…]*

Et ***cette maladie a été pour moi un Collège de métaphysique, qui m'a donné des lumières précieuses sur la nature de la partie spirituelle de l'Homme****.*[2]


Et cette Maladie a été pour moi un Collège de Méta
physique, qui m'a donné des Lumieres precieuses sur la Nature
de la Partie Spirituelle de l'Homme.

© AVES 77Z / Photos EMH, sept. 2014

Vers la fin de cette année 1794, Jean III de Dietrich quitte Rothau pour régler des affaires à Strasbourg où il décède[3] brutalement le 31 décembre, — peut-être d'un **infarctus** ou plus probablement d'un **AVC —**, à 75 ans, un an et deux jours après la perte de son fils (événement très contrariant à son âme et qui n'avait pu contribuer à son mieux-être physique)…

Comme nous le savons, Fritz de Dietrich (fils de Sybille et Philippe Frédéric), quitte la prison de Chaumont, se retrouve capitaine au 1er régiment des dragons, puis fin 95, dans sa 23e année, décide d'assumer la lourde tâche de reprise des forges familiales… Par chance, à l'été 1797, un certain **Valentin Haas**, trentenaire fraîchement sorti de l'état militaire, cherche à sublimer sa formation de maître-charpentier et sa connaissance de l'arsenal dans d'autres tâches motivantes, et, par le biais de son ami Jonas Boeckel, pasteur à Rothau, il a la chance de rencontrer Karth (l'associé de Fritz de Dietrich), et d'être sollicité pour collaborer à la remise sur rails des forges ; rappelons qu'il montre une belle **énergie** et des capacités exceptionnelles à concevoir des plans techniques, superviser « la construction du bâtiment d'eau des fourneaux » de Reichshoffen[4]. En septembre 1798, Valentin Haas dirige les forges de Rothau. Il se sensibilise à la comptabilité, administre des forêts et prend la direction provisoire des

[1] *Dein Reich komme !*

[2] Propos écrits pas Oberlin en 1813.

[3] Selon une lettre du 9 janvier 1795, écrite par Henne[n]berg l'Aîné (en famille avec Bernard Frédéric de Turckheim), Jean aurait « fini sans s'en douter », « après avoir quitté sa garderobe [le cabinet d'aisance; les toilettes] en sortant de table ».

[4] Quant à Elisabeth de Turckheim, l'épouse de Bernard Frédéric, c'est à cette même époque qu'elle emmène ses deux jeunes fils (Guillaume et Henri) pour prendre **les eaux** à Willebad (Bad Willbad), à une centaine de km de Strasbourg, histoire de "se refaire une santé" (été 1798).

« fonderies de Reichshoffen » à l'été 1799. Mais alors même que **l'association Karth & Fritz devient chancelante… la santé de Valentin aussi** ! Si ce dernier s'occupe des inventaires nécessaires à la dissolution de la société, il fait part de son souci : « les fréquentes courses que j'étais obligé de faire à cet effet vers le mois d'octobre m'attirèrent une **fièvre quarte**[1] qui m'affaiblissait au point que je fus forcé d'aller à Strasbourg vers la fin de décembre pour tâcher de m'en défaire ». La capitale alsacienne abrite sans doute à ses yeux des médecins plus aptes à le soigner tels Mar(é)chal, Weiler, Ostertag, Lobstein, Ehrmann, Schweigha(e)user, Spielmann[2]… tout en bénéficiant de la présence, l'attention et l'affection de ses parents chez qui il loge au 42-43 Finkwiller. Durant cette phase particulière, lorsque ses états fébriles lui laissent un répit, il continue à établir les derniers bilans et aide à la formation d'une nouvelle Société (Dietrich & Cie). Ce soutien est d'autant plus apprécié par Fritz de Dietrich qui, en sus de ses soucis professionnels et financiers, subit de plein fouet les problèmes de santé de son petit frère Paul Emile[3]. Ce dernier s'en était pourtant plutôt bien sorti d'une **variole** (dont les anciennes pustules avaient cependant « laissé quelque empreinte » sur la peau), et vient *a priori* de guérir d'une **scarlatine**. Sa mère Sybille souhaite dès lors achever sa convalescence en profitant de **l'air de la campagne** de Hangenbieten en octobre 1799. Fritz, tendu par ses affaires, vient les voir mais fait lui-même « **une attaque violente** » dont il finit par se remettre. Dans la foulée c'est le petit qui commence à avoir des **symptômes inquiétants**, d'abord des **enflements** (« glande de l'aine engorgée », pieds, « jusqu'à la physionomie entière ») qui se poursuivent par d'autres **effets plus qu'alarmants** : « continuellement le délire, un tremblement dans tous les membres, la poitrine oppressée […] des **vomissements** effroyables par leur nature, une bile noire et verte, mêlée de sang causé par les efforts de la toux d'irritation, tout son **corps brûlant** comme les charbons ardents, des cris causés par le **point de côté**. »[4] On fait avec les moyens du bord. **Glace, cataplasmes, boisson à base de petit lait acidulé avec du citron en alternance avec de l'eau de tilleul et de sureau, flanelle trempée dans de l'eau de lin**... Un chirurgien[5] de Kolbsheim arrive pour diagnostiquer une **fièvre scarlatine maligne**. Un médecin ordonne encore la **moutarde**[6] aux pieds et deux **vésicatoires** aux jambes, administre un « **remède pour arrêter les vomissements** ». Mais le garçonnet de 7 ans rend son dernier souffle dans les bras de sa mère. Fin de sa vie terrestre, fin de tous les projets imaginés pour lui… Sybille et Fritz « tomb[ent] sur le lit […] en jetant les cris du désespoir »…

Peu après ce drame, en 1800, Champy rachète les forges De Dietrich à Rothau et sollicite Valentin dans ses forges de Framont. Même si c'est à regret que le Sieur Haas se voit quitter Fritz de Dietrich, il est **touché en plein cœur** au domicile de son ami Jonas Boeckel qu'il fréquente à Rothau. Et pour cause il y a rencontré Richarde, la sœur ; **la maladie d'amour** le trouble intensément ! Il éprouve un sentiment qu'il n'a jamais encore éprouvé du haut de ses 34 ans. Le remède est de trouver tous les prétextes pour revoir la jeune femme, d'avoir le courage de lui faire une déclaration, de recevoir son consentement… (et de demander sa main auprès de la mère et des frères Boeckel).



Extrait du « livre d'or » de la maison forestière du Windstein[7]
Dessin Lobstein © ADD

[1] Fièvre intermittente. Par opposition à fièvre continue

[2] Nous parlons de Jean Jacques Spielmann (1745-1810), époux de Marguerite Salomé de Turckheim et donc beau-frère de Bernard Frédéric de Turckheim. Médecin, professeur en médecine et féru de botanique. Pro-magnétisme et anti-Cagliostro**.** Il ne s'agit pas ici de son père le fameux apothicaire et médecin strasbourgeois Jacques Reinbold Spielmann (1722-1783), exerçant avec passion dès 1759 comme professeur de chimie ; pour l'anecdote, en 1760, il avait adressé une lettre éclairante au médecin et botaniste Boissier de Sauvages — à l'origine de la **nosologie** en classant 2 400 maladies selon la méthode des botanistes —, il y précise : ***Vous brillerez à l'avenir dans la théorie mathématique de la médecine faite pour les esprits supérieurs, mais vous vous amuserez pourtant aussi avec une science où nous avions la nature toute simple et où nous ne risquons jamais le péril de suppositions****. Un étudiant ici a fait de belles expériences sur différentes infusions des chaires avec lequel* ***il est curieux que les chaires des femmes et des vaches se corrompent beaucoup plus vite que celle des hommes et des taureaux****…* (Fds Turckheim).

[3] Né un mois après la genèse du « Chant de l'Armée du Rhin » (future *Marseillaise*).

[4] Témoignage de sa mère Sybille de Dietrich (plusieurs lettres ADD, 73/9).

[5] Officier de santé, chargé de s'occuper des soins pratiques à donner aux malades : des pansements aux saignées, des sangsues aux ventouses, en passant par les emplâtres vésicatoires et arrachages de dents, voire rasages si nécessaire (le « chirurgien-barbier » comme on le nommait avant la Révolution, n'a pas la formation de médecin mais est souvent sollicité). En allemand, *Wundarzt*.

[6] Sinapisme. Voir encart plus loin.

[7] Louise née Kircher et Albert Lobstein, très amoureux, laissent un message écrit et illustré dans le « livre d'or » de la maison forestière lors de leur promenade au Windstein, le 9 août 1949, « la première semaine de [leur] mariage ».

Syndromes d'amour fou et symptômes d'impatience que Fritz de Dietrich lui-même avait connus trois ans auparavant lorsqu'il avait enfin pu être certain qu'il épouserait celle qu'il aimait, Amélie de Berckheim, jusqu'à en avoir de vrais signes pathologiques ; il avait avoué à sa promise : « **Le ravissement et l'excès de plaisir m'ont tellement agité le sang, que j'en suis réellement malade !** »[1]. Il était temps car sa démarche auprès des parents Berckheim, d'abord hésitants, avait été pour lui une épreuve qui aurait pu le rendre démotivé, apathique et malade de tristesse (« **l'inquiétude et la douleur avaient presque abattu mon courage et commençaient à flétrir mon âme** » écrivait-il à sa dulcinée) … Un an plus tard, lorsqu'il logeait à Paris avec son épouse Amélie, cette dernière, — en sus de sa nostalgie de l'Alsace et plus précisément de Schoppenwihr où sa sœur allait se marier —, éprouvait des malaises dont la persistance inquiètait Fritz… Son oncle Peter Ochs[2] l'avait alors rassuré en lui écrivant d'Aarau : « **cette maladie se terminera par un événement qui vous fera à tous deux, ainsi qu'à moi, grand plaisir** » ! Pas vraiment une maladie, une grossesse ! « **Il n'y a de remède que le temps et la patience** » avait conclu le Suisse qui apprit quelques mois plus tard la bonne nouvelle : l'accouchement qui s'était bien déroulé en janvier 1799 (Octavie Elise Amélie[3]). Puis à peine un an après (janvier 1800) mise au monde d'une deuxième fille (Camille) ; la mère décide alors de s'installer à Jaegerthal pour réduire les dépenses, y poursuit longuement **l'allaitement**[4] de ses deux filles qui montrent **une belle forme, une bonne santé**. « **Ce qui me prouve bien l'influence du lait sur les enfants qu'on nourrit** », souligne la jeune grand-mère Sybille qui, de son côté, subit un contrecoup : « J'ai payé le tribut aux peines, aux tourments, aux inquiétudes qui m'ont accablée depuis longtemps, mais surtout cet hiver. J'ai eu **de la fièvre et un malaise qui ne me permettait aucune espèce d'application**[5]. Je viens de **m'abreuver de rhubarbe**[6] **pour fortifier mon estomac qui ne peut se remettre**. »[7]

Elle aimerait tant habiter à Reichshoffen pour réduire elle aussi les dépenses, se rapprocher de sa famille du Jaegerthal, de la nature, tout en élevant « deux vaches » et cultivant « fruits délicieux en abondance » et légumes, de quoi y retrouver la santé. Elle se convainc en parallèle d'un mieux-être chez son



704. — Véritable rhubarbe, ou rhubarbe palmée, ou rhubarbe Chine et de Moscovie (*Rheum palmatum*).

Rhubarbe médicinale

Rhubarbe de nos jardins actuels (rhapontie)



Rhubarbe de France ou rhapontic (*Rheum rhapontic*).

Dictionnaire de médecine et de thérapeutique médicale et chirurgicale par les docteurs Bouchut et Desprès, 1873 (2e édition très-augmentée)

[1] Selon lettres de Fritz à Amélie (Fonds privé DD, non cotées).

[2] Le tribun suisse, chancelier de Bâle, qui est d'ailleurs adepte de **cures de lait d'ânesse** comme on le voit dans son *Tagebuch* (Archives de Bâle).

[3] Elle épousera Guillaume de Turckheim en 1818.

[4] Elle ne fait pas appel à une nourrice, n'utilise pas de lait de vache, de chèvre, d'ânesse ou de brebis via « un vase de forme variable » et il n'y a pas encore de lobbies industriels qui prônent le lait en poudre comme ce fut le cas après la Deuxième Guerre mondiale.

[5] Vésicatoires, sinapismes, ventouses…

[6] Attention, la rhubarbe (*rha barbarum* = la racine barbare) n'est alors pas celle qui est connue et cultivée de nos jours dans les jardins des particuliers (voir encart). En outre, et même si la tige favorise le transit grâce à sa richesse en fibres, c'est la **racine** qui est alors utilisée à des fins médicinales pour ses propriétés toniques mais aussi pour ses propriétés **purgatives**, carminatives, laxatives. Elle est utilisée en poudre, en infusion, en décoction, en solutions diverses. L'espèce originelle est à cette époque importée de **Chine**, d'autres espèces apparaissent en **Russie**, en **Angleterre**, puis des essais de culture sont faits dans l'Ouest de la France.

[7] Lettres de Sybille à Magdalena Pauli (ADD 73/9).

fils : « La vie qu'il mène au Jaegerthal lui **fait du bien au physique par l'activité continuelle où il est et au moral par le repos** dont il jouit. Sa femme et ses **enfants remplissent son cœur** ». Cependant Fritz se voit contraint de revenir à contrecœur dans la capitale française, pour diverses affaires cruciales à régler. En août 1800, il s'**évanouit** suite à une mauvaise rencontre avec un cheval (de fiacre) qui lui assène **un coup de pied** (« sur la partie extérieure du genou gauche entre le jarret et la rotule »). En septembre, il subit « **une attaque de nerfs** » calmée par de l'eau de fleur d'orange[r][1]. Sybille passe du bon temps au plein air à Jaegerthal auprès d'Amélie et de ses petites-filles, puis rejoint Strasbourg avec l'espoir d'avoir « **un bon et nouveau bail de santé** pour (s)on hiver », d'autant qu'elle se « **donne de l'exercice** quand le temps le permet ». Mais très vite sa santé redevient chaotique : « Rien de pire que ces accidents, suite de rhumatismes, **un jour bien, le lendemain au lit** ».

Ce lourd sac que porte Sybille (la perte de son époux et de son petit dernier, le décès de l'ancien ami et précepteur Gloutier[2], le mariage de son nouvel ami de cœur Bordesoule, les créanciers, les soucis de Fritz…), la perturbe profondément et les répercussions physiques ne tardent pas. Elle le confie à Fritz fin octobre : « **tu as de l'esprit pour 4 et le mien s'évapore par les maux de tête ; je finirai par devenir imbécile ou folle. Je n'y tiens plus, je sens des douleurs insupportables et Maréchal vient demain m'appliquer un vésicatoire ; j'ai une répugnance terrible par souvenance de l'année dernière [...]** J**e suis si hébétée de mes douleurs.** [...] **Je deviens vieille, je le sens et tout ce que je demande à Dieu c'est de m'éviter de rester infirme, car tout ce que je redoute c'est de devenir à charge. Les soins de l'amitié sont doux, mais quand le devoir s'y joint, la tâche est pénible pour tous deux** ». Madame Delattre si proche d'elle montre également des signes inquiétants mais de maladies de vieillesse (« je crois que c'est la lampe qui s'éteint », constatera Sybille en décembre). Pourtant une nouvelle autre inquiétude a pointé dès novembre : la **peste**[3] ! Fritz s'en confie à Amélie le 9 novembre 1800 : « Qui sait si avant six semaines cette peste horrible qui dévaste l'Espagne d'une manière si effrayante ne se sera pas déjà introduite en France », et Sybille à son fils Fritz le 14 du même mois : « **Puisse la peste ne pas gagner la France, quelle calamité !** »[4]

Peu avant Noël (le 18 décembre) Fritz est encore à Paris, si loin de sa famille qu'il aime tant, et avoue qu'il a ses nerfs dans un « état de contraction terrible », qu'il est **insomniaque** et souffre de **coliques**. Il procède à **4 lavements**[5] en moins de 24 heures ! Pour autant, les mauvaises nouvelles ne se calment pas ! … à commencer par la survenue d'un attentat… (cf. encart ci-dessous)

Attentats et traumatismes post-attentat

Un sujet déjà d'actualité

A la veille de Noël, le 24 décembre 1800, un attentat à la « machine infernale » (un tonneau détonant) est ourdi contre Bonaparte. Fritz toujours à Paris, a entendu les explosions. Il est allé constater les dégâts quelques minutes plus tard : « **Il a péri plusieurs personnes et beaucoup ont été blessées** ». Il a vu avec « horreur » les « ruines et cadavres ». « Placé si près du théâtre de cette scène sanglante », il en relate les faits à sa mère prise « **des attaques de santé les plus affreuses** ». Quant au Strasbourgeois Zeis, il est victime d'un **traumatisme post-attentat** que son compagnon de séjour parisien Fritz dévoile avec précision à Amélie dix jours après les faits :

[1] Durant cette période où Fritz est à Paris, sa mère lui demande d'ailleurs d'acheter pour eux deux ; « **une grande bouteille d'eau de fleur d'oranger double de Malaga de chez Savoye, rue Thérèse** ».

[2] En Egypte, comme le général Kléber.

[3] Nous pourrions penser à la peste bubonique (notamment de Jaffa) apparue lors de l'Expédition de Syrie et qui avait atteint une partie de l'armée de Bonaparte. A l'origine une bactérie de puces infectées transmise aux rats, aux hommes… Se greffe sans doute aussi une inquiétude pour la peste apparue au Maroc en 1799 : Fès (65 000 morts selon Malte-Brun, mortalité jusqu'à 800 par jour selon un consul), Mogador (Essaouira), Safi… après une invasion de criquets jusqu'à Tanger et plus loin vers l'Espagne (dont la distance la plus proche au niveau du détroit de Gibraltar est de moins de 15 km). Le roi d'Espagne est d'ailleurs sollicité pour envoyer des « médecins et remèdes » (selon JLG Guyon, 1855). Un commerçant et consul britannique (JG Jackson) à Mogador témoigne dans une lettre ses principes de précaution : « Je crois que la fumée de tabac est anti-pestilentielle. […] éviter le contact physique et d'inhaler l'haleine de la personne affectée. » (Latifa Babas/ Ghita Zine pour yabiladi).

[4] Lettres fonds privé DD, du 18 et 23 brumaire an IX.

[5] Voir encart plus loin, sous "clystères".

« La tête a tourné au pauvre Zeis le lendemain de l'explosion de la machine infernale. […] Il s'imagine que le premier Consul et moi nous avons fait arriver ce malheur pour pouvoir le perdre. **Il ne rêve et ne voit que gendarmes et quoiqu'il se persuade que je veux le perdre, il n'est tranquille qu'auprès de moi**. Sa tête se calme alors successivement. […] Sur tout autre objet, il raisonne comme à l'ordinaire très bien ; mais **dans tout ce qu'il voit, il trouve un complot contre lui, dans chaque personne un espion, dans chaque livre une prédiction qui lui annonce son destin**. Il a des intervalles lucides […]. **Il est convaincu que l'air natal lui rendra la santé** ; je le ramènerai à Strasbourg. »

Quant à Hansel, frère de Philippe Frédéric, à peine sorti de prison où il fut enfermé pour des raisons d'insolvabilité financière, il a rejoint Fritz à Paris mais devient victime d'un autre traumatisme qui lui donne des **hallucinations** : il « **croit voir sortir un huissier de chaque pavé** » qu'il foule de ses pieds, comme nous l'indique son neveu qui essaye de lui trouver un remède : **une activité saine qui le détournerait des cabarets et lui ferait gagner un peu d'argent** (par exemple en « l'embauch[ant] comme copiste »).

En cette fin d'année 1800, l'acharnement du sort se poursuit puisque c'est Gustave Albert, le dernier frère de Fritz, qui décède à 24 ans auprès de sa jeune épouse Emmy[1] et de sa belle-mère à Altona. Il est toujours resté « enjoué » malgré un **mal incurable** attribué à son séjour en prison durant la Terreur (un « **polype au cœur** » selon l'autopsie !) Fritz n'a plus de frère, sa mère n'a plus que Fritz, tous deux sont sujets à des **attaques de nerfs** que les proches essayent d'endiguer par **tendresse** et **empathie**. Amélie ne reverra plus son beau-frère apprécié, « **j'avoue que je ne puis me faire à cette idée** » ! Sybille est sous le choc, « **ma tête est faible et mes mains tremblent**, […] **mes yeux** [sont] **fatigués** », **la fièvre la prend**. Elle commande à Fritz (qui est encore dans la capitale française) une « **boîte de camphre à 3 francs de l'apothicaire Cadet et qui est excellente pour les nerfs** ». Fritz est en proie à « **une fièvre de nerfs très violente** » selon ses dires, ses yeux sont douloureux au point de ne plus rien voir, et il reste alité durant trois jours. « **On a été inquiets vraiment de l'état où il était** […]. **Ce coup était trop affreux pour ne pas terrasser** », compatit sa mère. L'entourage prend soin de lui (Henriette, sœur d'Amélie, son époux Augustin Perier, le frère de ce dernier, Scipion, et **même La Fayette** toujours bienveillant et son épouse qui déplore cette **« fatalité »**). Amélie en Alsace reste brave et « se consacre » à sa belle-mère, « **avec cette douceur, ce courage angélique qui la caractérisent dans toutes ses actions !** »[2], alors même qu'elle doit faire face à un autre drame : sa sœur Fanny, 23 ans, fiancée, meurt en février 1801 d'une **fluxion de poitrine** ; la mère est effondrée. « Papa a une force inconcevable mais cette pauvre maman eut **une attaque nerveuse ne pouvant répandre une larme et gémissant d'une manière à nous percer l'âme**. Nous la mîmes sur la **chaise-longue**, lui fîmes prendre **des gouttes d'Hoffmann[3]**, ce qui la remit peu à peu, elle n'avait pas perdu connaissance, mais avait **un frisson qui provenait des nerfs**. **Grand Dieu, j'oublie ma propre douleur dans ces cruels moments** », se confie Amélie à son Fritz… qui lui manque.

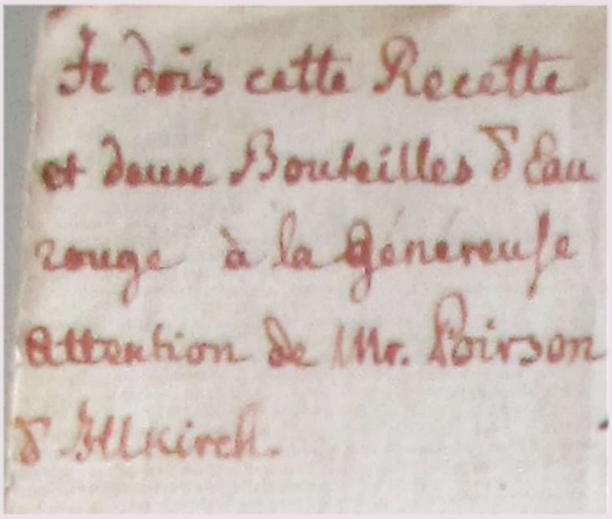
Valentin lui aussi a subi (avec amour, reconnaissance et philosophie) la perte de son père, mais il bénéficie en parallèle de l'effet magique du mariage tant désiré avec Richarde (9 juin 1801). Du côté d'Amélie de Dietrich, point de répit : en novembre 1801 pointe une nouvelle inquiétude, cette fois pour sa grand-mère maternelle (von Glaubitz) qu'on considère alors d'un « grand âge » avec ses 77 ans et victime d'une « **apoplexie léthargique** » ; elle semble avoir perdu connaissance. Si on s'en fie aux docteurs Spielmann et Ostertag, l'espoir de guérison est menu, et si jamais elle vivait « **on craint qu'elle ne reste en enfance** ». On procède à des **sinapismes** (aux pieds), « on lui desserre les dents pour **la nourrir de vin du Rhin, de Malaga, de bouillon et de gouttes camphrées** ». Elle survivra encore deux ans et demi.

[1] Emmy est abasourdie. Et devant la tombe de Gustave Albert, la jeune veuve reste tétanisée et sans larmes.

[2] Qualités que Sybille aime à souligner.

[3] Ether sulfurique alcoolisé (selon le *dictionnaire des termes de médecine*… de LJ Béguin, 1823). NE Henry dans sa *Pharmacopée raisonnée* (1834) précise que : « Frédéric Hoffmann [né en 1669 à Saxe] est l'un des plus anciens chimistes [et médecin] qui se soient occupés de la préparation de l'éther et il est même antérieur à Frobenius qui en a passé pour l'inventeur. […] Hoffmann distillait six parties d'alcool très rectifié sur une partie d'acide sulfurique et il obtenait ainsi un mélange d'éther et d'alcool. Plus tard on donna le nom **de *liqueur minérale anodine d'Hoffmann*** au dernier produit de la distillation de l'éther et l'on prescrivait même d'y ajouter quelques gouttes d'huile douce bien que la liqueur distillée par Hoffmann dût n'en contenir que très peu en raison de la grande quantité d'alcool employée. Aujourd'hui on entend par liqueur d'Hoffmann **un mélange à parties égales d'alcool à 36 degrés et d'éther bien rectifié** ».

Le pasteur Oberlin collectionne les remèdes médicinaux. Ici extraits de la recette du **Baume charitable**, dit aussi **Eau rouge**, et ses indications qui lui ont été envoyées par M. Poirson, maire d'Illkirch.


Je dois cette Recette
et deux Bouteilles d'Eau
rouge à la Généreuse
Attention de Mr. Poirson
d'Illkirch.

Propriétés :

1° Pour les douleurs de reins : frotter d'abord la partie malade devant le feu avec un linge chaud, ensuite avec ce baume […]

2° Pour les maux de reins intérieurs : en respirer […]

3° Pour les maux de tête, pesanteur et migraines : en respirer cinq à six gouttes par le nez, et s'en frotter le dessus de la tête et les tempes, après l'avoir fait tiédir.

4° Pour les yeux bordés de rouge : s'en frotter les paupières deux fois le jour.

5° Pour les maux d'estomac ou indigestions : en boire une ou deux cuillérées.

6° Pour les vers : en prendre deux cuillérées à jeun, pendant quelques matinées ; on peut donner la même dose aux enfants ou seulement la moitié ou le prendre dans un verre d'eau chaude, ou bien pur et l'on avalera l'eau chaude après.

7° Pour toutes sortes de plaies vieilles ou récentes, dartres, gangrènes, inflammations ou engelures : On trempera dans ce Baume du linge […]

8° Pour les vapeurs, quelles qu'elles soient : en avaler une cuillérée, on agira de même lorsqu'une personne se trouve mal.

9° Pour les maux de battements de cœur : en avaler une cuillérée.

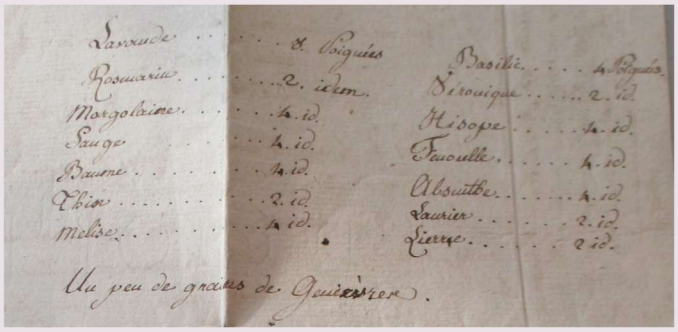
10° Pour avoir de l'appétit : en prendre une cuillérée avant le repas.

11° Contre le mauvais air : s'en frotter le matin le visage et en respirer par le nez.

12° Pour les brûlures […]

13° Pour la colique […]

14° Pour le vomissement de sang […] *15° Pour les maux ou inflammations qui viennent dans la bouche ou aux gencives : s'en gargariser* […]


Lavande . . . . 8 Poignées
Rosmarin . . . . 2. idem.
Marjolaine . . . . 4. id.
Sauge . . . . 4. id.
Baume . . . . 4. id.
Thin . . . . 2. id.
Melisse . . . . 4 id.
Basilic . . . . 4 Poignées
Véronique . . . . 2. id.
Hisope . . . . 4. id.
Fenouille . . . . 4. id.
Absinthe . . . . 4. id.
Laurier . . . . 2. id.
Lierre . . . . 2 id.
Un peu de grains de Genièvre.

*Le fond de ce Baume est la meilleure **Eau-de-vie** que l'on puisse trouver, et les simples[1] ci-après :*

Lavande 8 Poignées
Romarin 2 idem
Marjolaine 4 id.
Sauge 4 id.

Baume [?] 4 id.
Thin [Thym] 2 id.
Mélisse 4 id.
Basilic 4 Poignées

Véronique 2 id.
Hisope [Hysope] 4 id.
Fenouille [Fenouil] 4 id.
Absinthe 4 id.

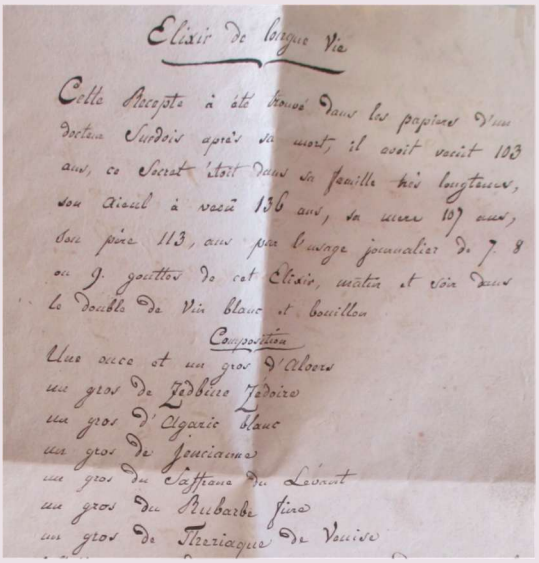
Laurier 2 id.
Lierre 2 id.
Un peu de grains de Genièvre

***On cueillera ces simples dans le mois de juillet quand la lavande est en fleurs, et que les simples sont dans la plus grande force** ; on les épluchera bien, sans leur laisser ni tige ni tête et on les laissera étendues pendant 24 heures sur une table, chacune séparément sans les mettre au soleil. Supposé qu'on veuille faire dix pintes d'élixir, on prendra cette même quantité d'eau-de-vie et les quantités de simples détaillées ci-dessus* […]

Pendant que la Cruche est exposée au Soleil, il faut la remuer de temps en temps. […] ***mélange à parties égales d'alcool à 36 degrés et d'éther bien rectifié**.*

[1] Ici les plantes médicinales par opposition aux remèdes composés.

Elixir de longue vie, extrait :



Elixir de longue Vie

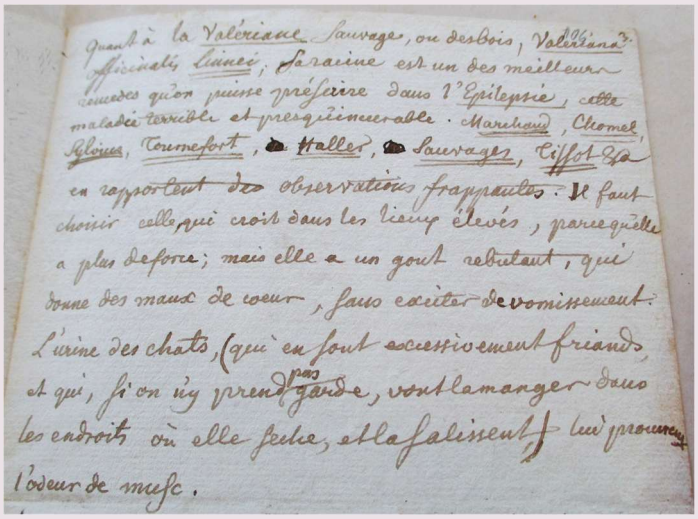
Cette Recepte a été trouvé dans les papiers d'un Docteur Surdois après sa mort, il avoit vecut 103 ans, ce Secret étoit dans sa famille très longtemps, son Aieul a vecu 136 ans, sa mere 107 ans, son pere 113, ans par l'usage journalier de 7 8 ou 9 gouttes de cet Elixir, matin et soir dans Le Double de Vin blanc et bouillon

Composition

Une once et un gros d'Aloes
un gros de Zedoire Zedoire
un gros d'Agaric blanc
un gros de Gentiane
un gros de Safrane du Levant
un gros de Rubarbe fine
un gros de Theriaque de Venise

© AVES 77Z / Photo EMH, 2015

Professeur Ehrmann, ami d'Oberlin, écrit à ce dernier au sujet de la **valériane**.



Quant à la Valériane sauvage, ou des bois, Valeriana officinalis, Linné, sa racine est un des meilleurs remèdes qu'on puisse prescrire dans l'Epilepsie, cette maladie terrible et presqu'incurable. Marchand, Chomel, Gilibert, Tournefort, Haller, Sauvages, Tissot &a en rapportent des observations frappantes. Il faut choisir celle qui croit dans les lieux élevés, parce qu'elle a plus de force; mais elle a un goût rebutant, qui donne des maux de coeur, sans exciter de vomissement. L'urine des chats, (qui en sont excessivement friands, et qui, si on n'y prend pas garde, vont la manger dans les endroits où elle seche, et la salissent,) lui procurent l'odeur de musc.

Quant à la valériane sauvage ou des bois, Valeriana officinalis Linné, ***sa racine est un des meilleurs remèdes qu'on puisse prescrire dans l'épilepsie, cette maladie terrible et presqu'incurable****. Marchand,* […], *Tissot en rapportent des observations frappantes. Il faut* ***choisir celle qui croît dans les lieux élevés, parce qu'elle a plus de force*** *; mais elle a un goût rebutant, qui donne des maux de coeur, sans exciter de vomissement.* ***L'urine des chats (qui en sont excessivement friands et qui, si on n'y prend pas garde, vont la manger dans les endroits où elle sèche et la salissent), lui procurent l'odeur de musc****.*

En décembre, Fritz est victime d'une sorte de cauchemar, avec, selon sa mère, « **les yeux hors de la tête** », « **les poumons qui râlent** », mais il en reste tourmenté par une sorte de « troubles d'idées », de « **mélancolie** ». Le médecin lui confirme qu'il a eu des **effets secondaires suite à une prescription de** « **crème de tartre** »[1] et autre médecine qui était destiné une fois de plus à le **purger** ! Tout viendrait d'une « faiblesse dans l'estomac[2] ». Seul « le bain de pied » a été une bonne idée pour y remédier et le médecin lui conseille vivement « **de manger des choses nourrissantes, de boire du bon vin[3], de mettre de la rhubarbe dans [s]a soupe** ». Fritz est soulagé d'autant que la discussion avec l'homme lui a fait grand bien mentalement et physiquement. En outre le docteur a aussi remis en question la médecine prescrite à sa fille Camille qui subit une **fièvre accompagnée d'éruptions cutanées** et qui selon lui n'est qu'une « ébullition[4] et nullement une fièvre scarlatine ni une rougeole ». Jusqu'à ce que les boutons disparaissent « il faut **ménager les forces de l'enfant** […], lui donner plusieurs jours de suite une légère **infusion de fleurs de sureau** […], ne pas l'exposer au froid », bref se prémunir « des suites fâcheuses »[5]. Le docteur a aussi un avis sur les douleurs physiques qu'éprouve Amélie à nouveau enceinte : elle « soulève peut-être trop souvent les enfants ; cela

[1] Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales (sous la dir. de D. Dechambre,1879) : « Le tartre est une **croûte saline qui se forme contre la paroi interne des tonneaux dans lesquels on conserve le vin**. Ce tartre est surtout composé de **crème de tartre**, d'un peu de lie, de matière colorante et d'une petite quantité de tartrate de chaux. » On « purifie » et « dissout » ce tartre « dans de l'eau bouillante », « on y délaie 4 ou 5 % d'une argile pure [...], on passe, on évapore et on laisse cristalliser. Les cristaux séchés portent le nom de **crème de tartre**. Ils sont constitués par du bitartrate de potasse pur, à cela près du tartrate de chaux qu'ils contiennent ». L'auteur avertit de fabrications frauduleuses (avec du sable), et explique qu'« il faut aussi s'assurer qu'elle ne renferme ni sulfates, ni chlorures, ni sels métalliques ». Employée comme poudre purgative comme l'a fait Fritz qui n'avait peut-être pas une crème de tartre pure ! De nos jours la crème de tartre est utilisée en cuisine et dans l'entretien.

[2] Ecrit encore ''estomach'' dans cette lettre privée de Fritz à Amélie.

[3] Au sujet du vin, Fritz semble avoir une prédilection pour le vin blanc. Son fils Eugène (maître des forges mais aussi député et, à l'instar de son frère Albert, maire de Niederbronn), ne privilégiera que du « bon vin rouge » qui convient mieux à ses intestins (lettre ADD de son épouse Virginie).

[4] Fièvre.

[5] Camille qui restera jusqu'à sa mort à 36 ans avec sa mère Amélie, présentera des problèmes de santé, des infirmités.

produit un effort qui fait peser la partie inférieure de la matrice contre l'os qui la soutient et aussitôt qu'[elle) sera accouchée, il n'en sera plus question ». En janvier 1802, Fritz explose d'ailleurs de bonheur malgré « l'accouchement long et difficile » car l'issue est heureuse[1] : Albert est né ! Enfin un enfant mâle, celui qui sera amené à reprendre les forges ! Amélie est « aussi bien que possible ». Pourtant le soulagement de Fritz est vite contrarié par moult soucis de divers ordres qui le harassent. Ce qui le rassure cependant c'est que **l'air de Jaegerthal « est sain » pour ses enfants**. D'ailleurs lui n'a qu'une hâte, celle de retrouver le calme et le repos nécessaires là-bas, entouré de ceux qu'il aime. Un **remède naturel bienfaisant** !

Du côté de Valentin Haas, la fameuse sage-femme Madame Kautz[2] est sollicitée pour l'accouchement du premier enfant (Sophie, en février). Valentin va bien : « entre les devoirs et besoins du ménage », « [s]on état », « les **douceurs de l'amour conjugal et paternel** ». Il se sent serein et reconnaissant « **grâce à Dieu, sans aucun accident grave** qui aurait pu troubler [leur] bonheur. » En 1803, naissance d'un premier garçon, Albert, qui deviendra architecte[3]. Là encore, « **[l]a grossesse et [l]es couches furent […] Dieu merci, aussi heureuses que la première fois** » … à une période où presqu'une femme sur cent meurt en couches (à Strasbourg)…

La 4e grossesse d'Amélie se passe elle aussi correctement (Eugène naît en octobre 1803), pourtant Fritz ne va pas ; il l'avoue dès l'été à Bernard Frédéric de Turckheim : « Ma santé a cruellement souffert depuis quelques temps : j'ai eu il y a quinze jours jusqu'à des **dix et douze faiblesses par jour**. […] **Les Eaux de Niederbronn en bain, celles de Schwalbach en boisson, du quinquina[4], la campagne, ma femme et mes enfants m'ont un peu remis depuis que je suis ici** et je tenais à l'espérance par cela même que j'éprouve **un mieux réel**. **Le vrai remède sera le repos moral : il n'y a pas de meilleure médecine pour moi que des quittances.** Quand les aurais-je toutes ? »

L'année suivante, Fritz se soigne au **sainbois**[5], qui selon lui serait la cause d'effets secondaires (vertiges, demi-ivresse, évanouissement) ; et à côté de ces symptômes, souffrir de sa « goutte aux pieds » lui semble moins gênant. Il est « fatigué de [s]a vie errante »…

En mars 1804, Peter Ochs doit trouver des solutions pratiques après le départ de son épouse Salomé née Visher, 44 ans, suite à une **hydropisie**[6] après une longue maladie ; à peine trois mois plus tard, l'un de leurs fils, Wilhelm, pourtant très prometteur, se suicide... Sybille est consternée mais consent malgré ses « douleurs à la tête » et ses « suppurations au bras », à revenir séjourner à Jaegerthal : « Je m'y traînerai, car **souffrir là ou chez moi il n'y a guère de différence et le plaisir d'être avec ceux qu'on aime est une distraction qui soulage**. » L'effet produit par cet intermède est fabuleux : « **j'y ai retrouvé ma santé, depuis 10 ans je ne me suis aussi bien portée !** » se réjouit-elle, requinquée, d'autant plus que Fritz veut lui aménager un logement à la forge de Niederbronn : « sa position, celle du jardin[7] au bord de la rivière, l'activité de la forge, […], la proximité du Jaegerthal, celle de Niederbronn où l'été y a toujours du monde », et surtout la proximité de ses petits-enfants, ne sont pour elle que des avantages qui vont lui permettre de rester en bonne forme. En parallèle de ce projet (qui restera au stade de l'espoir), Fritz est à nouveau sujet à des incidents désolants, et Bernard Frédéric de Turckheim aimerait que son protégé « pût oublier ses affaires pour ne s'occuper qu'à se soigner. **Le malade doit seconder les médecins en ne se livrant pas à de trop grandes préoccupations** ». Si Sybille et Amélie qui s'est remise d'« une **vilaine fièvre scarlatine** » essayent de le seconder au mieux, il est dommage que Valentin Haas ne soit pas encore revenu pour les soutenir ; il est toujours à Framont, les choses vont globalement assez bien (et après la naissance d'Henriette en 1804, celle d'Auguste[8]. Mais aussi la tristesse du départ de sa maman…).

Napoléon arrive à Strasbourg fin 1805, il est l'empereur tant apprécié dans la famille Dietrich et le magicien qui a un **effet incroyable sur l'état de Fritz** ! Ce dernier lui remet des médailles fondues à Zinswiller

[1] Que de femmes craignaient de mourir en couches ! Que d'hémorragies, infections fatales, virus et bactéries délétères !

[2] Qui s'était aussi occupée de Paul Emile de Dietrich, lorsque la famille subissait les affres de la Terreur.

[3] Au niveau local, il fera en particulier les plans d'agrandissement de l'église de Windstein et les plans de la synagogue de Reichshoffen.

[4] Usage introduit en France par Talbot, préconisé par Tissot.

[5] L'huile ou la pommade de sainbois est utilisée pour remplacer la poudre de cantharides dans les vésicatoires qu'il faudra cependant laisser alors plus d'une journée, ou en friction « pour ranimer les humeurs stagnantes » (*Annales cliniques*, JB Th. Baumes,1809). Fritz a peut-être aussi pris des graines de sainbois pour une nouvelle purge !

[6] Rétention d'eau, œdème.

[7] Elle prévoit d'en être « le premier garçon jardinier » même si « son teint et ses mains s'en ressentiront ». Elle dit avoir « passé l'âge des prétentions ». A l'époque une peau bronzée était signe de travail à l'extérieur, les femmes de milieux aisés préservaient leur peau de la lumière du soleil (ce faisant, sans le savoir, de certains cancers mais aussi de la vitamine D).

[8] Qui travaillera au bureau des forges à Niederbronn.

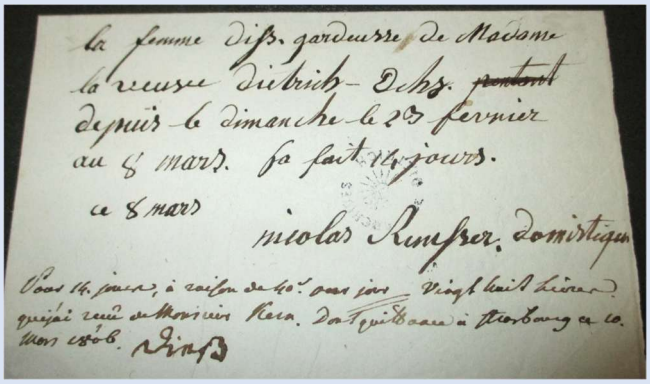
et quelques vers poétiques. Depuis il se porte mieux, « ses accès de fièvre » ont diminué. Durant les deux semaines qui suivent, **« sa mémoire revient un peu, les idées se classent dans sa tête, il peut soutenir une conversation, ses pensées se lient, en tout il y a un mieux sensible**. Il est **quelquefois 5 jours de suite sans faiblesse** ; en a-t-il ? elles durent quelques minutes seulement. Et puis **d'attaques, il n'en est plus question** », se réjouit sa mère !

Mais cela ne dure pas, un grand nombre de malades se déclarent à Strasbourg, parmi eux de nombreux militaires. Fritz de Dietrich meurt en février 1806 dans sa 33e année (d'une **fluxion de poitrine**[1]) et un mois plus tard sa mère Sybille d'une **fièvre putride dite adynamique**[2], après quelques **mixtures d'apothicaires** et de la **gelée de poulet** qui sont venus soulager et nourrir les souffrants. Sybille n'est que dans sa 51e année ; âge où mourra aussi sa compagne franc-maçonne, Joséphine de Beauharnais ; d'autres amies n'ont guère fait de parcours plus longs : la cousine Charlotte His (50 ans), la belle-sœur Louise de Dietrich (veuve de Hansel de Dietrich, 54 ans), la baronne d'Oberkirch (49 ans, après une première alerte où elle « **crachait ses poumons** »), Annette de Gérando née de Rathsamhausen (54 ans), Lili de Turckheim (59 ans)[3]...

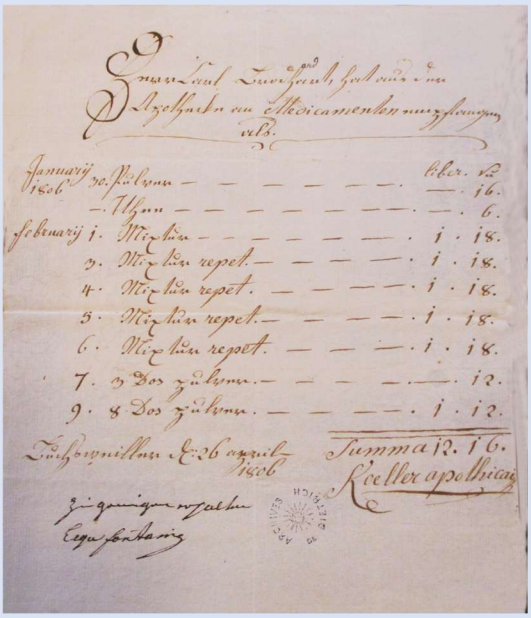
So nimm denn meine Hände…
(Trauerlied)

Bourdon sonnant le glas ("cloche funèbre"), Cathédrale de Strasbourg

Quelques mixtures et autres ingrédients ingérés durant les derniers jours de Fritz et de Sybille (assistée par Amélie et une garde-malade)[4]



la femme dispensatrice de Madame la veuve Dietrich – Debs. ~~pendant~~ depuis le dimanche le 23 février au 8 mars. fa fait 14 jours.
ce 8 mars
nicolas Ruefser. domestique
Vous 14 jours, à raison de 40 sous par jour Vingt huit livres que j'ai reçu de Monsieur Rieu. Strasbourg ce 10 Mars 1806. Diss



Journal Journal, Journal, Journal ou Apothicaire ou Medicamenten Rechnung
Januarij 1806 20. Pulvis — — —

SANGSUES



Bocal à sangsues, en verre soufflé, fin XVIII[e] début XIX[e] s.

© Ludovic Helvy

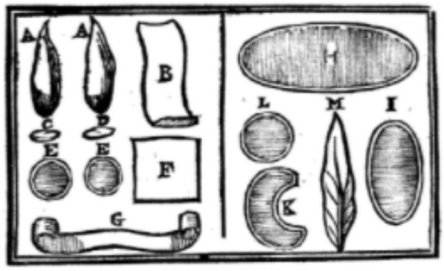


Sangsue médicinale[1]

© Wikipedia

Dionis, au XVIII[e] s., met en garde en différenciant les bonnes et les venimeuses :

F. LVIII. POUR LES SANGSUES ET VESSICATOIRES



LEs Sangſues ſont de petits vers aquatiques qu'on trouve dans les étangs & dans les rivières : ces inſectes s'attachent ſouvent aux jambes de ceux qui ſe baignent, & aux pieds des chevaux quand on les va abreuver : on les appelle Sangſues, parce qu'ils ſuccent le ſang des animaux auſquels ils s'attachent.

Il y en a de deux ſortes, de bonnes & de venimeuſes : les bonnes ſont celles qui vivent dans les eaux courantes, elles ſont longues & menues; elles ont la tête petite, le dos vert rayé de jaune, & le ventre un peu rouge ; ce ſont de celles-là AA. dont il faut ſe ſervir. Les venimeuſes ſe trouvent dans les eaux croupiſſantes des foſſés & des marais ; elles ont une groſſe tête & le dos rayé de bleu ; ce ſont celles-là qu'il faut rebuter. Choix des bonnes & des mauvaiſes Sangſues

On applique ſouvent les Sangſues aux parties qui ne peuvent ſouffrir la ſaignée ni les ſcarifications, Parties où on les applique.

La *Monographie des sangsues médicales proposée* par Ch. Fermond en 1854 nous démontre qu'elles font partie du commerce « des animaux vivants » et que de nombreuses sangsues sont importées (voir tableau *infra*). Celles venues en France du Duché de Bade passent par Kehl. Dans l'absolu, pour ne pas transmettre d'infections d'un malade à l'autre, les sangsues ne devraient être utilisées qu'une fois médicinalement parlant, mais ce n'est pas toujours le cas.

Voici, selon M. J. Martin, le tableau des importations de sangsues, communiqué par l'administration française :

En 1827,	33,634,496 sangsues d'une valeur officielle de	1,009,135 fr.
1828,	27,360,100	820,803
1829,	44,580,754	1,337,422
1830,	35,534,000	1,066,020
1831,	36,443,475	1,093,304
1832,	57,491,000	1,724,730

[1] Selon Wikipédia, « Une sangsue adulte qui a jeûné au moins 4 mois (elles peuvent survivre plus de 2 ans après un seul repas) mord très bien ; elle peut alors absorber jusqu'à 10 fois son propre poids de sang en un seul repas. […] Il s'ensuit un saignement de 4 à 12 heures après le traitement. »

VENTOUSES



Ventouses avec pompe aspirante, XIX^e^s. © RICHARD, marché Vernaison, Puces de Paris/St-Ouen

Plus élaborées que le système de base (avec simples verres posés selon le système « à flammes nues » habituellement utilisé) :







Scarificateur (le nombre de lames est variable)



Dionis

Plus fréquentes (avec saignées) en Allemagne, en Alsace, qu'en France.

EMPLATRES VESICATOIRES

Emplâtre vésicatoire

Emplastrum vesicans.

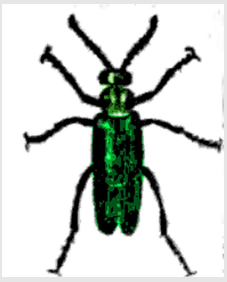
Elémi purif.....	100	Cire jaune	400
Huile d'olive.....	40	Cantharides pulv.....	420
Basilicum	300		

F. fondre la résine dans l'huile ; ajoutez l'onguent et la cire, puis les cantharides, en agitant jusqu'à ce que la masse commence à se figer. (*Codex.*)

Le *vésicatoire camphré* se prépare en répandant à la surface de l'écusson Q. S. d'éther saturé de camphre. (*Codex.*)

Dorvault

La cantharide officinale (*Lytta vesicatoria*) dite aussi mouche d'Espagne (*spanische Fliege*) est en fait un coléoptère vert d'environ 2cm qu'on trouve aussi dans nos forêts.



Il existe aussi un emplâtre vésicatoire perpétuel (qui « reste constamment en place ») : avec térébenthine, mastic en poudre, poudre très fine de cantharides, euphorbe (*Nouveau Journal de médecine, chirurgie, pharmacie*, 1809).

La formule magistrale : « poix blanche, térébenthine, cire jaune, poudre de cantharides ». « L'effet est plus prompt si on humecte avec un peu de teinture alcoolique. Entouré d'une bordure de diachylum [ou dyachilon, pansement avec substance adhésive], qui se fixe solidement à la peau. L'adhérence intime que l'emplâtre vésicatoire ordinaire contracte avec la peau est cause de douleurs pour le malade. Cette raison lui fait quelquefois préférer l'emplâtre vésicatoire anglais (moins agglutinatif car abondance de matières grasses très fusibles dans l'excipient emplastique : poix blanche, cire, suif, cantharides pulvérisées » (selon l'*Encyclopédie des sciences médicales*, 1835).

CLYSTERES (pour les lavements)

Un clystère (étymologie grecque : seringue) particulier voit le jour ; il permet de procéder soi-même aux lavements et non de les faire effectuer par un proche, l'apothicaire ou le chirurgien. Le nouveau système parle de lui-même !





Clystère « soi-même », en étain, XIX^e^ s.

© Trésors-de-France

Amélie avec quatre très jeunes enfants à charge se fait un devoir de reprendre en mains les affaires de feu son époux, elle saura bien s'entourer pour se faire seconder au mieux[1]. Sa sœur Henriette, de son côté, lui donne des conseils « **pour fortifier le tempérament des enfants** » et « éviter […] ce qui concourra à affaiblir le genre nerveux ». Des remèdes de base prophylactiques : « **Le grand air, un régime simple, rien d'irritant ni d'échauffant, beaucoup d'exercices** ».

Dès 1807, l'ami de Valentin, Jonas Boeckel, se fait bien du souci pour son épouse Lisette née Schwartz, qui après avoir perdu sa maman, « **perd la raison** » ! Elle casse tout sur son passage, on l'enferme, on lui « ôte l'usage de ses mains ». Les remèdes la remettent en état provisoirement, selon Haas, mais « **elle a eu depuis ce moment de si fréquentes rechutes que Boeckel ne peut plus être tranquille un moment** » ; Sophie, la sœur de Frédérique Brion, prend alors en charge deux des enfants pour le soulager. Autre frayeur (mais vite dissipée) du côté du cercle familial de Haas : Henriette, 3 ans, suite à une chute, se **fracture** l'avant-bras ; « M. Marchal officier de santé à Schirmeck le lui remit et elle fut très bien guérie ». Néanmoins, chez Valentin, c'est un **malaise professionnel** qui s'est installé sournoisement ; Champy manquerait progressivement de bienveillance à son égard, Haas se sent mésestimé, surexploité, obligé de délaisser trop souvent son foyer... Pourtant l'espoir renaît à l'été 1808. Il est sollicité pour une place de facteur de forges à **Zinswiller**, ce qui va effacer **une amertume qui aurait pu ronger sa santé morale et physique** et laisser la **motivation** en berne. Le voilà de retour (pour deux décennies) en Alsace du Nord, dans la sphère des Dietrich, accueilli les bras ouverts, bien installé en 1809 avec sa famille (qui s'est encore agrandie avec Louise). Il fréquente à Niederbronn l'autre beau-frère de son épouse : Chrétien Brion. Tout va plutôt bien, si ce n'est « la mort cruelle » le 7 février 1810 de son frère Léonard » « **après d'inexprimables souffrances** » et celle le 24 octobre, à 21 ans de Caroline Brion qui « **malgré tous les efforts de médecin et les soins de sa bonne mère** ».

En 1811, Peter Ochs rejoint lui aussi **Niederbronn**, provisoirement, pour faire une **cure** avec sa fille Emma, après une « année éprouvante au niveau santé » pour le duo, et cela leur fait du bien au moral de fréquenter Amélie et ses enfants. En 1813, Charles, fils de Valentin, à peine âgé de quelques mois, présente des symptômes de **grave maladie, au point que se pose la question de sa survie** ! Cette perspective de malheur est dissipée grâce au **Docteur Salathé**[2] de Niederbronn ; il apporte les « **secours** » nécessaires qui, unis à « **l'aide de Dieu** », permettent au petit de retrouver sa santé, selon son père.

Jean Conrad SALATHE (1771-1856)

Médecin natif de Bergzabern[3] (à 40 km de Niederbronn où il exerce).

Il deviendra **médecin-inspecteur des eaux**. Il sera **récompensé** par le Département mais aussi par l'Académie de Médecine (en obtenant une médaille d'argent) **pour avoir contribué à la « propagation de la vaccine » — vaccin contre la variole** dite aussi petite vérole (cf. encart vaccin).

Oncle par alliance de la femme de Wencelius (chef de comptabilité des Forges).

Son épouse **Sophie est née Dietz** d'un père négociant à Barr.

Il est médecin du canton et en particulier de la famille Haas.

Il est en outre le **parrain de Charles Haas.**

Valentin est cependant dépité ; comme il s'est adonné à un « travail continuel pendant plus de trois mois, **toujours debout à la table à dessiner** » suite à ses « levées de plans » réalisées l'automne précédent où la météo ne lui fut guère favorable (« **un temps toujours très froid et humide** »), les conséquences sont pénibles : « des **varices** à la jambe gauche **qui fini[ss]ent par s'ouvrir à la cheville extérieure** ». Ce fâcheux contretemps le voit dans l'obligation de « **garder la chambre plus d'un mois, en proie aux douleurs les plus aiguës** ». La plaie guérit mais la peau reste fragile, « si faible qu'au moindre frottement, surtout dans les temps humides, elle se rouvre ». Pour renforcer la fermeté et « rétablir […] [s]a santé un peu chancelante », notre convalescent va prendre « pendant une saison » **les eaux à Niederbronn**. Haas reconnaît que cette cure lui est hautement bénéfique.

[1] Ce sujet, ce passage de relais, est développé dans l'annuaire SHARE 2020.

[2] *Bulletin général de thérapeutique médicale et chirurgicale*, 1834.

[3] Actuellement en Rhénanie-Palatinat. La ville avait été rattachée à la République française en 1793 (Wikipédia).

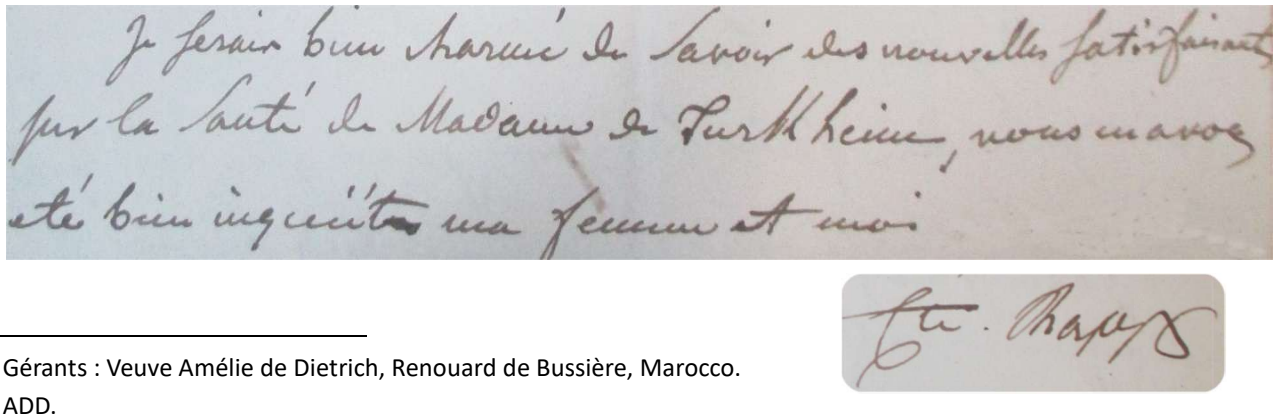
Un couple de laboureurs de la commune accueille leur premier enfant en 1814, une fille qui **fera beaucoup parler d'elle dans trois décennies**, mais qui auparavant aura souffert de **nombreux maux** : **Elisabeth Eppinger**, la future co-fondatrice de la Congrégation des Sœurs du Très Saint Sauveur (cf. encart de fin).

En 1815, une nouvelle Société[1] est créée, Valentin occupe avec brio les fonctions de directeur des forges. En novembre Amélie reçoit des nouvelles de Magdalena Pauli, l'ancienne amie de Sybille, au sujet d'Emilie (la fille « illégitime » de Gustave Albert de Dietrich), qui aura vécu à peine deux décennies ; elle vient de quitter ce monde d'une **attaque d'apoplexie**. Après de nombreuses souffrances ces dernières années, « **des maux de tête** à en perdre la mémoire » mais aussi quelques répits et même le « **magnétisme** employé pendant 8 mois, qui paraissait si efficace [et qui] avait perdu peu à peu son pouvoir sur elle. […] **Ses rechutes continuelles étaient déchirantes et la mort était son seul remède**, et **le vœu secret de son cœur**. La **religion** seule soutenait ce courage et cette résignation »[2].

En mars 1816, Valentin annonce à Amélie le projet d'un « **hôpital de galeux** [3]» qui pourrait prendre place dans « **l'un des deux bâtiments de l'usine de Reichshoffen** ». Lui-même n'est pas très chaud à ce sujet et d'ailleurs il suggère à la place « la maison de M. Feyler en dehors de Reichshoffen » ; ce qui sera le cas et il en concevra des plans d'aménagement. Quant à Guillaume de Turckheim, il s'inquiète pour sa maman Elisabeth, comme tout l'entourage dont l'ancien général et ami, le Comte Rapp de Colmar ; ce dernier lui écrit en janvier 1817[4], espérant vivement et le rétablissement et la revoir. Mais elle rend son dernier souffle le 6 mai.

Guillaume, très attristé, a cependant un projet qui le motive : celui d'épouser la fille aînée d'Amélie de Dietrich ; et il pourra d'ailleurs seconder sa future belle-mère et s'investir dans les affaires des forges dont les activités forestières. Pour le moment, et depuis la chute de Napoléon, il est chef d'escadron en demi-solde[5]. Néanmoins **après son parcours militaire des plus remarquables, sa santé n'est pas des plus glorieuses**. Les combats, les états de siège, la captivité, ont laissé des séquelles (deux états de service militaire[6] dont l'un signé par Rapp, évoquent **les blessures à la cuisse** en 1809 à cause d'un **boulet de canon** qui avait d'ailleurs tué son cheval lors de la Bataille de Medellin en Espagne, ou encore **la main droite estropiée** en 1807 à Hagenau [près de Liebstadt] à cause de plusieurs coups de sabre et d'un cheval qui a chuté). Au printemps 1818, Guillaume entre officiellement dans la famille de Dietrich.

Si la santé de Valentin Haas reste globalement assez bonne malgré quelques alertes et pansements de jambe par Clausing[7], ce sont quatre de ses enfants (Henriette, Auguste, Charles, Emile) qui se retrouvent atteints en février 1818 de la **rougeole** « venant à régner » dans la commune de Niederbronn. La maladie se révèle par chance « **assez bénigne** » pour le quatuor qui s'en sort face à cette maladie aux conséquences parfois fatales. Et il n'y a sans doute **aucune crainte** à avoir face à une éventuelle autre grave menace : celle de la **petite vérole (variole)**[8], car le Dr Salathé a dû procéder à la **vaccination de toute la fratrie** ! (Cf. encart à ce sujet).



[1] Gérants : Veuve Amélie de Dietrich, Renouard de Bussière, Marocco.

[2] ADD.

[3] Pour ceux qui ont contracté la gale, maladie de peau infectieuse et contagieuse, à isoler dans un endroit spécifique et si possible hors du centre.

[4] Lettre du fonds Turckheim Truttenhausen-Rég. Jean Rapp raconte d'ailleurs que lui-même est « arrivé [à Paris] tout malade », qu'il n'est « pas encore très bien rétabli » et que « les eaux [lui] ont bien fait du mal » !

[5] Voir l'article sur le parcours détaillé de Guillaume de Turckheim dans *Regards sur l'Histoire* de la SHARE, 2019.

[6] Fonds privé (de Turckheim-Rég).

[7] « Chirurgien », officier de santé de Strasbourg.

[8] A ne pas confondre avec la grande vérole (syphilis) ! Voir encart page suivante.

La grande vérole ou syphilis ses conséquences terribles… et son traitement au mercure !

Maladie sexuellement transmissible, contagieuse, qui avait su inspirer **Voltaire** notamment dans ***L'homme aux quarante écus*** (1768) :

« On ne savait pas qu'ailleurs l'amour pût être infecté d'un **poison destructeur, que les générations fussent attaquées dans leur germe, et que la nature, se contredisant elle-même, pût rendre la tendresse horrible et le plaisir affreux**. » / « Est-il bien vrai […] que, […], quand deux armées de trente mille hommes chacune marchent ensemble en front de bandière, on peut parier qu'il y a vingt mille vérolés de chaque côté ? », réponse du chirurgien : « Il n'est que trop vrai. Il en est de même dans les licences de Sorbonne. Que voulez-vous que fassent de jeunes bacheliers à qui la nature parle plus haut et plus ferme que la théologie ? Je puis vous jurer que, proportion gardée, mes confrères et moi nous avons traité plus de jeunes prêtres que de jeunes officiers » ! / « N'y aurait-il point quelque manière d'extirper cette contagion qui désole l'Europe ? **On a déjà tâché d'affaiblir le poison d'une vérole [variole] ne pourra-t-on rien tenter sur l'autre ?** », réponse du chirurgien : « Il n'y aurait qu'un seul moyen, c'est que tous les princes de l'Europe se liguassent ensemble […]. Certainement une croisade contre la vérole serait beaucoup plus raisonnable que ne l'ont été celles qu'on entreprit autrefois […] **Il vaudrait bien mieux s'entendre pour repousser l'ennemi commun du genre humain que d'être continuellement occupé à guetter le moment favorable de dévaster la terre & de couvrir les champs de morts pour arracher à son voisin deux ou trois villes et quelques villages**. Je parle **contre mes intérêts car la guerre et la vérole font ma fortune mais il faut être homme avant d'être chirurgien major** ».

En 1788, lorsque Fritz de Dietrich va sur ses 15 ans, sa mère reste vigilante par rapport à ses fréquentations et les menaces qui le guettent (jeux… et la grande vérole). Certes Fritz « a pour son âge toute la raison possible et peut-être au-delà […] mais les passions ont tant d'emprise, la raison est si faible contre elles ». Sybille espère que le cadre familial et « l'exemple de jeunes gens morts à 18 ans pour s'être abandonnés à leurs goûts et leurs passions » l'empêcheront de dévier. Fritz est resté exemplaire.

La pénicilline est utilisée dans les traitements à partir du XX^{e}s.

La petite vérole ou variole : épidémie et… VACCIN

Un sujet déjà d'actualité fin XVIII^{e}-début XIX^{e}s.

Après la technique de la « variolisation » (inoculation de la variole humaine),
l'avènement du **premier « VACCIN »**
(= inoculation de la vaccine, c'est-à-dire de la variole des vaches)

Il ressort d'un tableau statistique des registres de l'état civil de Strasbourg que « la variole [petite vérole] sévissait dans cette ville, entraînant en moyenne pour les années 1798 à 1800 **la mort de 5 pour 1000 de la population** »[1] . Dans de petites communes telles Waldersbach (Ban de la Roche) la variole avait été dévastatrice ; le premier trimestre 1771 affiche 80 décès dont 46 enfants, en 1776 28 décès, en 1800 nouvelle épidémie[2]…

Apparition de pustules sur le visage et tout le corps, fièvre, glandes qui enflent, poumons atteints, diarrhées, convulsions…, le tableau des symptômes de la variole s'avère impressionnant. Et pour ceux qui survivent, les séquelles laissées par les pustules sont souvent indélébiles (ainsi Robespierre avait-il la peau criblée d'une ancienne variole). Cependant, comme le constatera l'Alsacien JP Graffenauer[3] en 1816, les saisons influent sur l'apparition de la variole et il « existe des personnes favorisées par la nature »[4], immunisées naturellement contre ce fléau.

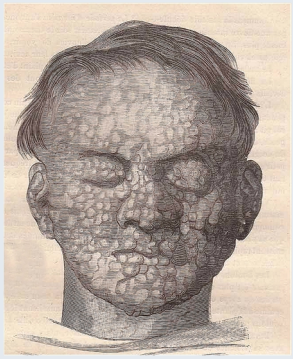
[1] Le Docteur D. Goldschmidt en 1906 dans le *Bulletin de la Société académique du Bas-Rhin pour le progrès des sciences, des lettres, des arts et de la vie économique* ; il se réfère à des statistiques de Graffenauer.

[2] François GOURSOLAS, *op. cit.*, et qui se base sur des écrits d'Oberlin et le mémoire de 1982 d'Alain DECK.

[3] *Topographie physique et médicale de la ville de Strasbourg*.

[4] Non vaccinées et qui n'ont jamais été atteintes, même durant les épidémies.

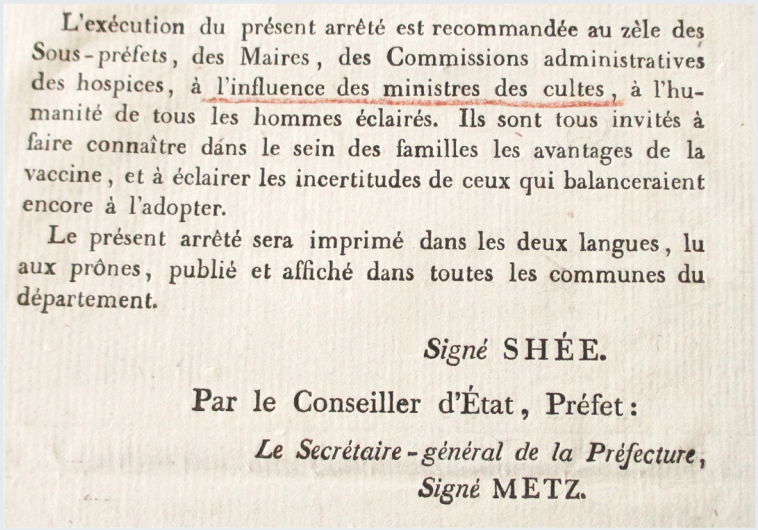
Le combat contre la variole va subir des avancées considérables en ce tout début XIX[e]s. grâce au vaccin.



« Tête de varioleux ». Extrait de Médecine pratique & populaire, Henry Deville

Ainsi les statistiques de Niederbronn de 1824[1] annoncent que « **depuis 1807 la petite vérole ne s'est montrée ni à Niederbronn ni dans les autres communes du canton** » grâce à la **vaccination et la motivation de notre docteur** niederbronnois Conrad **Salathé** ; « Les progrès que fait la vaccine sont étonnants ». La note explique encore qu'« **Il n'y a pas un seul enfant qui n'ait été vacciné.** Aussi **le zèle de M. Salathé**, médecin de notre canton, a déjà été récompensé à deux reprises par une médaille en argent et un prix départemental », en sus des primes attribuées.

Le Préfet Shée (dont l'épouse est intégrée au cercle de Lili de Turckheim et de Sybille de Dietrich) incite à éradiquer la variole en encourageant la prophylaxie par la vaccine généralisée. Dès **le 3 août 1803** [15 thermidor an XI], il publie un arrêté en sa faveur, comptant sur toutes les personnes influentes *: Vu le rapport fait au Gouvernement par le Comité central de vaccine à Paris, après trois années de recherches et d'expériences sur l'utilité de la vaccination.* […] *De toutes les maladies qui affligent l'espèce humaine, il n'en est point de plus meurtrière que la petite vérole* […] *L'exécution du présent arrêté est recommandé* ***au zèle des Sous-préfets, des Maires, des Commissions administratives, des hospices, à l'influence des ministres des cultes, à l'humanité des hommes éclairés****. Ils sont tous invités à faire connaître dans le sein des familles les avantages de la vaccine, et à éclairer les incertitudes de ceux qui balanceraient encore à l'adopter.* ***Le présent arrêté sera imprimé dans les deux langues, lu aux prônes, publié et affiché dans toutes les communes du département****. Cette campagne est* ***gratuite****.*



L'exécution du présent arrêté est recommandée au zèle des Sous-préfets, des Maires, des Commissions administratives des hospices, à l'influence des ministres des cultes, à l'humanité de tous les hommes éclairés. Ils sont tous invités à faire connaître dans le sein des familles les avantages de la vaccine, et à éclairer les incertitudes de ceux qui balanceraient encore à l'adopter.

Le présent arrêté sera imprimé dans les deux langues, lu aux prônes, publié et affiché dans toutes les communes du département.

Signé SHÉE.

Par le Conseiller d'État, Préfet :

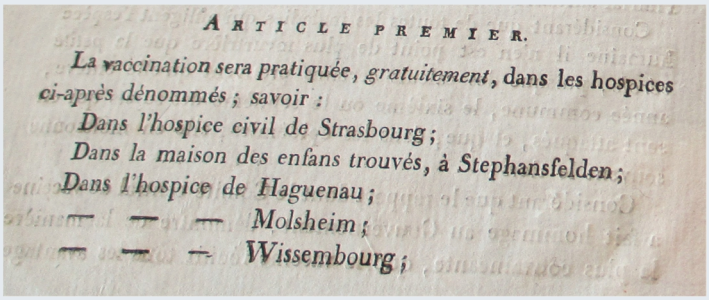
Le Secrétaire-général de la Préfecture,
Signé METZ.

© AVES 77Z - Photo EMH, sept. 2015

Extrait de l'arrêté du 1er août 1803 établi par le Préfet Shée à Strasbourg en faveur de la vaccine dans tout le département

La vaccination est gratuite dans les hospices qui sont aussi engagés à fournir les médecins des divers cantons en « vaccin frais ». Les maires doivent signaler aux sous-préfets, les « officiers de santé » qui refusent de pratiquer la vaccination…

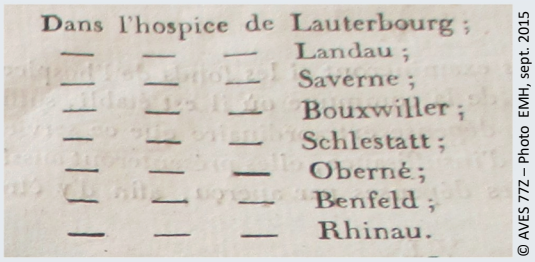
[1] Ce précieux document avait été retrouvé dans les archives de la commune de Niederbronn par Adolphe Malye, Président de la Société d'Histoire et d'Archéologie de la commune, qui l'a ensuite publié dans le tout premier numéro du Bulletin de ladite Société en 1935. Selon lui cet écrit pourrait provenir d'un rapport établi par M. Riegel, secrétaire de mairie (Charles Riegel, que nous avons déjà rencontré maintes fois dans les actes d'état civil du deuxième et troisième quart du XIX[e] s de la commune).



ARTICLE PREMIER.

La vaccination sera pratiquée, *gratuitement*, dans les hospices ci-après dénommés ; savoir :

Dans l'hospice civil de Strasbourg ;
Dans la maison des enfans trouvés, à Stephansfelden ;
Dans l'hospice de Haguenau ;
— — — Molsheim ;
— — — Wissembourg ;



Dans l'hospice de Lauterbourg ;
— — — Landau ;
— — — Saverne ;
— — — Bouxwiller ;
— — — Schlestatt ;
— — — Oberné ;
— — — Benfeld ;
— — — Rhinau.

© AVES 772 – Photo EMH, sept. 2015

(Niederbronn fait alors partie du canton de Wissembourg)

Si certains associent encore l'invention du vaccin à Louis Pasteur, remettons ici les pendules à l'heure. Il fut bien le premier à découvrir le vaccin contre la rage d'abord testé sur des chiens avant de pratiquer cette vaccination antirabique sur l'humain… mais ce fut **près d'un siècle[1] après la vaccination découverte et testée** par le médecin anglais Edward **Jenner**, 39 ans, en 1796, après avoir constaté que des fermières en contact avec la variole des vaches (*cowpox* en anglais) ne développaient guère ou peu la variole humaine. Ce qui est cependant moins divulgué ou méconnu, c'est que **ce constat avait déjà été établi bien plus tôt (en 1769) dans l'actuelle Allemagne** (Duché de Holstein-Gottorp) par Jobst **Böse** qui remarquaient que les gens de ferme qui trayaient ou buvaient du lait de vaches atteintes de vaccine (variole de la vache, *Kuhpocken*), semblaient immunisés contre la variole humaine ![2] Un instituteur de Kiel (Duché de Holstein-Gottorp, actuelle Allemagne) du nom de **Plett** aurait déjà pratiqué les **toutes premières vaccinations** avec de la variole de vache en **1791** et 1794 ![3] **Ce serait à lui que reviendrait *a priori* la paternité du vaccin**.

Pourtant c'est le procédé de vaccination de Jenner qui est officialisé en 1798. Londres vaccine en 1799. Le nom même de vaccin provient d'ailleurs de la racine latine de vache (*vacca*) puisque le principe consiste à inoculer la variole de la vache (appelée en français vaccine et moins virulente que l'humaine).



A l'instar du docteur Jenner représenté sur cette ancienne assiette de Sarreguemines, le Docteur Salathé de Niederbronn procède à l'inoculation de la vaccine pour protéger de la variole de jeunes enfants du canton dont ceux de Valentin Haas.
© Collection privée TN

Durant la période du Consulat, la vaccination jennérienne apparaît en France après que le duc Frédéric Gaétan de La Rochefoucauld-Liancourt, faisant partie des émigrés de 1792, revienne d'Angleterre, absolument convaincu par ce moyen moins agressif et plus prometteur de combat préservatif contre la variole ; il va donc participer à sa divulgation, dans un premier temps grâce à des souscriptions. Les premiers essais probants ont lieu en mai 1800…

Alors que Chaptal, homme de sciences et connaissance des Dietrich, est ministre de l'Intérieur sous Bonaparte, les préfets sont amenés à lancer une campagne de vaccination, comme le Préfet Shée évoqué *supra*…

[1] Le vaccin antirabique est découvert en 1885.

[2] *Allgemeinen Unterhaltungen*, Göttingen du 24 mai 1769. Repris notamment dans *Theoretisch-praktisches Handbuch der Chirurgie* de Rust en 1833.

[3] *Die Menschenblattern und die Kuhpockenimpfung*, KE Hase,1852.

Mais en réalité les premières vaccinations ont eu lieu plus tôt en France ; chez nous en Alsace, en particulier à **Strasbourg.** Le Professeur Pierre Coze de la Faculté de médecine de Strasbourg est informé du procédé par Peschier, un médecin de Genève passant à Strasbourg en **novembre 1799** ; il veut tester. Le médecin Spielmann, beau-frère de Bernard Frédéric de Turckheim, réceptionne par courrier le « vaccin étendu sur du linge ». Dr Noël, le directeur de l'école de médecine de Strasbourg, le Pr Coze et son élève Schaeffer sont sollicités. **Deux orphelins** sont les cobayes des premiers essais (vaccination « par insertion du fil imprégné de virus »[1]). Le suivi et le résultat sont positifs. Le Dr Weiler, connu des Dietrich, vaccine ses petites-filles. Du côté du Ban de la Roche, Oberlin toujours porté par les progrès en matière de santé de ses ouailles est au fait des avancées strasbourgeoises et parisiennes. Ainsi M. Gerst à Rothau « introduit la vaccine » déjà en 1800 comme Sébastien Scheidecker à Fouday.[2]

Le docteur strasbourgeois Frédéric Schweighaeuser[3] teste cette « méthode préservative » le 5 germinal an IX (26 mars 1801) sur son fils (15 mois) et sa nièce (30 mois) avec du « vaccin sur verre »[4]. Avec succès ! Le 5 juillet 1801 (16 messidor an IX) le préfet Laumond crée par arrêté un « comité médical chargé de l'inoculation de la vaccine sur les enfants de la patrie entretenus dans les hospices civils de l'arrondissement de Strasbourg » sous la responsabilité du médecin Spielmann, et les professeurs Coze, Flamant, Noël[5]. Les résultats parisiens sont prometteurs aussi. Une synergie prend naissance : « **quelques citoyens de cette ville, dont les uns lisent le *Journal de Paris*, et les autres *le Publiciste* se sont empressés de faire vacciner leurs enfants, dès qu'ils surent que l'on trouvait du vaccin à Strasbourg** ».[6]

La seringue telle que nous la connaissons, n'existe pas, on procède par « pointes de lancettes » ou scarification comme le souligne le Dr Tavernier[7] qui précise aussi que « la vaccination se pratique ordinairement à la face externe du bras au-dessous de l'insertion du deltoïde ». Plus tard, en 1873, le docteur Bouchut complète : « la vaccine se pratique en inoculant au bras ou à la cuisse par deux piqûres superficielles faites de chaque côté au moyen d'une fine lancette à peine introduite sous l'épiderme, la sérosité des pustules du trayon de la vache atteinte de Cow-pox au 5 ou 6^{e} jour. Quelques jours après il se développe sur le sujet de l'inoculation des pustules semblables à celles de la vache qui sèchent au bout de 10 jours et il est préservé de la petite vérole. »

Mais rappelons ici que ce vaccin faisait suite à une **autre technique** qu'on appelait la **variolisation** ou **inoculation de la variole** à partir de pustules humaines prélevés sur des malades à variole bénigne. Méthode pratiquée en France au siècle des Lumières, à tout âge et en général dans les milieux aisés bien plus que populaires. Cette inoculation se faisait aux cuisses ou aux bras, par vésicatoire, scarification ou piqûre[8]. Comme pour la vaccine, le suivi des patients se révélait indispensable mais devait être encore plus soutenu, une part des inoculés y laissant leur vie…

En 1777, M. de **Berckheim**, le père d'Amélie de Dietrich, avait fait inoculer deux de ses enfants[9] en précisant qu'« ils seront bientôt rétablis ». En 1774, Louis XVI lui-même se fait « varioliser » avec succès avec la « matière variolique prise sur un enfant de 2 ans, dont la petite vérole était discrète » ; il voulait se montrer exemplaire et incitatif : « Le peuple était si convaincu des dangers […] qu'il ne fallait rien moins que l'exemple de la famille royale pour l'amener à accepter cette innovation »[10]. De même certains de ses proches comme son frère le comte d'Artois, futur Charles X, ou encore sa sœur Madame Elisabeth ; cette dernière se rend à Choisy le 23 octobre 1779, se prépare à se faire inoculer le 26 « en deux endroits à chaque bras […] avec

---

[1] De la vaccine (du *cowpox*). Pr Coze, *Notice sur l'histoire de la vaccine à Strasbourg, 1811 /* Chauvet publie à Strasbourg en l'an IX : *Dissertation sur la vaccine. Commission de l'Ecole de médecine de Strasbourg chargée de pratiquer les vaccinations sur les enfants de la patrie.*

[2] *Description géognostique, économique et médiale du Ban de la Roche*, Dr Henri-Gottfried Oberlin (fils du pasteur Oberlin), 1806.

[3] Né en 1766.

[4] Dans la préface de l'éditeur des archives des arts de l'accouchement, tome 2, 1802 (par Jacques Frédéric Schweighaeuser) et JP Graffenauer.

[5] Selon Dr Schweighaeuser.

[6] Cf l'ouvrage de Schweighaueser *op. cit.* Le docteur publiera aussi un autre ouvrage en 1826 : *Considérations sur la vaccination*. Il explique que selon les recherches de Sprengel, la variole apparaît en 55.

[7] De la faculté de Paris. *Manuel de thérapeutique chirurgicale*, 1828.

[8] *Traité pratique de l'inoculation*, Dr Gandoger de Foigny, 1786.

[9] Dont fort possiblement Amélie, future Mme de Dietrich, un an.

[10] *La vie de Madame Elisabeth*, Alcide de Beauchesne, 1870.

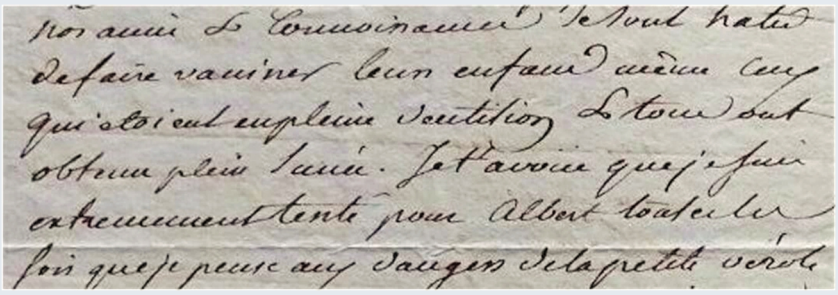
autant d'habilité que de prudence » par **Goetz, le chirurgien major de la citadelle de Strasbourg**[1] ; le 27 « quelques boutons sur le bras », le 28 fièvre, le 30 fièvre, « envie de vomir », «lassitude, faiblesse », « défaut d'appétit », le 31 développement des boutons (visage, bras..). Le 7 novembre : une purge et rajout de « poulet à son régime », le 8 novembre « les boutons de Madame Élisabeth sont enfin desséchés après avoir passé par tous les degrés de l'inoculation la plus régulière ». Elle incite ainsi des personnes de la commune à l'inoculation de leur progéniture et « a bien voulu accorder sa protection généreuse à douze pauvres enfants et leur procurer tous les secours nécessaires pendant le cours de leur traitement. Cette opération a été exécutée […] par le sieur Goetz sur sept filles et cinq garçons qu'il avait préparés convenablement. »

Pourtant Louis XVI a eu quelques retombées malheureuses de l'inoculation : ainsi son fils aîné, le premier dauphin déjà fragile, supporte mal l'inoculation de 1786 et meurt en 89 après une longue période d'affaiblissement et le 2e fils inoculé en 89 subit « des attaques de nerfs ».

Évidemment le débat a lieu dans les milieux populaires et médicaux sur le rapport bénéfices/risques. Dr L. Odier de Genève écrit à ce sujet un mémoire sur la « mortalité de la petite vérole inoculée entre 1773 et 1797 », il n'est pas le seul.

En janvier 1799, Sybille parle d'un petit-enfant de la baronne d'Oberkirch qui a été inoculé et « qui va très bien » (ce qui ne l'empêche pas « d'aller très mal » un an plus tard). En juin 1800, les filles d'Amélie et Fritz de Dietrich bénéficient de l'inoculation à la variole qui « **a réussi, elle est au quinzième jour, tout se passe bien** », nous annonce leur grand-mère Sybille. Concernant Albert, Fritz raconte en avril 1802 que Marchal se déplacera à Jaegerthal avant le 26 avril « pour inoculer le petit », et donne les recommandations médicales à son épouse pour préparer l'enfant à cette intervention : « **il suffira de le baigner ou de le laver avec de l'eau chaude pendant huit jours** d'avance et de lui faire prendre deux jours avant l'inoculation **une petite médecine de sirop de rhubarbe et de sirop de fleurs de pêche** ». Le médecin surveille l'évolution... Il semblerait que l'inoculation n'ait pas été efficace ; en mai, Fritz explique : « Je sors de chez Marchal qui dit que tant qu'il n'y a pas inflammation et suppuration aux deux piqûres, tant qu'il n'y a pas un certain nombre de boutons quels qu'ils soient, mais suivant la progression ordinaire de la maladie, il n'y a pas de petite vérole. Il croit positivement que l'enfant ne l'a pas prise et pense qu'il faut **recommencer** ».

Pourtant dès octobre 1802 (brumaire an XI), et donc avant l'arrêté du Préfet Shée, la question de la **vaccine** se pose sérieusement à Fritz, d'autant plus que, comme nous l'avons constaté, la variolisation d'Albert, 8 mois, n'aurait pas fonctionné : « **Tous nos amis et connaissances se sont hâtés de faire vacciner**[2] **leurs enfants même ceux qui étaient en pleine dentition** et tous ont obtenu plein succès. Je t'avoue que je suis extrêmement tenté pour Albert toutes les fois que je pense aux dangers de la petite vérole dans cette saison et pendant la dentition, tandis que **la vaccine lorsque les enfants sont bien préparés n'est presque pas une maladie**. Dans toute autre circonstance que celle où la petite vérole règne d'une manière dangereuse, je préfèrerais l'inoculation à la vaccine : mais on ne peut y penser pendant la dentition et cet automne », explique Fritz à Amélie et lui **demande d'y réfléchir.**



Extrait d'une lettre d'octobre 1802 où Fritz fait part à Amélie de la possibilité de faire vacciner Albert.
© Fonds privé de Dietrich

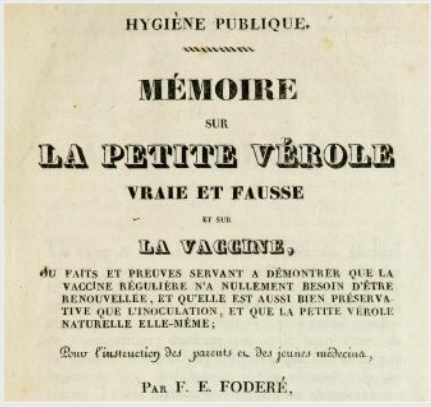
En 1804, la question ne se pose plus : Eugène, le 4e enfant de Fritz et Amélie, se fait vacciner et Sybille précise que « **la vaccine prend et très heureusement** » !

Pourtant pour les médecins de campagne, tel **Salathé**, le plus dur est de pouvoir convaincre les patients méfiants que ce nouveau procédé de la vaccine est moins dangereux que l'inoculation de la variole, qu'il présente en général une bonne réaction huit jours plus tard et permet d'éradiquer la maladie. Bien entendu,

[1] Livre de Beauchesne, *op. cit.*

[2] « Graffenauer qui a décrit l'épidémie variolique strasbourgeoise de 1802 à 1803, déclare dans un passage de son mémoire qu'on a déjà beaucoup vacciné à cette époque […] Mais **en 1825, survint une épidémie de variole qui envahit tout le Bas-Rhin**. » (Dr D. Goldschmidt, 1906).

la vaccination des enfants Dietrich qui s'est bien déroulée sans effets secondaires *a priori* est déjà un argument en sa faveur dans le canton. Bien évidemment que de nouveaux débats ont lieu sur le danger *versus* efficacité. Le britannique Dr Rowley écrit sur « l'inefficacité et les dangers de la vaccine » ; en Alsace, comme dans toute l'Europe des publications avec des résultats chiffrés et analysés, et globalement prometteurs…


HYGIÈNE PUBLIQUE.

MÉMOIRE

SUR

LA PETITE VÉROLE

VRAIE ET FAUSSE

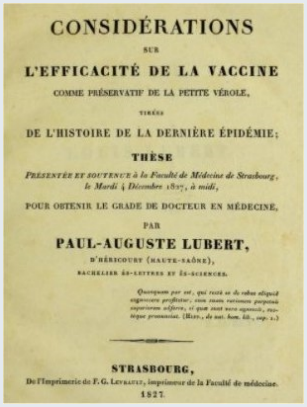
ET SUR

LA VACCINE,

DU FAITS ET PREUVES SERVANT A DÉMONTRER QUE LA VACCINE RÉGULIÈRE N'A NULLEMENT BESOIN D'ÊTRE RENOUVELLÉE, ET QU'ELLE EST AUSSI BIEN PRÉSERVATIVE QUE L'INOCULATION, ET QUE LA PETITE VÉROLE NATURELLE ELLE-MÊME;

Pour l'instruction des parents et des jeunes médecins,

PAR F. E. FODERÉ,


CONSIDÉRATIONS

SUR

L'EFFICACITÉ DE LA VACCINE

COMME PRÉSERVATIF DE LA PETITE VÉROLE,

TIRÉES

DE L'HISTOIRE DE LA DERNIÈRE ÉPIDÉMIE;

THÈSE

PRÉSENTÉE ET SOUTENUE à la Faculté de Médecine de Strasbourg, le Mardi 4 Décembre 1827, à midi,

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE,

PAR

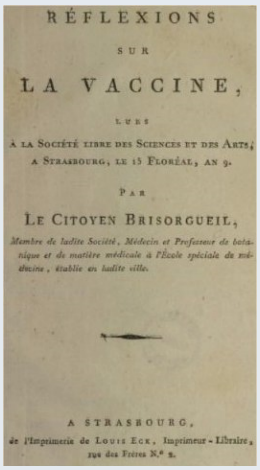
PAUL-AUGUSTE LUBERT,

D'HÉRICOURT (HAUTE-SAÔNE),

BACHELIER ÈS-LETTRES ET ÈS-SCIENCES.

STRASBOURG,

1827.


RÉFLEXIONS

SUR

LA VACCINE,

LUES

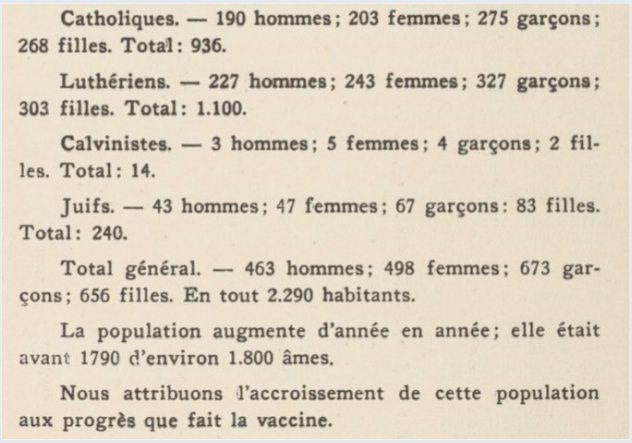
A LA SOCIÉTÉ LIBRE DES SCIENCES ET DES ARTS, A STRASBOURG, LE 15 FLORÉAL, AN 9.

PAR

LE CITOYEN BRISORGUEIL,

A STRASBOURG,

A Strasbourg : mémoires, notices, réflexions, thèses au sujet de la vaccine sont publiés en cette première moitié du XIX^e^ s.


Catholiques. — 190 hommes; 203 femmes; 275 garçons; 268 filles. Total: 936.

Luthériens. — 227 hommes; 243 femmes; 327 garçons; 303 filles. Total: 1.100.

Calvinistes. — 3 hommes; 5 femmes; 4 garçons; 2 filles. Total: 14.

Juifs. — 43 hommes; 47 femmes; 67 garçons: 83 filles. Total: 240.

Total général. — 463 hommes; 498 femmes; 673 garçons; 656 filles. En tout 2.290 habitants.

La population augmente d'année en année; elle était avant 1790 d'environ 1.800 âmes.

Nous attribuons l'accroissement de cette population aux progrès que fait la vaccine.

« Nous attribuons l'accroissement de cette population [niederbronnoise] aux progrès que fait la vaccine ». Niederbronn, statistiques 1824 (cf. réf. plus haut)

L'épisode rougeole du début d'année 1818 est passé, mais le 12 juillet c'est Louise, 8 ans, autre fille de Valentin, qui présente des signes pathologiques ; *a priori* le docteur Salathé de Niederbronn n'y voit **pas de gravité**. Pourtant le 28 juillet, l'état d'**agitation** de la fillette est embarrassant et suivi durant deux heures quarante-cinq d'un « **assoupissement mêlé de mouvements convulsifs** » très inquiétant… Les parents se retrouvent **désemparés** ; « Monsieur Salathé étant en campagne depuis hier et n'étant pas rentré chez lui le soir, **nous ne pouvions pas nous procurer ses secours** qui auraient peut-être pu sauver **notre pauvre petite, dont la mort nous causait un chagrin infini** », se désole Valentin.

PERTE D'UN ENFANT (d'un être cher)… et ce qui s'ensuit…
Douleurs, impacts (immédiat et futur), deuil et possibles résiliences,
Sujet tabou…

Voltaire, dans « l'histoire de Jenni ou l'athée et le sage », dresse en 1775 un tableau à la fois brut et limpide de ce qui peut attendre à cette époque un enfant dès sa naissance :

Ce n'est pas encore assez que l'homme, cette noble créature, ait été si mal logé, si mal vêtu, si mal nourri pendant tant de siècles ; ***il naît entre de l'urine et de la matière fécale pour respirer deux jours ; et, pendant ces deux jours, composés d'espérances trompeuses et de chagrins réels, son corps, formés avec un art inutile, est en proie à tous les maux qui résultent de cet art même : il vit entre la peste et la vérole ; la source de son être est empoisonnée ; il n'y a personne qui puisse mettre dans sa mémoire la liste de toutes les maladies qui nous poursuivent*** *; et le médecin des urines en Suisse prétend les guérir toutes !*

La perte d'un enfant avec ses conséquences reste globalement un sujet tabou dans l'Histoire… Tabou parce qu'il relève de l'intime ? Tabou, parce que l'Histoire est encore trop souvent écrite par des hommes qui ne saisissent pas dans leurs ''tripes'' la puissance de la perte d'un enfant ? Ou ne veulent-ils pas creuser davantage le sujet par pudeur, par méconnaissance, par manque d'expérience douloureuse de la ''perte'', ou par crainte d'afficher une sensibilité qui ne pourrait à leurs yeux ne pas rimer avec travail sérieux ? **Il est plus aisé de se tenir aux faits strictement scientifiques sans prendre en compte l'influence psychologique, les répercussions physiques, mentales et morales, ce faisant l'influence sur le parcours non seulement d'une femme en deuil mais aussi de toute la constellation familiale dont le support se trouve ébranlé**…

Il ne s'agit pas de se cantonner à un registre morbide ou tragique puisque tout aussi intéressantes sont la façon de supporter et de combler l'absence physique de ces « invisibles », les nouvelles voies empruntées, la possible résilience qui résulte de ces drames… Mais analyser l'Histoire sans se sensibiliser à ce point crucial, ne permet pas un examen complet donc une écriture tout à fait achevée. Faut-il continuer à mettre des œillères en admettant que cela n'est rien car si fréquent à cette époque, que cela passe bien car la religion contribue à mieux accepter le mauvais sort (puisqu'il est dit que l'âme demeure et admis que le défunt sera rejoint tôt ou tard) ? **Faut-il mitiger la gravité extrême de ces faits irrémédiables et biffer « l'existence » de ces morts une nouvelle fois après leur disparition physique ?** Ne faudrait-il pas plutôt s'imprégner de ces pertes, éclairer les conséquences provoquées en sourdine, les impacts sur la suite du parcours, en déduire des explications sur les réactions et choix futurs ? Des changements à la fois dans la vie quotidienne immédiate mais aussi de subtiles décisions nées de l'inconscient, ou non… dans les actes ordinaires mais aussi dans ceux plus « historiques ». Elargir l'objectivité de l'enquête à travers des éléments qui paraissent *a priori* intimes et inextricables, plus subjectifs ; puzzle complexe, mouvant, mais à commencer enfin, et sans se compromettre dans des jugements personnels ou éthiques.

Fœtus issus de fausses-couches, enfants morts à la naissance ou ne vivant que quelques heures, morts en bas âge, adolescents n'ayant pas atteint l'âge adulte, ou de façon générale tout enfant mort avant ses parents, **arrivent pourtant à prendre vie dans la correspondance privée**… **sans qu'ils ne figurent pour autant dans les généalogies familiales** alors qu'ils ont fait partie du vécu de la famille, des ressentis, des manières de vivre du passé, et influent encore sur le présent et le futur. Peut-être même que des non-dits se transmettent ainsi comme des poids inexpliqués de génération en génération familiale, des points en suspens d'historiens à historiens qui eux ont choisi, — peut-être pas innocemment, peut-être pas consciemment —, d'avoir un impact sur l'espace-temps, de détenir la baguette magique redonnant partiellement vie à des personnages influents ou non, d'essayer d'en tirer des leçons. **Et si la sociologie a trouvé heureusement sa place dans l'étude historique, elle doit accepter de prendre comme compagne de cheminement la psychologie**.

Les petites histoires tout comme ce qu'on appelle les faits historiques sont liés à des humains dont il faut tenter de saisir le fond (éducation, type d'instruction, foi ou non, rencontres, importance du conjoint, voyages, place dans la famille, place dans la société, richesses ou non, rêves et attentes, santé… maladies et pertes d'êtres chers…) pour mieux interpréter…

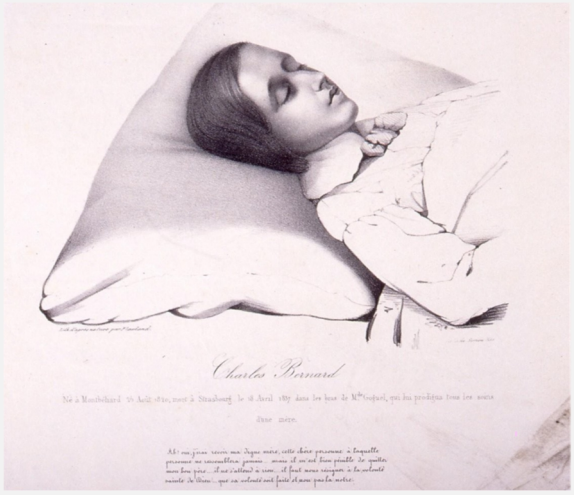
Si Peter Ochs[1], en 1799, se dit « vivement affecté » de la perte de son petit neveu (Paul Émile, frère de Fritz de Dietrich), il se montre vaillant et fataliste avec des mots qui sont *in fine* tout sauf consolateurs et closent le débat oral : « **hélas ! on ne peut trop le répéter, voilà le cours de la vie** »[2]. Le conflit interne silencieux n'en est pas moins impétueux. **Certes dans le passé, les pertes étaient énormes, la mort jamais bien loin et regardée bravement en face, au contraire de notre période actuelle, mais ces disparitions ne doivent pas être pour autant**, — je le répète—, **banalisées**.

Oui, nous sommes alors dans une période avec foison de manifestations pathologiques à l'issue parfois fatale et qui n'épargnent aucune famille, jouent inévitablement sur les décors de la scène du quotidien et les décors suivants. Des épidémies provoquent des hécatombes douloureuses qui changent la vie des personnes, d'une ville, de toute une économie… Durant les campagnes napoléoniennes, que de jeunes hommes, ''chairs à canons'', à baïonnettes, à sabres… morts au combat ou de maladies voire de froid (ainsi, en Russie, Christian de Dietrich, cousin de Fritz et d'Amélie, ou encore le frère de cette dernière, Gustave), pour lesquels le sacrifice glorieux à la ''mère patrie'' doit venir en consolation de familles peinées et forcément impactées intérieurement donc extérieurement par ces bouleversements, ces revirements.

[1] Frère de Sybille de Dietrich.

[2] Lettre ADD, Peter Ochs à Fritz octobre 1799.

La conception religieuse (avec un recours minime aux moyens contraceptifs basiques), la volonté d'assurer ses vieux jours et de prévoir sa succession, le besoin de renouveler les générations, la nécessité d'avoir absolument ''un héritier mâle'' et d'autres fils (en cas de perte) qui seront considérés parfois très tôt comme une main d'œuvre bienvenue (aide dans les champs, dans les ateliers, ou pour les filles dans le ''ménage'' du foyer avant de se marier au plus tôt…) ou fils destinés à reprendre les affaires paternelles mais aussi à défendre la patrie, voire à s'investir dans le domaine clérical, social, médical, politique, peuvent expliquer une progéniture parfois nombreuse à une période où les maladies et les guerres riment avec funestes et désastres et où l'on sait qu'un pourcentage des enfants est amené à disparaître[1]. Le pasteur Chrétien Brion de Rothau en est un exemple parmi bien d'autres, les naissances alternent avec les décès. **La progéniture est conséquente** : 11 enfants entre 1789 et 1806 dont seuls 7 atteignent l'âge adulte. Si les sœurs Frédérique et Sophie Brion apportent leur aide, l'épouse Catherine née Boeckel (sœur de Jonas, belle-sœur de Valentin Haas) en est **exténuée à la fois moralement et physiquement, alors que les apparences donnent à croire que tout va pour le mieux**. Sa nièce Julie Boeckel témoigne d'ailleurs en 1843 dans une synthèse manuscrite de souvenirs[2] ; il en ressort que lorsque Chrétien Brion meurt, il reste encore six enfants sur les 11, dont quatre à charge, que les revenus posent problème et que la mère a vécu « beaucoup de peines pour peu de joies » jusqu'à son « repos éternel » à 65 ans !



Lithographie Flaxland et Simon
© Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg (BNUS)

Allons maintenant du côté de la reine Marie-Antoinette qui perd Louis Joseph, son 2e enfant, son 1er fils — qui fut tant attendu et espéré —, alors qu'il a entamé sa 8e année. Bien entendu qu'elle en est accablée ! Mais son époux Louis XVI n'a-t-il pas perdu là le premier Dauphin, l'héritier du trône, ce 4 juin 1789 (agonisant au château de Meudon depuis avril) ? Certes il y a un autre fils qui pourrait prendre la suite, mais il ne faut pas sous-estimer le traumatisme moral… « Bien que préparé à cette fatale nouvelle […], il en fut inconsolable »[3]. Le socle de la royauté se fissure déjà au sens figuré. Père ébranlé dans ses certitudes, dans sa position, rongé de remords d'avoir fait inoculer il y a quelques années ce premier fils déjà fragile, le roi aurait à ce moment-là tant besoin de calme, de recul, d'amour familial… et de l'empathie du peuple… Il ne peut en bénéficier.

Cette faille dans son édifice personnel : quelles répercussions sur sa politique ? Dans quelle mesure cet événement a-t-il joué pour la suite de ses décisions ou dans son comportement ? La prise de la Bastille le 14 juillet a lieu un mois plus tard (avec premières émeutes le 12), en cours de deuil (qui devait durer officiellement deux mois[4]), dans une période de fatigue morale et ce faisant physique…[5]

[1] Voir à ce sujet des études jusqu'à fin XVIIIe s. de P. Goubert et JM Boehler.

[2] AVES /Fonds Oberlin 77Z. *Erinnerungen aus meinem Leben und einige Nachrichten über meine Eltern und Grosseltern.*

[3] Beauchesne (*op. cit.*) raconte encore qu'« en sortant du château de Meudon les députés du tiers, Bailly à leur tête, se présentèrent aux portes de l'appartement du Roi Louis XVI qui leur fit exprimer sa gratitude pour le témoignage d'intérêt qu'ils venaient lui offrir et ses regrets de ne pouvoir les recevoir dans ces premiers moments de douleur. Comme ils insistaient pour obtenir audience : ***Il n'y a donc pas de pères dans l'assemblée du tiers***, s'écria le Roi avec un serrement de cœur indicible. »

[4] Avec fermeture des théâtres par ex.

[5] A. de Beauchesne, en 1869, dans l'introduction du livre consacré à la sœur de Louis XVI, parle du grand-père Louis XV qui avait lui aussi été soumis à ce drame : « Les amertumes dont l'avaient abreuvé de Pompadour et M. de Choiseul aussi bien que le profond chagrin qu'il avait ressenti de la perte de son aîné avaient précipité le terme de ses jours. Je suis disposé à le croire. »

Louise de Dietrich, fille de Hansel[1], est quant à elle dépitée de la mort de son frère lors d'un accident de cheval fin 1790 : elle en perd « le repos, la santé, le bonheur ». Influence certaine sur sa sensibilité musicale, sur l'entente particulière avec Sybille qui la comprend et souhaite même l'adopter, sur le choix de son époux (Scipion Perier : à son écoute, **apte à ''déchiffrer'' ses blessures morales**, qui l'aide à la catharsis ''pour purger son âme'', l'aime profondément et donc la sublime).

Rendons-nous en 1791 du côté de Lili, l'épouse de Bernard Frédéric de Turckheim : son enfant François Louis meurt à l'âge de trois ans. Épreuve pour la mère qui vient de perdre un trésor unique, — puisque chaque être est unique —, et ce faisant **de perdre une partie d'elle-même**. Elle arrive à **partager cette lourde peine avec le théologien Jean Caspar Lavater** qui est son ami et correspondant[2]. Elle fait bien de se soulager ; ne pas extérioriser la douleur rend doublement malade. Et quelle influence la perte du petit frère a-t-elle eu sur le jeune Guillaume de Turckheim[3] dont on reconnaîtra le talent poétique, la faculté de relativiser, l'aptitude à l'humour, le penchant sylvestre ? Et l'affection, l'attention, de sa mère n'a-t-elle pas été reportée doublement sur lui et Henri, les ''petits derniers''… avec des craintes de nouvelles pertes ? Si les deux grands fils reprendront logiquement la maison de la banque paternelle, les deux autres seront tentés par une carrière militaire[4].

La « maladie très sérieuse » de Sybille soignée avec d'innombrables remèdes prescrits par Cagliostro, ne font-elles pas suite au décès de son petit Jeannot en mars 1780[5] ? « **Il faut être père pour sentir le bonheur de l'être, mais il faut avoir perdu un enfant pour juger la douleur profonde d'un cœur** », confiera Sybille à son amie Magdalena[6]**. Il manque quelqu'un à l'appel, le quotidien familial est ébranlé**. De plus, après le fils, le père Albrecht Ochs qui disparaît dans la foulée… La violence des événements fait naviguer Sybille dans un **brouillard épais** qui étouffe les ''sentinelles immunitaires'', affaiblit la résistance du corps et de l'esprit, induit des maladies psychosomatiques. Au point que son époux Philippe Frédéric se trouve sollicité pour s'occuper des deux autres enfants (Fritz et Gustave Albert) restés à Paris et qui tombent malades à leur tour…. Et d'ailleurs, si l'on retourne plus en arrière, **quelle influence a eu sur la personnalité et le parcours de Philippe Frédéric de Dietrich la perte de ses deux jeunes frères** Jean Henri, né en 1749, mort à trois ans et demi, et Rodolphe Christian, né en 1763, qui n'atteint pas ses deux ans, avant de se retrouver ensuite orphelin de mère à 17 ans ? Après ses études de droit, les minerais pour lesquels il se passionne ont certes un rapport avec les forges familiales, et la minéralogie est une science alors d'actualité dont il faut encore mettre en lumière les parties obscures, mais ne sont-ils pas en sus une sorte de soulagement car pièces quasi-immuables, ''corps'' qui existaient avant l'homme et perdureront ? Les pierres bravent le temps et conservent et protègent peut-être dans leur gangue le foyer intact… Ne permettent-elles pas de juguler l'angoisse de manière positive et utile ? Philippe Frédéric commence ses collections avec « une ardeur singulière »[7] et aboutit à un cabinet « des plus complets » après ses voyages... Et les livres qu'il écrit ne prennent-ils pas naissance dans le ventre de la Terre et ne traversent-ils pas les siècles ? Ses causes défendues en politique ne tendent-elles pas vers la lumière et n'aspirent-elles pas à une humanité plus vivante et sans faire « couler de sang », en prônant la liberté, l'égalité… la fraternité ? Tous frères… Et sa force, son courage particulier face à l'adversité, à la mort, d'où viennent-ils ? Que de ses convictions ?

Son parcours fut-il aussi une manière de se détacher de son père Jean, « le roi du fer », qui sans l'avouer ouvertement, est lui-même ébranlé, change de comportement, l'esprit assombri depuis la perte de ses deux derniers fils mais encore davantage par la perte de son épouse : « **j'en conserve ma douleur**

[1] Hansel (Jean 4), le frère de Philippe Frédéric de Dietrich. Sa fille Louise est celle qui figure comme jouant au clavier sur le tableau de *La Marseillaise* de Pils.

[2] Egalement correspondant d'Oberlin et de Goethe.

[3] Le futur « gendre précieux » d'Amélie de Dietrich.

[4] Guillaume avait fait quelques essais sans conviction dans l'administration parisienne auparavant. Il veut s'engager à sauver la patrie.

[5] Le grand-père maternel, Albrecht Ochs, père de Sybille, est affecté, meurt le mois suivant ; le pasteur suisse dans son homélie fait allusion à la perte de son petit-fils.

[6] ADD 73.

[7] Dr PJ Buc'hoz, *Dictionnaire minéralogique et hydr[o]logique*, Paris,1785. Cet auteur a publié d'autres ouvrages dont, en 1770, un *manuel de médecine végétale tirée uniquement des plantes usuelles.* Il distingue également les maladies des habitants des villes de celles des campagnes.

intérieurement, elle m'accompagnera jusqu'au tombeau »[1]? Et tous ces drames tramés dans l'étoffe d'une existence avec un certain mutisme, ne permettent-ils pas aussi de développer une bienveillance particulière envers ''ceux qui restent''… ou, à l'opposé, un certain éloignement ?

Peut-être qu'il y a ici quelque exagération, mais s'agit-il d'une simple psychologie de comptoir de lugubre assommoir ? Ce n'est pas certain… Ne dresse-t-on pas dans les enquêtes policières des profils, ne cherche-t-on pas dans les procès des causes liées à l'enfance et l'adolescence, aux rencontres, aux pertes ? Ne parvient-on pas parfois dans une psychothérapie à expliquer des actes, des comportements spécifiques en mettant en lumière les souffrances cachées, en libérant les traumatismes, pour mieux pouvoir les admettre ensuite et éventuellement se reconstruire, engager de nouveaux chapitres de vie moins sombres et plus nets ?

En 1799, encore la perte d'un fils (Paul Émile) pour Sybille et Philippe Frédéric. Fritz, déjà tant pris par les affaires et les soucis financiers, n'a pas eu la possibilité de se préparer un tant soit peu psychologiquement à la disparition de son petit frère, — qu'il souhaitait même adopter. Il reste stoïque pour s'occuper des obsèques et tenter de soulager sa mère. Puis face au décès de son autre frère Gustave Albert, nouvelle agression intime. Ce n'est pas dans ''l'ordre des choses''.

Les mots ne servent d'abord à rien (on reste « **hors d'état d'écouter les consolations ; elles irrit[ent] la vraie douleur** », témoigne Sybille). Les larmes, si elles arrivent à sortir, peuvent soulager un tant soit peu la pression, ce poids phénoménal qui est tombé si brutalement dans le cœur, a écrasé l'avenir d'un être et la vie de ceux qui doivent pourtant rester debout ou se remettre à peu près debout (« **Hélas après avoir appelé à son aide tout ce que peuvent suggérer la raison, la cruelle loi de la nécessité, la résignation chrétienne, on retombe dans les droits de la nature et on pleure**. »[2]). Il faudra **attendre que « le vif de la douleur [soit] affaibli »**[3], tenter d'adoucir la révolte (la colère), prendre du recul, essayer d'accepter, d'admettre les faits, se résigner face à l'irrémédiable pour se remettre de cette dégringolade ; en espérant que la vitesse de chute n'ait pas été néfaste, que la grisaille, — cette opacité mentale —, n'entraîne pas d'autres maladies physiques (Peter Ochs s'en affligeait déjà trois ans plus tôt : « **Les affaires et le chagrin dont de mauvais médecins** »[4]). **Rien ne sera plus comme avant, Fritz et sa mère ne seront plus comme avant.** Quelque chose à l'intérieur s'est irrémédiablement brisé. **Tout est bouleversé, le sol se dérobe, tandis que le quotidien à assumer reste le même** ; il faut poursuivre autrement avec une sorte de boulet qui entrave la joie de vivre, l'entrain, la motivation, le sens de la vie. « **Perdre un enfant, c'est pleurer toute sa vie** », reconnaîtra Sybille en 1801 face à son fils Fritz, alors en perdre 2 puis 3[5] ! Avec le départ de Gustave Albert, cet être qu'elle a tant choyé, protégé car plus fragile que Fritz, le sentiment est très amer. Mais pas question d'abandonner : « quand il en reste, **on ne doit point renoncer au bonheur et je sens le prix de celui qui me reste. Il va faire l'objet de toute mon attention**. » Pendant quelques mois c'est aussi la présence d'Émilie, sa petite-fille (illégitime), qui viendra combler l'absence de son petit Paul Émile, passer un onguent sur la plaie béante, remettre de la gaieté en guirlande, libérer et reporter son affection brimée.

Lorsqu'il est question pour Sybille de venir habiter à Niederbronn, elle y songe avec satisfaction pour demeurer à proximité de Fritz, Amélie, les petits-enfants, — eux bien en vie et aimables—, mais aussi pour avancer ainsi dans son deuil et surtout garder un souvenir commun visible, immuable, de ''ses chers disparus'', un lieu d'hommage, de recueillement et de fleurissement dont elle ressent le besoin et enfin proche de chez elle, « **élever un monument à ceux qu'[elle] pleure tous les jours de [s]a vie** ». Pour le moment, elle continue à garder sur elle des mèches de cheveux de tous ''ses chers défunts''. Un peu de leur physique qui reste intact et qu'on peut encore toucher et sentir…

[1] Éléments autobiographiques, ADD 85b. Jean III de Dietrich raconte aussi qu'il espérait guérir son épouse (née Hermanny) d'une maladie des poumons en la faisant soigner par d'autres médecins à Paris… où elle meurt le 10 décembre 1766.

[2] Annette de Rathsamhausen (Marie-Anne de Gérando), lettre à Amélie de Dietrich, une semaine après le décès de Fritz.

[3] Sybille au sujet de l'état de sa belle-fille Emmy qui se retrouve veuve de Gustave Albert. Quant à Amélie de Dietrich, elle s'inquiète, se demande comment Emmy va faire, « elle qui ne supportait pas deux jours de séparation ».

[4] Lettre ADD du 11 nov. 1796.

[5] Et en 1806, Fritz le 4e et dernier !

La présence d'un ou d'autres enfants (et petits-enfants) en vie (et s'il y en a) devient le viatique absolu, pour entamer la reconstruction de l'édifice ébranlé dans ses fondations.

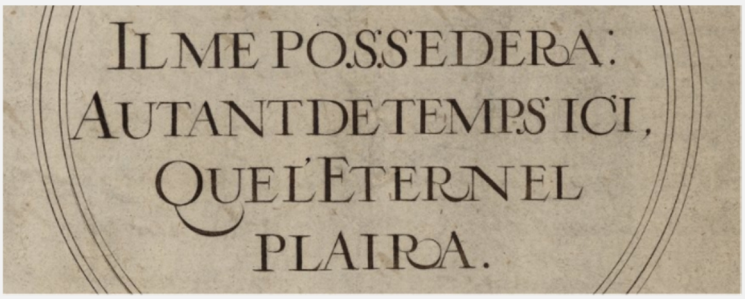
La fragilité, la sensibilité exacerbée qui en résulte forcément, peut se transformer en force nouvelle et insoupçonnable lorsque le soutien d'autrui et l'amour sont présents (l'amour des proches, l'Amour de Dieu). Il est clair que la suite du chemin prendra forcément une autre direction.

Si l'éducation (essentiellement masculine) exige à ne pas s'appesantir sur les épreuves difficiles ou ne pas faire part de ses souffrances, les confidences (essentiellement féminines) dans les journaux intimes ou les lettres sont bienvenues, la foi (la croyance et les prières) déjà fort présente devient une nécessité absolue pour **accepter** ce coup du sort, **faire ses preuves dans cette épreuve** de Dieu, **se surpasser**. La possibilité de rejoindre un jour l'âme du disparu ou même de communiquer d'ores et déjà avec elle par divers biais[1], atténue un tant soit peu le manque. Se dire que l'être décédé souffre moins ou qu'il est heureux dans l'au-delà peut consoler[2]… un peu ; « on est tenté d'envier ceux qui ne sont plus : et **c'est peut-être la première fois que j'ai félicité ce pauvre petit de son repos éternel ! Si c'est son bonheur, il coûte bien cher à ceux qui restent** », reconnaît Sybille devant Fritz alors qu'elle a entamé le deuil de Paul Émile à Rothau dont les montagnes lui semblent plus bienfaisantes à son accablement que les rues de Strasbourg…



« **Ne pleurez point, elle n'est pas morte mais elle dort** » Evangile selon St-Luc 8 :52

Inscription sur une petite pierre tombale[3] de l'enclos de Dietrich-Turckheim du cimetière communal de Niederbronn © *Octapho-patch,* EMH 2014.



Extrait d'un album de calligraphies, Jean Van der Bosch, 1631 © BNUS

[1] Pensées pour Victor Hugo qui découvre le spiritisme et s'y accroche pour reprendre contact avec feu sa fille Léopoldine, morte noyée dix ans plus tôt. Ou encore rêves, visions, voix…

[2] Une œuvre de JA Nahl au musée historique de Bâle montre Salomé Visher, la belle-sœur de Sybille, devant l'urne de son fils Edouard mort à deux ans, qui comporte l'inscription :

« NE PLEURE PLUS / Ô MA MERE / JE SUIS HEUREUX ».

[3] Jean Salesse pense que cette « tombe anonyme » pourrait être celle du premier enfant de Charles de Dietrich et Anna Von Turcke. Une fille née sans vie le 15 septembre 1870… (cf. *De Dietrich, des lieux de mémoire*, Association De Dietrich, 2016).

En 1802 Sybille nous apprend qu'Elisabeth Brunck née de Turckheim[1] est victime d'une fausse-couche. « C'est une **désolation** parce que depuis deux ans qu'elle est mariée [5 septembre 1800] elle n'avait jamais été grosse[2] et un pareil début est fâcheux, d'autant qu'elle conserve une grande faiblesse ». Le 11 avril 1803, la jeune épouse subit un deuxième revers du destin dont elle va pâtir plusieurs mois : à peine son enfant Adrien François Richard naît-il (la veille), — est baptisé dans l'urgence —, qu'il meurt de convulsion ; il n'aura guère vécu plus de 24 heures sur terre (et pourtant il a déjà existé près de neuf mois dans le ventre de sa mère !) Ce petit était tant attendu après la fausse-couche, et son décès est pleuré de tout l'entourage. Son grand-père paternel, l'helléniste Richard Brunck, en est mortifié, « **il [y] a été très sensible** », au point de mourir deux mois plus tard, le 12 juin, à l'âge de 74 ans. Nous sommes très loin de ce que Gabriel Meurier notait au XVI[e] s. dans son *Trésor des sentences* : « De petit enfant, petit deuil » !

Mais où sont restés les représentations des deux premiers petits êtres conçus par Elisabeth ? Dans son cœur, dans une boîte, dans une urne, dans une image, dans une lettre ? A-t-elle un souvenir qui aurait pu l'aider dans le deuil ? Comment soulager la conscience ? Sauf à devenir amnésique ?

Enfin, en 1806, Baudeville complimente[3] Bernard Frédéric de Turckheim pour le nouveau petit Adrien[4], — le seul qui apparaîtra dans l'arbre généalogique —, « le beau gros garçon » que Mme Brunck « nous a donné » le 1[er] janvier : « Le papa[5] va être bien content à son retour ; et ce cadeau lui fera oublier toutes les fatigues qu'il a eues. […]. Pour moi, j'en suis au 3[e] depuis que je suis ici, dont un est mort ». Le fameux « papa » du nouveau-né quitte pourtant le monde le 29 novembre de la même année à cause d'une phtisie[6] ! Et l'unique enfant de l'espoir va mourir à 28 ans ! Il est enterré au cimetière Sainte-Hélène[7]. En outre, sa mère érige une stèle[8] en son hommage au Dachstein où elle va vivre avec le besoin de respirer au calme dans son souvenir, de continuer à être proche de celui qu'elle a enfanté et tant aimé, son ''cadeau de la vie'', à travers des pensées positives, et *in fine* avec la conscience d'avoir eu la chance d'avoir pu le côtoyer durant près de trois décennies. Les neveux et nièces, dont les enfants de Guillaume de Turckheim, bénéficient d'un transfert d'affection de leur tante[9] qui peut aussi trouver quelques substances roboratives dans la lecture d'ouvrages de sa grande bibliothèque. Elle vivra jusqu'au bel âge de 85 ans ! Mais tous les drames initiaux joués à huis-clos ont porté atteinte à la suite de sa vie, encourageant à poursuivre différemment, à changer les relations en fonction de son état, la condamnant à changer de voie avec sans cesse le visage de la mort qui l'accompagne ; il ne s'estompe jamais définitivement.



Stèle érigée par Elisabeth Brunck en hommage à son fils mort à 28 ans

© Photo PG

Le monument comporte un verset biblique et des vers poétiques **en langue allemande** qui donnent idée du ressenti maternel

[1] Fille de Bernard Frédéric de Turckheim et Elisabeth née Schoenemann, sœur de Guillaume de Turckheim.

[2] Enceinte.

[3] FdT-Reg 4J17/22.

[4] Si les parents donnent souvent à leur premier fils le prénom du père en prénom d'usage (ou en 2[e] prénom), ils ont encore une autre tendance à cette époque en cas de perte : celui de donner au nouveau-né le prénom (voire les prénoms) du précédent enfant décédé… Ainsi le ''nouvel'' Adrien (Richard, François), ainsi Jean Valentin Haas qui prend les prénoms d'un frère aîné mort avant lui en bas âge… Dans les actes civils, le dernier prénom indiqué est alors en général le prénom d'usage (il existe des exceptions, par exemple chez Frédérique Elisabeth Brion).

[5] Adrien Brunck von Freundeck, père, 32 ans, Inspecteur aux Revues. Fils de Richard Brunck.

[6] Tuberculose pulmonaire *a priori*…

[7] Carré Turckheim. Tombe encore visible de nos jours, tout comme celle de sa mère.

[8] Représentation immuable, verticale entre terre et ciel, ''debout''. Voir photo. Elle peut fleurir cet endroit, s'y recueillir, prier, ressentir une présence…

[9] Edouard de Turckheim héritera du Dachstein.



Traduction des inscriptions

Évangile selon Saint-Luc 22, verset 42

Père si Tu le veux, éloigne ce calice de moi,
Mais que se fasse non pas ma volonté mais la Tienne



Le Seigneur trouvait cette fleur trop belle
pour une fleur des champs
Il la transplanta dans Son jardin



Je suis à tes côtés[1]
Et aussi loin que tu sois
Tu es proche de moi
Le soleil décline
Bientôt les étoiles vont s'éclairer à moi
Ô si tu étais là
(Il s'agit ici de dernière strophe de « Nähe des Geliebten »[2] **que Goethe avait composé en 1795)**



A mon fils Fr. Rich. Adrien
BRUNCK VON FREUNDECK
Né le 1er janvier 1806 - Mort le 16 juin 1834

L'électrochoc lié au départ de ceux qui ne reviendront plus dans la vie ''réelle'' peut réveiller à autre chose de constructif, être le substrat de créations artistiques ou littéraires, comme il peut donner à l'opposé ou en parallèle le désir de se retirer provisoirement ou définitivement du monde… Tout en étant parfois accompagnés de doux animaux, êtres vivants tendres et sans jugements, fidèles, auxquels on s'attache fortement… et dont la perte est un autre drame encore…

Quelle influence sur le déroulement de sa propre vie et de celle de l'entourage que tous ces décès ? Cette accumulation qu'on garderait en soi par décence ou par crainte de parler de ''broutilles'' et pourrait provoquer une implosion mentale avec un corps ce faisant affaibli, sans soleil ni sommeil roboratif, et ainsi exposé plus facilement à des maladies physiques… Influence énorme !

Et comment essayer de calmer la première et trop vive douleur ? En absorbant, — peut-être à outrance, peut-être avec addiction —, des liqueurs, des gouttes d'Hoffmann, du laudanum… qui **invitent à ne pas subir de plein fouet l'affreuse réalité** ? **Ces drogues étalent un voile sur le présent mais biaisent les décisions à venir**…

En 1803, Annette de Rathsamhausen, estimée par Mme Récamier et de Mme de Staël, amie d'Amélie de Dietrich-Berckheim, en bonne entente avec Sybille et épouse de Gérando, perd sa petite Fanny de 16 mois ; elle est prise par « une **douleur morne** qui inquiète ses amis. Cet enfant portait tout son bonheur, et sa santé ne lui permet pas d'espérer remplacer cette perte[3] ». La mère en deuil fera cet amer constat : « **La perte de mon enfant a imprimé en moi un sentiment douloureux que je ne perdrai plus** ». Ce sentiment restera une réalité ''intérieure'' qui pourra expliquer certaines réactions ultérieures.

[1] Littéralement ; je suis chez toi.

[2] Auprès, à proximité, proche… de l'être aimé, de la bien-aimée ou du bien-aimé.

[3] Chacun étant différent, le terme de ''remplacement'' n'est pas le plus approprié. Et l'enfant qui suit est bien plus qu'un ''remplaçant'' ou qu'un ''pansement''.

Annette aura une nouvelle chance bientôt mais en parallèle de son bonheur, « le passé lui fait redouter l'avenir ». Elle racontera aussi que son fils Gustave « est plus gâté que [s]a raison ne l'approuve mais c'est presque inévitable avec la faiblesse naturelle des parents quand on n'a qu'un enfant et que sa santé est à tout moment altérée. […] La peur que j'en ai, l'intérêt de mon fils que je considère avant tout, m'aideront j'espère à surmonter cette tendre faiblesse qui remplit les cœurs d'un père et d'une mère qui ont placé toutes leurs joies dans ces aimables créatures. »[1]

Quant à Sybille, pour contrebalancer tous les poids qu'elle porte depuis trois décennies, elle a besoin *in fine* d'avoir recours à plus de légèretés ; elle se confie en 1804 à sa correspondante Magdalena : « le petit cercle dans lequel je vis ne s'occupe de rien au monde que de ces choses indifférentes, **de ces niaiseries qui font rire et qui distraient des chagrins qu'on a eus ou qu'on** a, et tu sais si j'en ai ma part, **vivant comme je le fais, sur des tombes**. Ruinés, la santé de mon fils, du seul qui me reste, détruite peut-être pour toujours à force de travail... mes moyens ne me permettent plus de tendre la main à ceux qui demandent du pain... Ma seule occupation est de chercher en moi **la force nécessaire** pour supporter un tel fardeau. » Fardeau qui deviendra fatal lorsque son 4e enfant, le dernier, son cher Fritz, décèdera à son tour. Elle ne tiendra guère plus d'un mois pour le ''rejoindre''…

Erl[en]könig[2] *(Texte : Goethe 1782. Musique : Schubert 1815. Orchestration : Berlioz 1860. Interprétation : Anne Sofie von Otter, 2006)*

Même si un certain ''acharnement du sort'' semble toucher les Dietrich en cette période de fin du XVIIIe-début XIXe s., exigeant bien plus de courage de leur part qu'à d'autres, l'ambiance dans beaucoup de familles n'est pas forcément plus sereine. Ainsi, dans la pléthore d'exemples, chez le pasteur Horst de Niederbronn… Veuf depuis fin 1819, il s'est remarié avec Elisabeth Lutz mais leurs trois fils meurent en bas-âge en l'espace de quatre années ! Quelle influence sur le foyer et ce faisant sur l'extérieur !

La perte d'enfants, certes ; mais l'absence d'enfants peut aussi jouer sur l'évolution de certains couples… et sur des décisions historiques. Simple aperçu parmi d'autres : ne dit-on pas que Napoléon qui s'entendait si bien avec Joséphine (qui avait déjà des enfants nés de Beauharnais) aurait dissous le mariage pour avoir un successeur (légitime) issu de ses tripes (et arranger l'entente avec la Maison d'Autriche) ? **Le fruit de ce deuxième mariage est le fameux Roi de Rome dont Niederbronn garde encore des traces par l'une de ses allées dédiées, et qui finalement meurt de tuberculose à 21 ans !**

Certes on ne peut nier qu'il peut y avoir des gradations d'affection, de l'attachement en fonction du désir ou non à en avoir, de l'âge des enfants, voire du sexe des enfants, certes d'aucuns seront soulagés d'avoir une bouche en moins à nourrir (mais aussi contrariés de la main d'œuvre en moins), certes d'autres laisseront dans la rue des enfants à peine nés par manque de moyens pour les entretenir et dans l'espoir que le bébé pourra bénéficier de conditions moins miséreuses (que d'enfants « trouvés » certaines années ! Il suffit de feuilleter les registres d'état civil), certes il y a des solutions abortives ''sous le manteau'' pour celles qui auraient pu être considérées comme ''mécréantes'' désespérées (plantes ou procédés de fortune qui peuvent engendrer des infections fatales[3]), certes on a vu des personnes soulagées d'une perte pour se délivrer de ce qu'elles considéraient comme ''poids'' et retrouver leur liberté chérie, mais chacun des événements, chacun des actes quels qu'ils soient, et sans émettre de jugement de valeur, est un jalon dans la vie des concernés ; **il ne faut pas imaginer que cela passe comme une lettre (confiée) à la (malle-)poste !** Tout a un effet, laisse une empreinte, tout changement

[1] *Lettres de la baronne Marie-Anne de Gérando née de Rathsamhausen suivies de fragments d'un journal,* Didier & Cie 1880.

[2] Le roi des Aulnes. *Wer reitet so spät durch Nacht und Wind ? Es ist der Vater mit seinem Kind* […] *In seinen Armen das Kind war tot*.

[3] C'est la femme qui doit finalement endosser les conséquences d'un acte d'amour… ou de viol…

dans la famille en dévie le parcours, la sensibilité, influe sur les décisions à venir, consciemment ou non, dans le silence ou non. On ne réagira plus comme avant, on ne fera plus comme avant…

Et d'ailleurs pas que la perte ou l'abandon d'enfants ! Fait tragique, grave, est **la mère qui meurt en couches ou encore le père ''nourricier'' qui décède prématurément**… laissant par exemple Amélie de Dietrich-Berckheim seule avec ses 4 enfants. **Sans la mort prématurée de Fritz, elle ne serait pas devenue la première femme cheffe d'une société industrielle en Alsace !** Si elle s'est sentie dans l'obligation de changer de voie brusquement et si elle a tenu, c'est bien par amour de son défunt époux dont elle a voulu continuer ''l'œuvre'' et par amour de ses enfants qu'elle a eu le bonheur de ne pas perdre (elle-même le disait[1] déjà à l'automne 1800 : « **si je perdais un de mes enfants, je crois que j'en deviendrais folle !** »). Elle change son projet initial de vie car impactée par la mort d'un être cher ; en étant soutenue par sa foi en Dieu[2] et l'aide concrète de personnes encourageantes, bienveillantes et empathiques. Tout comme Marie Cléophée de Franck[3] qui avait repris la maison de banque de son mari, à la mort de ce dernier en 1789. Toujours pour laisser un avenir plus plaisant et viable à la progéniture[4].

Lorsqu'une ou plusieurs racines d'un arbre sont gangrénées, il faut alors agir pour que l'arbre continue à vivre, puisse tenir le mieux possible, se servir de l'engrais du drame semi-consumé pour retrouver quelques feuilles verdoyantes… S'accrocher à une branche délicate et continuer à grimper avec confiance vers la lumière, vers le haut. Redonner un nouveau sens à sa vie… Lorsque le mari d'Annette de Rathsamhausen s'est retrouvé veuf, il fait ce constat : « **La vie n'a plus de plaisirs pour moi ; mais il me reste encore des devoirs** »[5].



L'arbre qui prend racine et grandit sur une tombe. Ne pas oublier, mais changer de voie et continuer à essayer de vivre.

Photo cimetière Bas-Rhin © EMH, 2000

[1] Amélie à Fritz, ADD 93, 19 octobre 1800/ 27 vendémiaire an IX. Elle venait d'apprendre que sa sœur Henriette en route pour l'Alsace avait perdu durant le voyage son petit garçon Augustin, probablement atteint d'une « fièvre scarlatine », « l'humeur resta et se porta sur la poitrine **».**

[2] « On ne parvient pas à l'âge de 62 ans, sans avoir pensé souvent à la mort, sans l'avoir désiré plus qu'une fois, ce désir ne m'a jamais rendu injuste envers la Providence, **j'ai joui avec une vive reconnaissance des bienfaits que Dieu a bien voulu m'accorder dans sa bonté, j'ai senti hélas, bien vivement les peines si nombreuses qui ont été mon partage, mais au milieu de mes larmes, je finissais par me persuader que Dieu seul savait que ce qu'il nous envoie devrait avoir une meilleure influence sur nous**. » écrit Amélie dans son testament. ADD

[3] Sœur de Bernard Frédéric de Turckheim, belle-mère de Paul Athanase Renouard de Bussière.

[4] Nous remarquerons aussi qu'Amélie, femme cheffe d'entreprise, ne prévoit absolument pas que sa fille aînée reprenne la suite des affaires, mais bien ses deux fils ! (Par contre elle lui a transmis son goût de la littérature à laquelle elle fut sensibilisée dans le cercle de Schoppenwihr avec Pfeffel ; et l'envie d'apprendre l'anglais, d'autant que l'Angleterre est alors terre exemplaire en progrès industriels). De même avec Marie Cléophée de Franck qui ne compte pas sur ses deux filles mais plutôt sur un futur gendre (Renouard de Bussière) pour la suite.

[5] De Gérando en 1824, selon Maurice Bloch (*Revue alsacienne*, 1890).

Derrière un fait important, il y a parfois un duo : un drame qui fragilise et de l'amour sincère qui galvanise.

Le sujet de l'influence de la perte des enfants ou de l'un des parents (ou des deux, laissant les enfants orphelins, ce qui joue inévitablement, positivement ou non, sur leur parcours), de la perte d'un être cher en général, mériterait plus d'attention qu'on ne lui octroie jusqu'à présent, plus de place pour révéler sa puissance discrète sur les comportements, les choix, les faits, et ce qu'on appelle le chemin[1]… et parfois le destin. Un départ a des répercussions, peut faire douter du sens de la vie, et change la vie de toutes sortes de façons, parfois bien davantage qu'on ne pourrait le supposer. Cessons de nous fier aux apparences, mais essayons de nous pencher, sans sensibleries ni pathos mais avec humanité, sur le ressenti et ses conséquences discrètes ou voyantes ; **creusons un peu plus et de façon bienveillante dans la mine de l'intime, pour y trouver un début de pépites**, quelques explications supplémentaires qui éclairent le déroulement des petites histoires comme de la grande Histoire. Nous ne sommes que des humains…

Bon est le deuil qui après aide (adage[2] du XVI[e] s)…

En ce mois de juillet 1819, un **accident de circulation** aurait pu contrarier le travail de Valentin Haas qui compte aller examiner les fauldes des environs pour superviser la production de charbon de bois. Son cheval perd l'équilibre dans « un pré marécageux » et finit par chuter « sur le côté gauche ». La jambe de notre cavalier est prise au piège. Sans doute, une tenue maculée, un cheval surpris, mais, par chance, pas de plaies visibles chez l'un et l'autre ni de ressentis déplaisants chez Valentin. Des effets à retardement ne sont cependant pas à exclure...

A la veille de l'été de l'année suivante, c'est un **accident domestique** qui aurait pu être fatal au fils Charles, alors âgé de 8 ans. Il « descend à reculons de la table ; croyant sauter sur le plancher, **il plonge l'une de ses jambes dans la marmite et s'échaude au point qu'en lui ôtant les souliers et bas, la peau reste collée au dernier** ». Alors qu'il est atteint de « **vives brûlures** » que sa mère badigeonne immédiatement de matières grasses (« **du beurre ou de l'huile** »), le docteur Salathé, le médecin de famille idéal, prompt à se déplacer à tous moments, est sollicité ; il s'occupe des **pansements**. Toujours en été, le co-gérant et actionnaire Paul Athanase Renouard de Bussière, de passage à Niederbronn pour une journée, prie Amélie de Dietrich de l'excuser de ne pas être allé la voir à Jaegerthal, car il doit repartir et annuler son séjour prévu au château de Reichshoffen ; son épouse Frédérique[3] étant « condamné[e] à la chaise longue » durant quelques semaines à Strasbourg, suite à une grosse **entorse** ; il suppose même qu'elle sera obligée ensuite de se servir de **béquilles** durant plusieurs mois[4]…

Faisons un saut de trois ans… pour retourner chez Valentin, un matin de septembre 1822, où il souffre de « **maux de tête affreux** », se sent « **exténué** » ; et pourtant il donne tout son reste d'énergie à s'occuper de la correspondance des forges. L'après-midi, l'une de ses jambes est si douloureuse qu'il se voit contraint de s'allonger sur le canapé. La nuit, bien que la fièvre semble l'avoir épargné, des céphalées ne le lâchent pas. Il constate aussi que sa « langue est chargée » ; problème digestif ? Pour le soulager, Dr Salathé lui propose un **vomitif**. Petit répit au niveau du crâne mais les souffrances liées à sa jambe s'amplifient au point que notre supplicié **ne peut plus poser le pied au sol** « sans les plus affreuses douleurs ». Une légère amélioration générale va se faire entrevoir, mais Valentin doit **impérativement garder sa chambre**, et plus précisément le lit… qui devient **son espace de (télé-)travail !** Progressivement il retrouve son cabinet (bureau du domicile), mange à table, se promène un peu dans le jardin. Début octobre, les soins ne sont pas terminés, Salathé lui « pose **un emplâtre[5] vésicatoire[6]** sur la jambe »… puis Valentin continue son œuvre de titan aux forges, mines, dans les forêts… En 1823, un **comité des bains** voit le jour ;

[1] L'Histoire écrite commence à prendre en considération l'impact des femmes, éminences grises, dans le parcours des hommes influents, alors elle pourrait aussi s'efforcer à prendre en compte l'impact véritable de la perte d'êtres chers (enfants, conjoints…).

[2] Noté par Adrien Jean Victor Le Roux de Lincy au XIX[e] s. dans son recueil de proverbes.

[3] Fille de Marie Cléophée de Franck et donc nièce de Bernard Frédéric de Turckheim.

[4] Lettre ADD à Amélie de Dietrich et signée *Renoüard de Bussierre*.

[5] « Remède formé d'une substance consistante et gluante, se ramollissant à la chaleur et adhérant ainsi aux parties du corps sur lesquelles on l'applique » (CNRTL). Il peut être mis sur une bande de tissu.

[6] Voir autre note et encart à ce sujet.

Haas et Wencelius (pour les Dietrich) ainsi que le Dr Salathé en tant que **médecin-inspecteur des eaux minérales** en feront partie ; on cherche à agrémenter la commune et ses établissements pour rendre plus avenant le séjour des touristes et curistes (les baigneurs). Niederbronn **se réjouit aussi d'accueillir sa première pharmacie**[1], celle de Philippe Guillaume Frédéric Feickert alors âge de 26 ans.

Trois années passent durant lesquelles Valentin s'est une fois de plus montré **travailleur acharné**, consacré quasi-exclusivement à ses nombreuses tâches chez les Dietrich. **Il n'apprécie guère les épisodes d'indispositions physiques qui entravent son labeur**. 1826 débute mal, avec une nuit du Nouvel An très agitée à cause « d'une **forte crampe** dans la jambe droite »[2] et « **oppression dans la poitrine** »[3]. Le mois suivant, c'est son fils Charles qui se plaint de coliques de plus en plus fortes. Dr Salathé prescrit d'abord un « **lavement**[4] et quelque **décoction adoucissante** », ce qui mitige provisoirement la peine de l'enfant… qui continue pourtant à alterner des épisodes de petite **fièvre** et « **douleurs tantôt dans les jambes tantôt dans les boyaux tantôt à la tête »** ; le médecin lui propose « une potion adoucissante pour la nuit ». Dès le lendemain à l'apaisement de tous les symptômes, il lui demande de suivre **un régime[5] particulier**. Le 4 avril, c'est la panique pour le **fondeur** Pierre Schauer, 42 ans, employé chez les Dietrich, qui doit s'absenter de son travail : **sa femme qui avait accouché d'un enfant mort-né quatre jours plus tôt vient de mourir à son tour** ; il se retrouve avec un **double deuil et des enfants à charge**... Le 18 juin, Valentin aide Dr Salathé à sa nouvelle installation dont les « chambres à douches »[6] destinées aux « curistes ». Le jour de l'été est tout sauf lumineux : Jean, 2 ans, fils du **fondeur** Jungbluth **se noie « dans le trou près du fumier**[7] » à **Jaegerthal**. Deux jours plus tard Valentin ressent un « rhumatisme dans l'épaule gauche »[8]. Mi-août, c'est la gérante des Forges, Amélie de Dietrich, elle-même, qui est victime d'un événement inattendu à Jaegerthal : « **un coup de pied d'un bœuf** » ! Son gendre, Guillaume de Turckheim, se rend immédiatement à son chevet. Deux semaines passent, la jambe est encore douloureuse, Amélie reste alitée. Quant à Guillaume, il est sujet à des **affections rhumatismales** et va devoir subir des **opérations de fistules annales**[9]. A quelques jours de Noël, grosse frayeur pour Valentin mais sans dommages graves pour ses enfants qui reviennent de Strasbourg « avec le chariot de Bischwiller » qui s'est renversé !

En avril 1827, c'est Albert de Dietrich qui chute de cheval en allant à Jaegerthal, quelques tourments le lendemain, Eugène le remplace provisoirement. Le 1er juin, toujours des problèmes de **chutes** : assis à l'arrière de la voiture hippomobile qui l'emmène (lui et les fils de Dietrich entre autres) à Zinswiller, Valentin cherche à descendre une fois arrivé à destination ; son pied dérape, il tombe de côté : **contusions**. On l'emmène au bureau et il se fait « **des frictions avec de l'esprit de savon**[10] » en attendant de revenir à Niederbronn avec Albert afin que Salathé puisse ausculter l'entorse et procéder à **des pansements**. Le blessé passe une nuit blanche. Le médecin lui propose cette fois de faire des « **fumigations** »[11], et, dans l'impossibilité de bouger sa jambe, le malade reste dépité de l'obligation à s'aliter. Amélie, les fils Dietrich, Guillaume de Turckheim, Wencelius viennent le voir et toutes ces discussions provoquent des céphalées ! Le 6 à l'aurore enfin une tentative de marche à l'aide d'un bâton. Puis les activités nombreuses et polyvalentes reprennent. Le 18 juin, un feu est à l'arrêt aux forges de Niederbronn : « **l'un des forgerons étant tombé malade et l'autre, conscrit, étant en ribote[12]** » ! Un

[1] Cf. ouvrage sur *les eaux de Niederbronn*, par Jean Kuhn, 1860.

[2] Peut-être plus liée à un problème circulatoire qu'à un souci musculaire.

[3] Problèmes cardiaques, pulmonaires, musculaires (crampe intercostale) ?

[4] Clystère

[5] Alimentaire avec peut-être quelque médecine.

[6] Cunier (dans *Niederbonn, dans la Basse-Alsace*, 1827) décrit la demeure du docteur qu'il a pu observer en 1824 : « Une maison élégante bâtie par M. Salathé médecin, attaché aux bains, domine la promenade. On y remarque une distribution parfaitement en harmonie avec sa destination qui est de recevoir et de loger des baigneurs, un escalier qui réunit l'égance à la solidité et une vue étendue et assez pittoresque ».

[7] Amélie a dû être affectée par cet affreux accident.

[8] Un infarctus possible aussi…

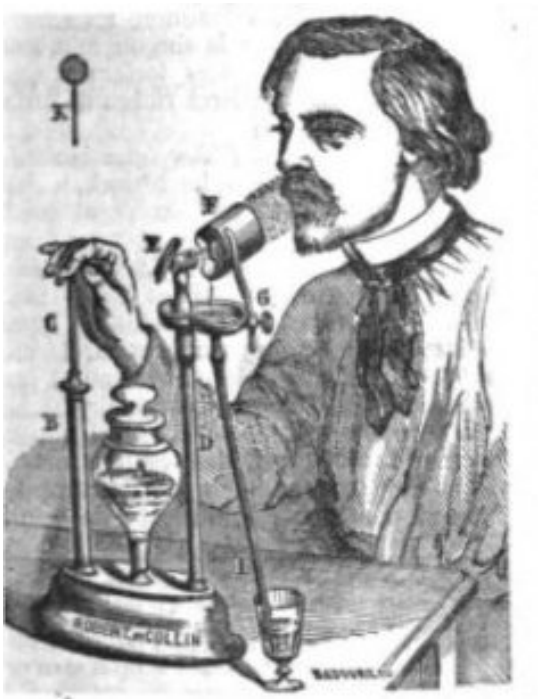
[9] Rappelons ici que le 28 mars 1809, il avait participé à la fameuse bataille de Medellin ; une nouvelle victoire pour Napoléon mais que de morts dans les deux camps ! Guillaume réussit à s'en sortir *in extremis* alors qu'un boulet avait atteint sa cuisse et que son cheval fut tué.

[10] Lotion réalisée à base de savon et terre glaise. La recette du *Spiritus saponis* est notamment décrite par M. James au XVIIIe s.

[11] « Elles consistent en des expansions de gaz ou de vapeurs que l'on répand dans l'atmosphère ou que l'on dirige sur quelque partie du corps (v. bains de vapeurs). On peut employer en fumigations toutes les substances volatilisables » (Dorvault).

[12] Il a bu trop d'alcool… et va bientôt rejoindre l'armée pour y faire son service obligatoire.

mois plus tard la jambe de Valentin se rappelle pour la énième fois à son mauvais souvenir. Valentin prend un **bain**, le Dr Salathé le **panse** et lui recommande fortement de **se « tenir un peu tranquille »** ! L'indisposé accepte de rester chez lui alors qu'il avait prévu de partir avec Albert de Dietrich à Mietesheim pour faire des visites de mines. Le 25 août, ses douleurs de jambe sont si « insupportables » qu'il se voit encore destiné à rester dans sa chambre ; il essaye cependant de travailler aux plans de Reichshoffen, « autant que [s]a douleur lui permet ». Le 5 septembre il arrive enfin à faire quelques pas au jardin et continue à travailler chez lui « au projet de la machine soufflante pour Reichshoffen »… Quant à Hoffmann le **facteur des forges de Niederbronn**, il est absent, bien mal en point ; il accuse sans aucun doute le contrecoup du décès de son épouse le mois précédent. En outre, il a encore trois enfants à charge dont une fille de 11 ans…



Les inhalations vs fumigations qui utilisent la chaleur
Dorvault, XIX[e]s.

Début mars 1828, Valentin essaye d'endiguer ses maux de gorge et de tête en allant prendre un bain de pied. Salathé conseille encore un **sinapisme**[1] qui se révèle efficace ! Fin du mois, « **hémorragie du nez** » ! Fin mai, Jacques, 9 ans, le fils de Daniel Eberhardt, laboureur de Niederbronn, est « **écrasé par la voiture** en conduisant des gens à Jaegerthal ». Le 15 juin Haas entame une **cure d'eau minérale**. Bien qu'il la poursuive avec régularité, sa jambe le torture à nouveau le 10 juillet. Le docteur lui fait un pansement et lui prescrit, pour parer à la douleur, de l'**aconit**[2] ! Prêt à entamer sa nuit, Valentin ressent son côté droit endolori, s'endort pour se réveiller en pleine nuit à cause de nouvelles tortures jambières. Il reprend « une dose d'aconit » et dort « assez bien » durant deux heures et demie. Quatre jours plus tard, toujours et encore de l'aconit, notamment la nuit à 3 h, avec réveil à 7 h ; par prudence, il reste dans son cabinet s'« occupant de différentes manières ». **Bains et sinapismes** viennent compléter le programme de soins. A l'automne de cette année 1828, on signale un accident aux forges de Reichshoffen : des ouvriers « **ont été renversés et blessés par le treuil** » ! En décembre, Auguste, fils de Valentin, ne dort pas bien… Sangsues et bains de vapeur lui sont prescrits pour son bienfait. Mais deux jours plus tard, point de côté, Dr Salathé lui « met un vésicatoire ».

Cataplasme de moutarde (sinapisme) et cataplasme antiseptique à base de quinquina

CATAPLASME DE MOUTARDE.
(SINAPISME.)

Pr.: Farine de moutarde. . . . . 250 gram.
Eau tiède. . . . . Q. S.

Délayez la moutarde dans l'eau pour obtenir une masse de consistance de cataplasme.

N. B. Il est important que cette préparation soit faite avec de l'eau tiède et que l'on renonce, contrairement à l'usage habituel, de se servir du vinaigre comme excipient, l'eau trop chaude et les acides ayant la propriété de s'opposer au développement du principe âcre de la moutarde.

Remarques. — Sous le nom de *cataplasme de moutarde animée*, les formulaires indiquent le cataplasme ci-dessus, additionné d'ail pilé, de poivre ou d'ammoniaque liquide.

CATAPLASME ANTISEPTIQUE.

Pr.: Farine d'orge. . . . . 192 gram.
Eau commune. 500
Quinquina en poudre. 32

Faites cuire et ajoutez, quand le cataplasme est en partie refroidi :
Camphre en poudre. . . . . 4 gram.

Traité spécial de pharmacie, JPG Gay, 1846

[1] Valentin écrit ''synapisme''. Il s'agit d'un cataplasme à base de graines, de feuilles ou de poudre de **moutarde** qu'on applique généralement sur les poumons ou dans le dos. Anti-congestif, il est comme au XVIII[e]s., préconisé en particulier dans les problèmes ORL. Le mal de tête peut être lié à des sinus encombrés suite à son gros rhume en février. Le sinapisme ''prêt à appliquer'' sera en vogue par la suite. Cf. aussi encart.

[2] Valentin écrit d'abord « aconith ». Selon certains médecins dont Storck et Fleming, l'aconit napel (*Aconitum napellus*) pris à faible dose aurait aidé à lutter contre les douleurs de la sciatique, les rhumatismes bien installés, les névralgies… Feuilles, fleurs ou racines sont alors vendues en pharmacie. Or cette plante aux fleurs si joliment bleutées-violacées, appelée aussi tue-loup en langage vernaculaire, est déjà connue durant l'Antiquité pour les empoisonnements qu'elle peut causer ; elle s'avère extrêmement toxique, une erreur de dosage est fatale. Le principe actif, l'aconitine (alcaloïde), sera découvert cinq ans après la prise de Valentin qui ingurgite là une solution à base de racine (partie la plus active) qui peut calmer des névralgies par son action antiphlogistique (anti-inflammatoire). Dorvault signale que « comme l'atropine elle dilate la pupille » et qu'« elle agit comme un poison narcotico-âcre ».

Valentin se consacre toujours corps et âme à son travail… En 1830, l'année de ses **64 ans**, il essaye d'assumer au mieux les fonctions qui lui incombent tout en enchaînant les ennuis de santé. En mars, alors qu'il est enrhumé[1], Clausing lui propose de prendre « **une décoction de fleurs de sureau[2] avec un verre de vinaigre et un verre d'eau pour y tremper une éponge et la tenir sous le nez** ». Huit jours plus tard, il ne peut sortir, « la jambe et les pieds étant encore très enflés et les démangeaisons sur tout le corps étant très fortes » ; le Dr Salathé vient pour « ordonner des **compresses** pour la jambe et une **ptisane**[3] pour l'éruption cutanée ».

Plantes médicinales de la commune de Niederbronn / Bilan 1824[4]

Plantes médicinales. — La mauve, la guimauve, le capillaire, le bouillon blanc, le tussilage, le marrube blanc, la menthe crispée et aquatique, l'hysope, la rue, le serpolet, la mille-feuille, l'origan, la petite sauge, la marjolaine, l'aristoloche longue, la pimprenelle, la petite centaurée, le trèfle d'eau, la fumeterre, le chardon bénit, l'absinthe, l'armoise, la tanaisie, le cresson de fontaine, la cochlearia, la saponaire, le raifort sauvage, le becabunga, l'oseille, la bourrache, la buglose, la chicorée sauvage, la bardane, la patience, le chiendent, l'asperge, la garance, l'ononis spinosa ou arrête-boeuf, l'ortie blanche, la salicaire, le plantain, la grande chélidoine, la grande consoude, l'hypéricon ou millepertuis, le garou, le pavot blanc, la ciguë, l'aconit, l'angélique, le panais, le fenouil, le persil, la carotte, le cumin, la coriandre, la crapaudine.

Le tableau des plantes médicinales qu'on trouve à Niederbronn est visiblement non exhaustif ! Mais il s'agit peut-être ici des ''herbes'' niederbronnoises, des ''simples'' locaux et disponibles chez l'apothicaire récemment installé dans la commune (1823), qui les utilise pour la préparation des ''drogues'', des mixtures, et en vend aussi pour des tisanes, autres boissons ou pour des soins externes…

De nombreuses plantes signalées ici sont encore utilisées fréquemment de nos jours en phytothérapie.

On remarquera cependant la présence de l'aconit (cf. note au sujet de ce ''poison'' que Valentin prend en 1828), d'absinthe officinale (alors considérée comme tonique et apéritive, vermifuge. Sybille avait d'ailleurs « 3 chopines de vin d'absinthe » en réserve dans sa cave début 1806). La présence de pavot blanc (pavot à opium), de la ciguë (dont le suc a bien fait parler de lui dans l'Histoire mais alors utilisé avec précaution plus au nord pour la lutte contre des ''cancers'' par ex.), de l'armoise (d'ailleurs utilisée par certains en 2020 comme remède anti-Covid) …

L'asperge pour ses propriétés diurétiques en particulier (mais en cas d'abus, son acide peut être à l'origine de ''crises de gouttes''). Philippe Frédéric et Sybille avait d'ailleurs offert des ''pattes'' et graines d'asperge à la Duchesse d'Enville en 1781. Il existe aussi une asperge sauvage.

La racine de garance, diurétique. Plus connue pour la confection de teinture rouge.

Le plantain lancéolé ou le grand plantain pour usage interne (béchique…) et externe (soulagement de piqûres diverses).

Les fleurs du millepertuis (*Johanniskraut*) en usage externe (comme vulnéraire) et interne. Plante de nos jours encore très appréciée dans les contrées germaniques pour lutter contre l'anxiété, les phases dépressives, l'insomnie, et malgré la photosensibilité qu'elle peut induire, elle reste préférée aux remèdes allopathiques avec leurs effets secondaires parfois délétères …

Le fameux sirop avec fleurs jaunes du bouillon blanc ou molène, *Wollblumensaft,* est réputé contre la toux et autres irritations ORL dans de nombreuses familles alsaciennes…

[1] Valentin parle de catarhhe.

[2] Sureau noir. Toutes les parties peuvent être utilisées. Dépuratif ou dans l'état grippal. Action anti-inflammatoire. Ou en prévention pour renforcer le terrain.

[3] Valentin doit prendre une boisson à base de plantes (avec peut-être un fonds de féculent, de l'orge par exemple). Voir à ce sujet l'encart « Thé/Ptisane/Tisane ».

[4] Selon des statistiques attribuées à Charles Riegel, retrouvées et publiées par A. Malye dans le 1er *Bulletin* de la Société niederbronnoise d'histoire et d'archéologie (SNHA) en 1935.









Plantain lancéolé, millepertuis, tanaisie, grande mauve

© EMH, 2008-2009, Alsace du Nord



Molène (bouillon blanc)



Fleurs d'ortie blanche qui est en fait du lamier blanc (lamium album) dont les feuilles ne sont pas urticantes

© EMH, juillet 2008, Alsace du Nord

Valentin reçoit la visite d'Amélie dans sa chambre puis quelques jours plus tard, c'est dans son cabinet qu'il peut recevoir Albert de Dietrich accompagné de l'ingénieur suisse Bodmer[1] dont la présence et les projets apportent une couche de **contrariétés** à Valentin agacé… Ce dernier se demande s'il ne doit pas quitter l'entreprise, d'autant qu'il se sent un peu remis en question ; en outre il se voit affaibli voire impotent par moments, malgré toute sa bonne volonté. Il confie donc à Albert de Dietrich qu'« il ne peu[t] plus accepter les appointements qu'il [lui] a payés jusqu'ici, qu'il peut même [le] diminuer ou même [le] renvoyer si cela lui convient » ! Le fils Dietrich en discute avec sa mère Amélie. Dès le lendemain, 1er avril, il est convenu que sa démission est prise en compte mais qu'il se verra attribuer également une pension. Une semaine plus tard c'est la petite dernière de Valentin, Fanny, 7 ans, qui est fiévreuse, vomit, est diagnostiquée comme atteinte de la **rougeole**… qui « paraît bien sortir ». Pourtant la fillette **craint la lumière**, a des **articulations douloureuses**, encore de la **fièvre**, du **rhume**, un **enflement de glandes**, des **douleurs aux jambes et aux lèvres**, les **gencives comme « attaquées de scorbut** » en mai, se voit affubler d'un **abcès au dos** en juin, va souffrir de longs mois de **problèmes aux yeux** (avec infections, au point que les **paupières restent collées**). Richarde, l'épouse de Haas, proche de ''sa petite dernière'' qu'elle soutient au mieux, n'est pas en grande forme non plus, souffre d'hémorroïdes.... Quant à Valentin, rassuré sur son propre sort, il se montre actif au sein de la société

[1] Sollicité pour des changements techniques aux forges.

Dietrich durant ces quelques semaines printanières jusqu'au 9 juin où il quitte définitivement Niederbronn et les Forges pour rejoindre Strasbourg.

Les années industrielles de Jean Valentin Haas ont été retranscrites à partir de ses mémoires, cahier-journal et agendas jusqu'à sa cessation d'activités aux forges de Dietrich en juin 1830. Puis des synthèses thématiques des mois suivants ont été réalisées à partir des deux derniers agendas retrouvés. Pour ce qui concerne spécifiquement les maladies et la pharmacopée de la période post-Dietrich, dévoilons ci-dessous **des parties jusqu'ici inédites qui nous éclairent encore sur d'autres remèdes utilisés !** Les procédés pour purger, évacuer les impuretés, continuent à être employés. Si certains sont encore valables de nos jours ou ont été utilisés jusqu'au milieu du XX^{e}s., et sans conséquences gênantes, nous verrons que Valentin va aussi devoir prendre quelque médecine dont la posologie devait ou devrait nécessiter un strict encadrement, certains composants étant hautement toxiques, voire interdits par la suite… Ce qui peut expliquer certains effets secondaires dont pâtit par moments Valentin qui semble allier soucis circulatoires, cardiaques, pulmonaires, névralgiques, rhumatismaux, dentaires, oculaires (certains symptômes étant sans doute liés les uns aux autres). La pharmacopée diverge par rapport à celle de Niederbronn et évolue avec le temps.

Valentin se plaint de son « œil droit enflammé » ; il lui est recommandé de porter des **lunettes** (vertes[1]). Ses douleurs oculaires persistent dix jours plus tard... En juillet, il s'octroie enfin un répit bien mérité en compagnie du fidèle pasteur Jonas Boeckel, en suivant une petite **cure à Baden**[2] destinée entre autres à soulager ses jambes, à le requinquer.

A Strasbourg, il continue à se montrer très proche de son fils Albert, architecte, qu'il aide et conseille au mieux. Mais la poursuite de l'été et le début de l'automne vont s'avérer éprouvants ; dès le 9 août, une jambe refait des siennes ! Ne pouvant plus faire appel aux services du Dr Salathé, c'est **Théodore Boeckel**[3], jeune médecin de Strasbourg et fils de son ami Jonas[4], qui est sollicité et qui lui prescrit du « **sel d'Epsom**[5] [*Bittersalz*] **intérieurement** », des bains et de **« l'eau de Goulard**[6] **extérieurement** ». Le jour-même, Valentin se rend également chez **M. Nussbaum** pour prendre, dans son établissement, un **abonnement d'une douzaine de bains**[7]. Durant la nuit « les éruptions aux jambes et aux cuisses » le réveillent souvent mais sont atténuées par le sel d'Epsom. Le lendemain, le docteur Boeckel conseille d'« **ajouter à l'extrait de Saturne**[8]**, 20 grains de sulfate de zinc**[9] ». Des maux de dents pointent, le 17 août ; Valentin prend de la « **liqueur anodine**[10] » pour un soulagement temporaire. Le 21 août, il avoue que sa jambe lui fait « horriblement mal », il poursuit les bains associés au sel. Dès le 23 août, les maux dentaires

[1] *L'Encyclopédie méthodique* de 1822 (Monge, Hassenfratz…) commente le choix des verres verts : « on aurait pu avoir un moyen de diminuer la fatigue de la vue en ne faisant affecter cet organe que par un ordre de rayons lumineux, les rayons verts… » Dr C Héring de Philadelphie contre-indiquera leur utilisation (cf. son ouvrage sur *la médecine homéopathique domestique* traduit et édité en 1867) : « Les lunettes vertes sont très nuisibles dans tous les cas sans exception et les médecins qui en recommandent l'usage sont très blâmables. On peut se convaincre facilement de leur mauvais effet en regardant quelque temps à travers un morceau de verre coloré en vert une feuille de papier blanc exposée au soleil, quand on retire tout d'un coup le morceau de verre, on voit une tache rouge sur le papier. Cela prouve que les yeux ayant une tendance à produire le rouge, les lunettes vertes excitent l'œil et affaiblissent la vue On connaît beaucoup d'exemples dus à cette cause. **Les verres colorés en vert nuisent plus aux yeux que l'eau de vie aux nerfs**. »

[2] Baden-Baden dont les établissements d'eau thermale sont encore très fréquentés de nos jours. Valentin loge dans une pension de Lichtenthal, à 4 km plus au sud. Il retrouve quelques personnes familières alsaciennes lors de ses cures.

[3] Né en avril 1802 à Rothau. Son fils Eugène qui naîtra à Strasbourg dans un an deviendra chirurgien à l'hôpital.

[4] Eugène, un autre fils de Jonas, né en 1811 à Gertwiller, et qui sera lui aussi médecin.

[5] Il s'agit d'un élément minéral naturel : le sulfate de magnésium, encore utilisé de nos jours pour des bains, notamment en cas de rhumatisme et de crampes, ou en interne.

[6] Goulard est un scientifique du XVIII^{e} s. qui a donné son nom à cette eau à base d'acétate de plomb, employée notamment pour des problèmes de peau. Un remède qui peut intoxiquer le corps !

[7] JP Graffenauer dans sa *Topographie physique et médicale de la ville de Strasbourg* publiée en 1816, signale que « La ville renferme dans son enceinte plusieurs établissements de bains chauds. Ces bains se trouvent ordinairement dans des maisons situées près de la rivière [l'Ill]. Il y en a aux ponts couverts, au Finkwiller [donc proches de chez Valentin], dans la rue des Veaux, auprès du pont Saint-Guillaume. On y trouve toutes les commodités possibles, jointes à une grande propreté ».

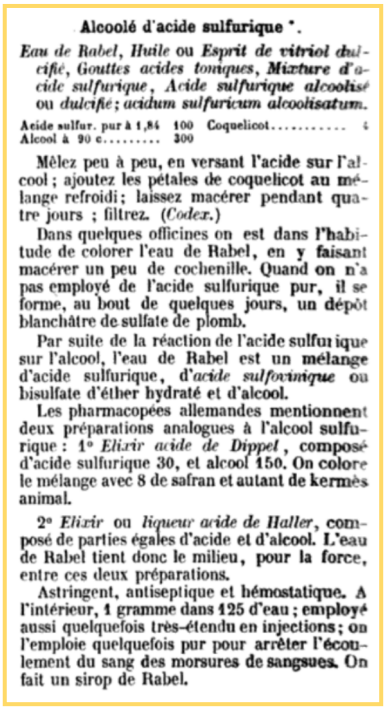
[8] Saturne désigne le plomb dans la chimie ancienne. Ici il s'agit toujours de l'eau de Goulard, à base d'acétate de plomb.

[9] Dit aussi vitriol blanc et issu de la combinaison d'acide sulfurique et de zinc (encore préconisé dans la médecine actuelle). N Lemery dans le volume 2 du *Nouveau dictionnaire de drogues simples et composées* (revu, corrigé et augmenté par S Morelot), édité en 1808, parle de ses propriétés émétiques et purgatives, signale son emploi « en très petite dose » dans les maladies des yeux. Ici Valentin l'utilise extérieurement.

[10] **Anodine signifiant calmant, apaisant** les maux. Valentin note *anodyne* comme il était d'usage. D'Argenville dans l'Encyclopédie, explique en 1765 qu'elle est un mélange d'acide vitriolique et d'esprit-de-vin…

reprennent le dessus, tout autant que chez son épouse. Six jours plus tard, c'est leur fille Fanny qui se fait arracher une dent « creuse, cause de son mal » par le chirurgien Schneider. Le 30, encore des démangeaisons pour Valentin, « même dans la figure, au bras et sur le dos ». Le 1er septembre, il conseille à sa femme qui a souffert toute la nuit, de se faire à son tour arracher une dent « trop creuse », aussitôt dit, aussitôt fait, et effet immédiat.

Bien que pratiquant une promenade régulière dans Strasbourg qui pourrait se révéler prophylactique (mouvement, vitamine D…), et bien qu'entouré des personnes qu'il aime et en contact régulier avec ses connaissances dont celles de Niederbronn, Valentin n'est toujours pas à l'aise, se démenant avec ses démangeaisons. Le 3 septembre, le docteur Boeckel lui propose de « prendre **de l'acide sulfurique[1] dans l'eau sucrée** ».



Alcoolé d'acide sulfurique *.

Eau de Rabel, *Huile* ou *Esprit de vitriol dulcifié*, *Gouttes acides toniques*, *Mixture d'acide sulfurique*, *Acide sulfurique alcoolisé* ou *dulcifié*; *acidum sulfuricum alcoolisatum*.

Acide sulfur. pur à 1,84 100 Coquelicot..... 4
Alcool à 90 c..... 300

Mêlez peu à peu, en versant l'acide sur l'alcool; ajoutez les pétales de coquelicot au mélange refroidi; laissez macérer pendant quatre jours; filtrez. (*Codex.*)

Dans quelques officines on est dans l'habitude de colorer l'eau de Rabel, en y faisant macérer un peu de cochenille. Quand on n'a pas employé de l'acide sulfurique pur, il se forme, au bout de quelques jours, un dépôt blanchâtre de sulfate de plomb.

Par suite de la réaction de l'acide sulfurique sur l'alcool, l'eau de Rabel est un mélange d'acide sulfurique, d'*acide sulfovinique* ou bisulfate d'éther hydraté et d'alcool.

Les pharmacopées allemandes mentionnent deux préparations analogues à l'alcool sulfurique : 1° *Elixir acide de Dippel*, composé d'acide sulfurique 30, et alcool 150. On colore le mélange avec 8 de safran et autant de kermès animal.

2° *Elixir* ou *liqueur acide de Haller*, composé de parties égales d'acide et d'alcool. L'eau de Rabel tient donc le milieu, pour la force, entre ces deux préparations.

Astringent, antiseptique et hémostatique. A l'intérieur, 1 gramme dans 125 d'eau; employé aussi quelquefois très-étendu en injections; on l'emploie quelquefois pur pour arrêter l'écoulement du sang des morsures de sangsues. On fait un sirop de Rabel.

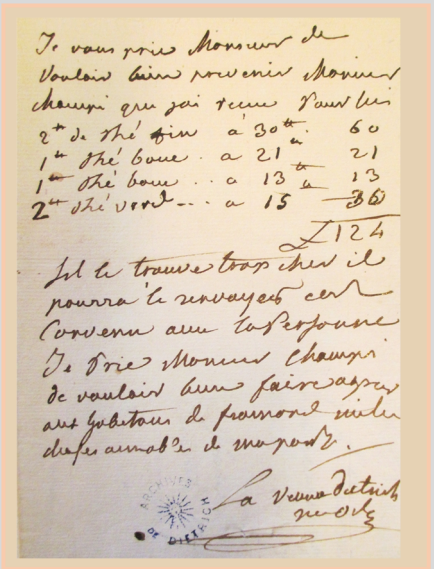
L'Officine de Dorvault, XIXe

Le 8, le médecin fait une prescription de « **pilules de calomel[2] et coloquintes[3] à prendre intérieurement et onguent de zinc[4] pour l'extérieur** ». La prise des pilules n'est pas sans risque, le 11 septembre Haas constate d'ailleurs qu'elles « paraissent provoquer une salivation et des douleurs vagues dans les dents et gencives »[5]. Il se baigne, se repose un peu avant de se promener et de fabriquer un jeu d'échecs en carton ; le soir Jonas Boeckel vient « fumer la pipe[6] et passer la soirée ». Le 12, « les dents, les gencives ainsi que les glandes » lui font « grand mal pendant toute la nuit et toute la journée ». La nuit suivante, Haas est encore indisposé par les douleurs « dans la bouche, la gorge, toute la tête » ; il prend un bain, du **thé** et essaye de « **transpirer** »[7], sans grand succès pour calmer son état. Dr Boeckel prescrit des « **gargarismes et décoction de guimauve[8]** », le lendemain un « **gargarisme avec l'acide nitrique[9]** » et des « pilules anodines ».

THE/ PTISANE/ TISANE

Sybille de Dietrich a « besoin » de vrai **thé** (de Chine, des Indes, de Russie ; thé vert, thé boue [bout, boüe] ou thé caravane…) qu'elle fait venir par l'intermédiaire de son amie qui vit à Altona (à côté du port de Hambourg), et ce jusqu'en 1803 où un négociant (David) en rapporte chaque semaine de l'« excellent » de Mayence à Strasbourg et où il est alors plus courant de "donner des thés" que des soupers en société.

Elle et ses proches apprécient les bienfaits du thé, en particulier l'automne et l'hiver, « deux saisons où [il] lui **faut** du thé ». Et on la voit convaincre son entourage et même en vendre à Champi qu'elle fréquente à Framont après la Terreur.



© ADD

[1] Il faut que le produit soit hautement dilué !

[2] Il s'agit de chlorure de mercure ! Il n'était pas rare de le prescrire depuis plus d'un siècle. Il avait bonne presse pour « nettoyer » le corps… La toxicité des pilules n'est pas des moindres.

[3] Cette courge n'est pas comestible mais sa pulpe très amère au goût est utilisée ici sous forme de pilules pour ses propriétés laxatives et contre les problèmes de peau. Sa toxicité est sous-estimée.

[4] A base d'oxyde de zinc pour une application cutanée destinée à calmer les démangeaisons de Valentin. Existe de nos jours encore. Désinfecte mais dessèche aussi.

[5] **Effets secondaires** liés au **calomel**. Si Valentin continue d'en prendre **ses dents peuvent se déchausser jusqu'à tomber**…

[6] Valentin est aussi fumeur de tabac. Tout comme le fut Philippe Frédéric de Dietrich.

[7] Moyen sudorifique préconisé pour essayer d'évacuer les toxines.

[8] Les effets thérapeutiques de cette plante (dite aussi mauve blanche, *Eibisch* en allemand, ou *marshmallow* en anglais) sont intéressants. Si Valentin prend de la guimauve en interne et externe pour essayer de calmer les irritations de la sphère orl, la plante a encore d'autres atouts, en particulier dans les problèmes gastriques ou oculaires.

[9] Il faut se montrer vigilant sur la posologie !

Or dans la médecine, apparaît parfois le terme de thé, qui n'a pourtant rien à voir avec cette plante si ce n'est qu'il s'agit bien d'une infusion ou décoction, mais à base d'autres plantes séchées aux heureuses propriétés, ce qu'on devrait appeler plus justement tisane. En langue allemande, de même, on parle aussi de ***Tee*** pour du thé ou une tisane, et parfois plus spécifiquement de *Kräuter**tee*** pour des tisanes aux plantes.

Une de ses tisanes réputées au XIX[e] s. est le « **thé de Suisse** ».

Oberlin a envoyé un échantillon de ce « thé » à Ermann qui commente[1] :

« Le thé est assez agréable et fort salutaire, d'après la composition que j'ai pu découvrir à vue d'œil. J'y ai reconnu le Capillaire, la Véronique, la Primevère, et quelques plantes que Linné range dans la didynamie, comme le lamium ou ortie blanche. Ce qui fait la base des herbes vulnéraires ou Thé de Suisse, que l'on ne trouve mieux que dans les montagnes. »

Réputée aussi, une autre tisane appelée le « **thé de santé** » (dit également thé de Saint-Germain) qui permet la purge une fois de plus.

Dorvault

Thé de Saint-Germain.....		2,
— noir ou bouy.....		1,
— de Suisse, esp. vuln.....	,40	
— — — ... *le paquet.*		
— vert ou hyswen.....		2,

Espèces purgatives de Saint-Germain.

Thé de santé, Thé de Saint-Germain, Poudre de longue vie; species purgativæ.

Séné.....	120	Anis.....	50
Sureau.....	50	Crème de tartre.....	30
Fenouil.....	30		

Incisez et divisez en paquets de 5 gr. dont chacun sert pour une tasse d'infusion (*Codex*).

Dose : une cuillerée à café pour six tasses d'eau. (*Jourd.*) 5 à 10 gr. (1 à 2 cuillerées à bouche) infusés pendant 1/4 d'heure dans une tasse à thé d'eau bouillante, prise le soir ou le matin. (*Pierlot.*) C'est, paraît-il, un bon moyen à opposer à la constipation; en Prusse, il est populaire.

Ptisane

Etymologie grecque : « bouillon d'orge mondé » ; déjà préconisé par Hippocrate, comme nourriture aux malades (à la place de l'abstinence totale préconisée par d'autres médecins qu'il accusait de « faire dessécher leurs malades comme des harengs »)[2]. Le type de grain de base pouvait varier, et on y rajoutera plus tard d'autres ingrédients, dont du fromage, divers végétaux, ou encore du vin. Progressivement **la ptisane a désigné ce qu'on appelle de nos jours tisane** (une boisson curative à base de plantes). Ainsi au XVII[e] s. sont préconisées des ptisanes purgatives, ptisanes pour guérir de l'hydropisie, ptisanes contre la colique rénale… On trouvera par exemple quelques recettes de ces ptisanes (ptizanes) dans ***Les remèdes charitables de Mme Fouquet pour guérir à peu de frais toutes sortes de maux… passés jusqu'à présent comme incurables et expérimentés par l'auteur***, publication de 1685, dont voici un extrait : *Ptizane à la Reine* « pour guérir doucement la bile »…

Ptizane pour guerir doucement la bile, appellée vulgairement, Ptizane à la Reine.

*Prenez le poids d'une piſtole de ſené, & une poignée de pimpinelle, coupez la moitié d'un citron en tranches, & exprimez le jus de l'autre moitié, caſſez une branche de regliſſe, ajoûtez 20. grains de cryſtal mineral. Il faut mettre le tout dans un vaiſſeau de terre de Fayence, & mettre deſſus trois verres d'eau de la plus legere; l'on y peut ajoûter trois cloux de girofle. Il faut laiſſer infuſer le tout l'eſpace de douze heures, & ſi l'on a l'eſtomac foible, il faudra faire l'infuſion ſur les cendres chaudes.

Chez Valentin une ptisane pour calmer l'éruption cutanée. Ce qui n'exclut pas qu'il y ait un fond de féculents, une infusion d'orges, car il parle de ''ptisane'' alors que le mot dérivé ''tisane'' est déjà utilisé.

Tisane, boisson (en général chaude) à base d'un ou plusieurs plantes à visée curative (phytothérapie).

Les douleurs ''tête-gencives-dents'' continuent leur opération de ''forage''. Le 16 septembre, Dr Boeckel « ordonne une **poudre purgative** »[3] et un **vésicatoire** sur le bras » ; le soir il « confirme ses prescriptions et ajoute des **sangsues** »[4] pour le lendemain. Il faut évacuer ce qui pourrait être

[1] Fds Oberlin 77Z – AVES.

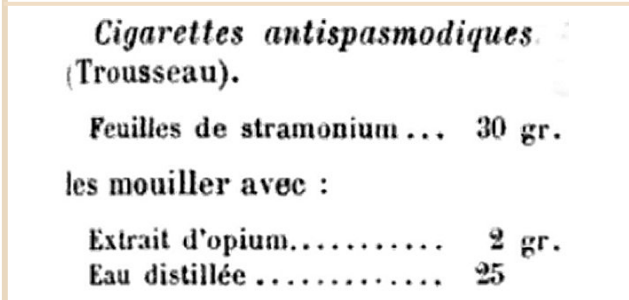
[2] *Histoire de la médecine*, D. Le Clerc, 1702.

[3] Destinée à la purge. Il ne s'agit pas forcément de la fameuse « poudre purgative » du Dr Ailhaud (XVIII[e] s.).

[4] On pouvait mettre de l'eau sucrée sur la peau en préparation.

malsain… Le matin du 17 septembre, après une « nuit affreuse » malgré les pilules, Valentin prend sa poudre purgative et son épouse procède à l'application de **6 sangsues**. Après 10 h et demie, la promenade est interrompue par des douleurs dentaires insupportables. Dr Boeckel refait une nouvelle prescription mais Haas qui n'en peut plus se rend d'urgence chez **Schneider** pour qu'il lui arrache une ou des dent(s) ; le chirurgien l'examine, et ne voyant pas de dents « gâtées », **le laisse repartir avec son embarras**… Le sommeil s'annonce néanmoins meilleur grâce aux « **gouttes anodines de Sydenham**[1] » prises au coucher, et encore durant la nuit où la servante Louise est priée de lui rapporter de ce breuvage calmant. Le matin, l'épouse applique à nouveau des sangsues et « entretient l'écoulement du sang par des cataplasmes », ce qui n'évite pas à Valentin maux de tête et démangeaisons. Les éruptions aux jambes suintent. Le 20, Valentin ne peut que constater la suite des éruptions sur tout le corps, bras et mains inclus. Dr Boeckel revient, pose « **quantité de questions** », ordonne alors un **régime** : « du **bouillon de veau avec du son** et **carbonate de soude**[2] », Haas prend encore un bain et « une **décoction de son de froment** »[3] avant de se coucher. Le 21, il fait un **lavement**[4]. Avec un constat accablant : malgré toutes les prescriptions, les démangeaisons et les maux de dents se maintiennent… Le lendemain, un autre lavement. Le 24, apaisement, et Valentin prend « **2 lots sel de Glauber**[5] [*Glaubersalz*] », son épouse lui **panse** les pieds. Le 27, les dents de Valentin lui « font grave mal » ! Le 29, Théodore Boeckel « ordonne de mettre un **emplâtre vésicatoire derrière l'oreille** »…, vaine démarche ! Deux jours plus tard, le docteur presqu'à bout de recommandations et solutions, propose toutefois de « **fumer des feuilles de pomme épineuse**[6] », examine la jambe et finalement « ne sait plus quoi dire » si ce n'est de proposer une **consultation avec un autre médecin**, le Dr **Schaal**. Ce dernier arrive avec Boeckel le 3 octobre, et les deux discutent des « remèdes employés et à employer », qui restent *in fine* similaires à ceux déjà utilisés… Pas de thaumaturges en vue…

Cigarettes à base de pomme épineuse (*stramonium*, stramoine, datura) alliée à de l'opium



Cigarettes antispasmodiques (Trousseau).

Feuilles de stramonium ... 30 gr.

les mouiller avec :

Extrait d'opium..... 2 gr.
Eau distillée 25

Leçon de clinique thérapeutique, Dr Dujardin-Beaumetz, 1888

Le 6 octobre, Valentin désespère, les maux de dents sont « affreux ». Il demande à **Schaeffer**, dentiste, de venir ; ce dernier ne voit rien de problématique, mais « conseille de mettre **des sangsues aux gencives** ». En désespoir de cause, Valentin suit ses conseils et fait mettre quatre sangsues le jour suivant à 10 h ; la saignée dure jusqu'à midi. Efficace sur la douleur certes, mais avec un **enflement** « considérable » au niveau « de la joue gauche et de la lèvre supérieure » qui perdure le lendemain. Les démangeaisons persistent, et Théodore dit à son patient de se faire ventouser, de prendre un bain le soir. Le 11, le chirurgien **Kühn** applique **18 ventouses qui lui « tir[ent] une bonne portion de sang** ».

Deux mois et demi plus tard, Valentin a cette fois des étourdissements ; il tente les **bains de vapeur** puis le **nettoyage de ses oreilles**, efficace, alors que les maux de dents le reprennent ce 29 décembre. L'année se clôt sur une petite note d'espoir, les douleurs sont moins vives.

---

[1] *Laudanum de Sydenham* (docteur anglais du XVII[e]), ce breuvage alcoolisé (teinture) opiacé que nous avons déjà évoqué avec Philippe Frédéric. Le laudanum fait déjà partie des « spécifiques **anodins** » du fameux médecin suisse Paracelse (1493-1541).

[2] Utile, même en sidérurgie ! Quant au bicarbonate de soude (bicarbonate de sodium), — mélange de carbonate de soude & dioxyde de carbone —, il est très utilisé de nos jours. Ne pas confondre avec la soude caustique !

[3] La vraie ptisane !

[4] Par la ''seringue'' de clystère ou alors par une vessie de porc à embout.

[5] Glauber est un médecin à l'origine de ce produit laxatif à base de sulfate de sodium. Certains le comparent au sel d'Epsom mais avec des cristaux plus gros.

[6] Il s'agit là de la si jolie plante datura, dite encore stramoine lorsqu'il s'agit de la variété sauvage, trompette des anges et herbe ou pomme du diable ou pomme-poison, herbe des magiciens… toxique par ses alcaloïdes, voire mortelle ! Il faut éviter de la toucher, de l'absorber, de la fumer... Ses effets psychotropes sont connus des rites chamaniques. L'usage médical doit se faire avec précautions pour résoudre des problèmes de bronches, de peau, ou encore comme analgésique, anti-inflammatoire. Si Valentin en fume les feuilles, il peut présenter des signes inquiétants, des troubles de vision et problèmes buccaux, aller jusqu'à l'hallucination, ou plonger dans un sommeil profond, voire mourir… Actuellement de telles feuilles de datura à fumer sont considérées comme des stupéfiants dangereux et la vente est un délit puni. Dans les *Archives des découvertes* de 1829, M. Zeigler souligne l'emploi de la stramoine fumée dans les affections asthmatiques (« mélange d'une partie d'herbe de stramoine, sur deux de tabac à fumer, deux pipes pas jour ».





Flacons d'apothicaire XIX^e^s.

A droite, ***flacon prévu pour du Spirit Camphorat (latin) Kampfergeist (allemand) = Esprit de camphre***

© Collection privée Michel Prevot

Par contre, Valentin s'inquiète encore davantage pour Guillaume de Turckheim ; ainsi le 15 octobre 1830, il est allé lui rendre visite dans son domaine de Truttenhausen et le trouve « **dans un assez mauvais état de santé mais Madame de Turckheim[1] et toute sa famille bien portantes** ». Un phénomène l'inquiète : « Après dîner, conversation dans laquelle **M. de Turckheim se trouvant fatigué nous quitte plusieurs fois pour se reposer** ». Le 29 novembre, à Strasbourg, il le « **trouve très mal, au point qu'il ne peut articuler aucune parole** »… Guillaume rend son dernier souffle peu après, le 12 janvier 1831[2]. Il n'a que 45 ans et laisse une veuve avec quatre enfants mineurs[3]. Son père Bernard Frédéric ne tarde pas à le rejoindre[4], six mois plus tard, le 10 juillet 1831, dans sa 79e année. Au moment même où l'on pourrait craindre que **la pandémie de choléra** n'atteigne l'Alsace alors qu'elle bat son plein à Berlin…

La pandémie… de choléra
(1831-32)

Des mesures et débats qui ressemblent à ceux de 2020…

Louise Perier née de Dietrich, la fille de Hansel[5], cousine à la fois de Fritz et d'Amélie de Dietrich, veuve de Scipion Perier, se voit mourir à 58 ans, en avril 1832, suite à la pandémie de choléra qui a progressé jusqu'à Paris dès le début du printemps après avoir atteint Londres en février. L'Inde où la maladie serait née est déjà concernée en 1817. La Russie atteinte une deuxième fois dès 1830. Puis la Pologne, la Poméranie... Vienne, las des nombreux « lazarets » et autres moyens drastiques mis en place pour parer la maladie, finit par revenir à une vie normale. On doute même de la contagion[6]. Dans l'hôpital de Calamata en Grèce qui voit des cas de choléra[7], on prend des mesures prophylactiques comme « l'aspersion de chlore autour des fournitures les

[1] La fille aînée d'Amélie de Dietrich-Berckheim.

[2] Sa pierre tombale et la croix (rénovée récemment par des descendants actuels) se trouve à côté de la stèle dédiée à Sybille, au cimetière Sainte-Hélène, Strasbourg-Schiltigheim.

[3] Comme ce fut le cas pour sa mère Amélie de Dietrich, veuve de Fritz.

[4] Enterré à Krautergersheim, à côté de son épouse Elisabeth née Schoenemann.

[5] Frère de Philippe Frédéric qui avait épousé une tante maternelle d'Amélie de Berckheim.

[6] Buet, 1831, qui analyse l'avancée du choléra de 1817 à 1831.

[7] En octobre 31. La prochaine pandémie l'atteindra davantage.



Une jeune dame de Vienne, quelques jours avant l'invasion du choléra /
La même dame, une heure après l'invasion du choléra, et trois quarts d'heure avant sa mort[1].

Peints d'après nature par le docteur Schneider, Issus du livre *Du choléra-morbus en Russie, en Prusse et en Autriche, pendant les années 1831-1832*, publié en 1832 par Gerardin et Gaimard.

plus infectes »[2] ou un régime antiphlogistique[3] pour les malades. A l'été 1831, le choléra est à Berlin qui instaure des dispositifs d'isolement des malades et de mise en quarantaine des entrants ou personnes de la famille du malade, prend des mesures de salubrité des rues et des maisons ; on nettoie, on désinfecte, on aère... Durant ce même été Casimir Perier (le beau-frère de Louise), alors président du Conseil et ministre de l'Intérieur en France, décide de rétablir concrètement les contrôles sanitaires censés être effectués aux frontières ; ce qui n'est pas sans nous évoquer la période actuelle ! L'angoisse naît, le futur semble sombre, l'espoir menu pour les malades. « Il y eut des jeunes gens qui par un raffinement d'audace se livrèrent à des excès inaccoutumés : *Puisque nous devons mourir demain*, disaient-ils, *épuisons aujourd'hui les joies de la vie*. La plupart de ceux-là passèrent du bal masqué à l'Hôtel Dieu et succombèrent le lendemain avant le coucher du soleil »[4]. On aménage des salles spécifiques avec de nouveaux lits pour les cholériques dont le nombre augmente. On y meurt loin des siens puisque l'entrée est interdite pour la famille et gardée par des militaires. Les soins divergent selon les ordres donnés. Les cercueils s'accumulent. Dans l'opinion, on balance entre libre circulation et cordons sanitaires qui peuvent sérieusement entraver l'économie. Dans la région parisienne on utilise vinaigre et chlore pour le courrier, on établit des quarantaines. Il y a des théories du complot, de suspicion d'empoisonnement du peuple parmi les ouvriers… jusqu'à ce que des membres de familles notables soient atteintes elles aussi… dont justement Camille Perier qui meurt du choléra en mai 1832, un mois après sa belle-sœur Louise ! Petite trêve en été, puis l'épidémie reprend et concerne quelques autres départements mais dans une moindre mesure… sauf dans un village de l'Aube où « on perdit 50 habitants sur 500 âmes » comme le signale L. Blanc qui remarque déjà que « le choléra trouvait un puissant véhicule dans le cours des eaux ». A Paris le bilan affleure les 20 000 (18 402 comptabilisés officiellement durant les 189 jours sur env. 860 000 habitants). On ne sait pas encore que la contamination se fait par un bacille (qui se transmet oralement par les personnes malades — et donc contagieuses— ou par leurs matières fécales, ce faisant l'eau ou l'alimentation souillée) ; cependant Oberlin, suite à des épidémies autres que cholériques, avait déjà insisté sur l'« hygiène corporelle, comment se

[1] On remarquera la cyanose (qui est à l'origine de l'expression « avoir une peur bleue »).

[2] Dussi, 1834, dans son *Essai sur le choléra épidémique observé en Grèce*.

[3] Anti-inflammatoire.

[4] *Histoire de dix ans (1830-1840)*, Louis Blanc, 1846.

laver les dents, se détourner en se mouchant, se coiffer proprement, veiller à ce qu'il appelle "les loix (sic) de la maison" : propreté, aération, hauteur des plafonds, largeur des fenêtres, entretien de lieux d'aisance, drainage des eaux stagnantes, entretien des jardins et des voies publiques. »[1]

Il y aura encore de nombreuses pandémies et épidémies de choléra, et ce jusqu'à nos jours (en particulier lorsque l'hygiène et l'assainissement restent déficients) ; ainsi 22 ans plus tard, en **1854-55**, le choléra reprend de plus belle et aurait fait plus de 140 000 morts en France… **Charles, le fils de Valentin Haas en meurt à Reichshoffen à 44 ans, au mois d'octobre 1855.**

En avril 1832, Haas, en Alsace, ne côtoie pas le choléra mais fête ses 66 ans et décide de se relancer dans l'industrie ! Motivé, actif et courageux, il devient dirigeant (et aidant) d'une fabrique de colle sèche en signant un bail locatif au Wacken[2] avec la famille des tanneurs Herrenschmidt ; alors qu'au niveau santé, il fait figure par moments de *Pater dolorosa*. Nous ne pouvons éprouver qu'admiration pour ses activités et empathie pour ses souffrances qui deviennent parfois énigmatiques pour les médecins et difficiles à soulager durablement…

Le 10 mai, alors que le temps n'est toujours pas très clément, les douleurs de Valentin se renforcent, au niveau des **poumons** cette fois ! Il essaye de « **transpirer** » dans son lit en buvant du **thé[3] de sureau**, et le 11 Dr Boeckel lui ordonne une nouvelle fois des **sangsues** « à l'endroit de la plus forte douleurs » ; dès 6 heures du matin le lendemain, Madame Haas garnit la poitrine de son époux **de 10 sangsues,** puis deux heures plus tard lui pose un **cataplasme**. Cependant, les ennuis de poitrine ne cessent pas totalement dans les jours qui suivent, « un point » douloureux persiste. Dr Boeckel délivre une nouvelle ordonnance à chercher au plus vite en pharmacie, puis ordonne un **emplâtre vésicatoire** et de la « **poudre de Dover[4]**» à prendre une heure après le repas le 16 au soir. Le 17 à l'aube, Madame Haas lève « l'appareil, elle ouvre la vessie qui s'était formée, [lui] met du **beurre frais**, puis panse [s]on cautère et enveloppe [s]a jambe », Haas avoue que « le vésicatoire [le] gêne beaucoup de manière qu'[il] reste presque toute la matinée assis dans [s]on fauteuil ». Avec des démangeaisons de partout. Dr Boeckel prescrit de « **l'acétate d'ammoniaque** »[5]. Le 18, Madame Haas panse à nouveau, vésicatoire, cautère, au niveau de la jambe.... Valentin a envie de se gratter de partout et une ampoule s'est formée au pied (à cause du vésicatoire). Le 19, ce sont **vingt et une ventouses de posées** par « le ventouseur » et qui « lui tirent beaucoup de sang »[6]. Dans la foulée, il prend « **du sel d'Epsom et de l'eau de Seltz[7]** » avant le repas du matin.

En juillet, sur conseil du Dr Boeckel, Madame Haas applique « **du taffetas ciré sur la poitrine** » ; le docteur préconise également une cure à Baden… lorsqu'il en aura le temps. Du côté de Niederbronn, le Dr Kuhn s'occupe des soins à donner à Elisabeth Eppinger, la fille aînée d'une fratrie de onze enfants dont les parents travaillent la terre ; sa santé est très fragile. Cette patiente fera parler d'elle dans quatorze années pour ses guérisons miraculeuses et surtout ses prédictions… (Voir encart plus loin).

Chez Valentin apparaissent maintenant des douleurs aux pieds. Mi-août il suit finalement une **cure d'eau de Petersthal[8]** tout en restant en Alsace (cf. encart « Eaux »).

---

[1] *Le pasteur Jean-Frédéric Oberlin (1740-1826) et la médecine - Aspects scientifiques et humains*, François GOURSOLAS.

[2] L'air qu'y respire Valentin est peut-être encore moins sain qu'au centre de Strasbourg où il y a alors des usines certes mais *a priori* moins ''agressives'' que les tanneries ou la fabrique de colle !

[3] Tisane, infusion.

[4] Nous apprenons dans le recueil *Bibliothèque britannique* publié à Genève en 1796, que le Dr Thomas Dover, disciple du Dr Sydenham et réputé à Londres, a écrit *Legs du vieux Médecin à sa patrie* qui comporte sa recette de poudre composée d'opium, d'ipécacuanha, de réglisse, de nitre et de tartre vitriolé. Conseillée par le médecin à raison de « 40 à 70 grains dans un verre de petit-lait fait avec du vin blanc, qu'on avale en se couchant. On favorise la sueur qu'il procure par une boisson abondante et en s'enveloppant de couvertures bien chaudes. On peut le donner en doses fort inférieures et dans le rhumatisme, il agit mieux comme calmant que comme sudorifique ». Cette poudre ne semble pas très connue dans le reste de la France.

[5] Obtenue en « satur[ant] le sous-carbonate d'ammoniaque par de l'acide acétique [vinaigre] concentré », nous indique le tome 1 du *Dictionnaire pittoresque d'histoire naturelle*… rédigé sous la direction de FE Guérin en 1834. En 1868, le *Compendium de pharmacie pratique* de JB Deschamps, le classe dans les médicaments irritants ; utilisé comme « stimulant et sudorifique », employé en particulier « dans la goutte et le rhumatisme ».

[6] Valentin a été scarifié avant la pose de ventouses.

[7] Voir encart « Eaux pour bains, eaux à boire ».

[8] Commune thermale réputée de Forêt-Noire.

Eau de SELTZ

Eau de Seltz forte.

Seltz, ville dans le département du Bas-Rhin, à 9 lieues de Strasbourg.

Principes constituans. Eau commune. . . . . 20 onces.
Muriate de soude. . . . . 23 grains.
Carbonate de soude. . . . . 4 *id.*
Carbonate de magnésie. . . . 2 *id.*
Carbonate de chaux . . . . 4 *id.*
Acide carbonique 5 fois le volume.

Propriétés physiques. Acidité agréable, saveur salée et alkaline, température froide ; pétillante et mousseuse.

Propriétés médicinales. Depuis plus de vingt ans elles ont obtenu un débit considérable ; elles agissent comme diurétiques et antisceptiques, même à l'extérieur; elles ont réussi dans les catharres, les rhumatismes, l'asthme, les spasmes de l'estomac, les maladies bilieuses et putrides, les glaires surabondantes, l'atonie des organes digestifs : on les boit pures ou coupées avec du lait de vache, de chèvre ou d'ânesse.

L'Eau de Seltz est aussi, dans l'état de santé, d'un usage habituel, étant très-agréable à boire : on la mêle avec le vin pendant le repas ; dans ce cas, elle facilite la digestion, elle redonne du ton à l'estomac, en débarrasse les crudités : on la boit également dans la journée, mêlée avec des sirops ; des personnes qui étaient attaquées de très-fortes migraines en ont éprouvé de très-bons effets, plusieurs en ont été guéries.

Eau de Seltz douce.

Cette Eau contient les mêmes doses que la forte : ce qui lui fait donner cette désignation de *douce*, c'est qu'on retire à l'aide du feu l'acide carbonique qui entre dans sa composition, procédé qui donne à cette eau toute la douceur nécessaire pour être bue par des personnes d'un tempérament délicat, et lorsque la poitrine est affaiblie. On l'emploie dans les cas d'épuisement et de convalescence difficile, et après de longs et mauvais rhumes. Elle a toujours été ordonnée avec beaucoup de succès sur la fin de l'allaitement et lors du sevrage, ainsi qu'aux enfans atteints de la rache.

Notice sur la manufacture des eaux minérales, S.-F. Dittmar & comp., 1812

Eau de Seltz.

Chlor. de calcium...	0,27	Phosp. de soude.	0,07
— de magnésium	0,8	Sulf. de fer.....	0,018
Carb. de soude	1,0	— de soude....	0,4
Sel marin.....	0,25	Eau gaz. à 5 vol.	625,0

(*Soub.*, V. p. 433.)

Autre formule :

Chl. de calc. fondu.	0,544	Carb. de soude..	1,677
Chlor. de magnés..	0,057	Fer limé.....	0,006
Chlor. de sodium..	0,902	Eau gaz. à 5 vol.	625,0

(LEFORT.)

Nous avons fait remarquer plus haut que la prétendue eau de Seltz des fabricants n'est que de l'eau gazeuse.

L'Officine de Dorvault

EAU DE NIEDERBRONN-LES-BAINS

L'eau de Niederbronn peut être exposée un temps indéfini à l'air libre, sans se gâter. Elle est facilement transportable et conserve ses propriétés médicales si elle est convenablement bouchée. Elle communique au linge une teinte jaunâtre; elle ne dissout pas le savon, mais elle exerce une action dissolvante sur le fer : on avait garanti, dans le temps, l'orifice de la pyramide d'une grille en fer qui n'a pas tardé à être rongée ; les chaudières en fonte, dans lesquelles on chauffe l'eau minérale pour les bains, s'usent aussi très-promptement.

Les eaux de Niederbronn, description physique et médicale de cet établissement de bains,
3e édition, 1860
Jean Kuhn (1802-1868)

Dans le même ouvrage, **analyse[1] par Gustave Léon Wencelius[2]** :

Enfin M. Wencelius, qui a opéré sur place et sur de fortes quantités, vient de trouver (mai et juin 1860), les résultats suivants :

Chlorure de sodium		3gr1716
— de calcium		0,7991
— de magnesium		0,2329
— de potassium		0,0483
Bromure de sodium		0,0162
Iodure de sodium		traces.
Sulfate de magnésie		0,1269
Silice et alumine		0,0017
Acide arsénieux		traces légères.
Carbonate de protoxide de fer		0,0188
— de chaux		0,2842
— de magnésie		0,0063
— de manganèse		traces.
		4gr7060
Sels solubles	4gr3967	
Carbonate dissous par l'acide carbonique	0,3093	
Soit	4gr7060	

Les sources à côté desquelles on peut la placer, eu égard à la constitution chimique, sont celles de Kreutznach, Rothenfels, Canstadt, Kissingen, Hombourg, Soden, et, si on fait abstraction de la température, Wiesbaden, Baden-Baden, Bourbonne, Balaruc, etc.

Le caractère chimique des eaux de Niederbronn c'est, comme on voit, de contenir principalement des chloro-sels, parmi lesquels le chlorure de sodium est prédominant. A ces chlorures se trouvent associés le fer, le brôme et de minimes quantités d'iode.

[1] Il s'agit de la source centrale. Il en existe d'autres dont celle de la Liese avec d'autres composants.

[2] « Elève de l'Ecole de Saint-Etienne et attaché aux forges du Bas-Rhin ». Fils de Joseph Wencelius qui fut ami, collègue de Valentin, et exerçait comme directeur de comptabilité des forges.

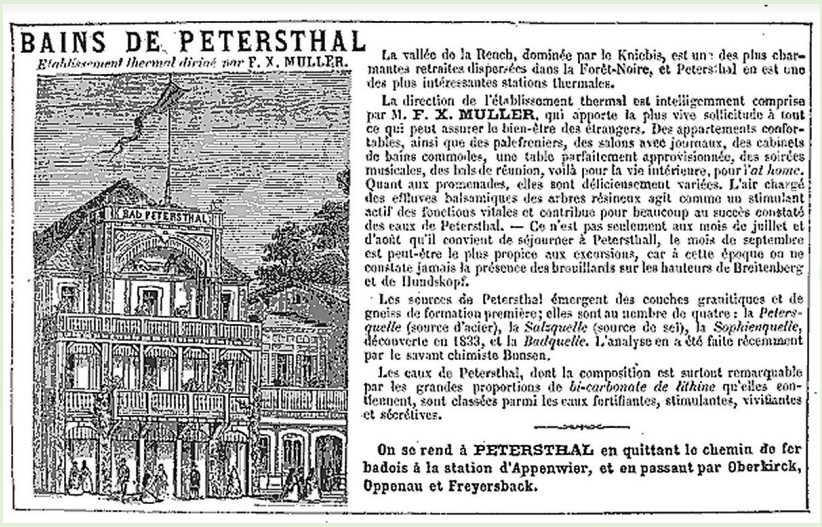
Tarif général des pharmacies pour les eaux minérales naturelles dont celle de Niederbronn[1]

L'Officine de Dorvault, 1855

Eaux min. natur.	de Cauterets, *la bouteille.*	1,25
	1/2	,90
—	de Carlsbad	3,
—	de Challes, *la bouteille.*	1,50
—	de Chateldon, *la bouteille.*	1,
—	de Chatelguyon	1,25
—	de Coèse	1,
—	de Condillac	1,
—	de Contrexeville, *la bout.*	1,
—	de Cransac	1,25
—	d'Ems, *le cruchon.*	1,25
—	d'Enghien, *la bouteille.*	1,
	1/2 *bout.*	,75
	1/4 *bout.*	,50
—	d'Evian	1,50
—	de Fachingen, *le cruchon.*	1,25
—	de Forges, *la bouteille.*	1,
—	de Geilnau, *le cruchon.*	1,50
—	de Gréoulx	
—	d'Hauterive, *la bouteille.*	,90
—	d'Heilbrun. *la bouteille.*	2,25
—	de Hombourg	1,50
—	de Kreutznach. *le cruch.*	
—	de Kissingen ou Rakozcy.	1,50
—	de Labassère	,90
	1/2	,70
—	du Ludwisbrun, *le cruc.*	
—	de Marienbad, *le cruchon.*	2,50
—	de Mont-Dore, *la bouteille.*	1,50
	1/2	1,20
—	de Naples	
—	de Néris	
—	de Niederbron	1,75
—	de Passy. *la bouteille.*	1,
—	de Plombières, *la bout.*	1,50
—	de Pont-Gibaud	
—	de Pougues, *la bouteille.*	1,
—	de Pullna, *le cruch. carré.*	2,50
	1/2 d°	1,50
—	de Pyrmont	2,50
—	de Rieu-Majou	1,25
—	de Roisdorf ou d'Afleters.	

Eaux min. natur.	de Saint-Alban. *la bout.*	,75
—	de Saint-Galmier	,75
—	de Sainte-Marie-Cusset	,80
—	de Saint-Pardoux	1,25
—	de Saint-Sauveur	
—	de Schwalbach, *le cruch.*	
—	de Sedlitz *le cruchon car.*	2,50
—	— 1/2 *cruch. car.*	1,75
—	de Seidschutz, *le cruc. car.*	2,50
—	de Seltz ou Selters, *le cruchon cylindrique.*	1,
	1/2 d°	,70
—	Sermaize	1,
—	de Soultzmatt	,70
—	de Spa, *la bout. et cruchon.*	1,50
—	de Tonnestein, *le cruchon.*	
—	de Vals	
—	de Vernet-les-Bains	
—	de Vichy, source de la Grande-Grille, *la bouteille* en grès	,90
—	— source de l'Hôpital	,90
—	— source des Célestins	,90
—	— enclos des Célestins dite source Lardy	,80
—	de Welbach, *le cruchon.*	1,10

Publicité pour [Bad] Petersthal en Forêt-Noire (Valentin Haas fait une cure de cette eau)
Guide du voyageur de France, Richard, 1866



BAINS DE PETERSTHAL

Établissement thermal dirigé par F. X. MULLER.

La vallée de la Rench, dominée par le Knebis, est une des plus charmantes retraites dispersées dans la Forêt-Noire, et Petersthal en est une des plus intéressantes stations thermales.

La direction de l'établissement thermal est intelligemment comprise par M. **F. X. MULLER**, qui apporte la plus vive sollicitude à tout ce qui peut assurer le bien-être des étrangers. Des appartements confortables, ainsi que des palefreniers, des salons avec journaux, des cabinets de bains commodes, une table parfaitement approvisionnée, des soirées musicales, des bals de réunion, voilà pour la vie intérieure, pour l'*at home*. Quant aux promenades, elles sont délicieusement variées. L'air chargé des effluves balsamiques des arbres résineux agit comme un stimulant actif des fonctions vitales et contribue pour beaucoup au succès constaté des eaux de Petersthal. — Ce n'est pas seulement aux mois de juillet et d'août qu'il convient de séjourner à Petersthall, le mois de septembre est peut-être le plus propice aux excursions, car à cette époque on ne constate jamais la présence des brouillards sur les hauteurs de Breitenberg et de Hundskopf.

Les sources de Petersthal émergent des couches granitiques et de gneiss de formation première; elles sont au nombre de quatre : la *Petersquelle* (source d'acier), la *Salzquelle* (source de sel), la *Sophienquelle*, découverte en 1833, et la *Badquelle*. L'analyse en a été faite récemment par le savant chimiste Bunsen.

Les eaux de Petersthal, dont la composition est surtout remarquable par les grandes proportions de *bi-carbonate de lithine* qu'elles contiennent, sont classées parmi les eaux fortifiantes, stimulantes, vivifiantes et sécrétives.

On se rend à PETERSTHAL en quittant le chemin de fer badois à la station d'Appenwier, et en passant par Oberkirck, Oppenau et Freyersback.



A 2 heures de Wissembourg
A 2 „ de Strasbourg
A 4 „ de Metz
A 12 „ de Paris

STATION DE CHEMIN DE FER
Poste et Télégraphe

Température de l'eau : 18° centigrades
Débit : 221 litres par minute

PRIX DE LA BOUTEILLE :
40 centimes
prise à Niederbronn
et DÉPOTS
dans les principales pharmacies.

purgative, chlorurée, alcaline, lithinée, arsénicale, ferrugineuse

Eau minérale DE **NIEDERBRONN** (ALSACE)

Publicité pour l'eau minérale de Niederbronn, 1880 © BNUS

[1] En 1847, les eaux de Niederbronn n'apparaissent pas encore dans la liste. Dans les tarifs de 1855, il manque le 2e ''n'' final à Niederbronn. L'erreur sera corrigée par la suite. Les tarifs pour quelques eaux gazeuses sont aussi donnés dans l'ouvrage.



Digitales des hauteurs de Niederbronn

© Photo EMH, juin 2012



Fin du mois, Dr Boeckel « prescrit des pilules contre la **douleur rhumatique de la poitrine** ». En octobre, toujours des maux de dents, des douleurs poitrinaires et des démangeaisons aux jambes ; le 10, Valentin délaisse « **l'emplâtre de poix**[1] » pour « **un emplâtre de Cérat de Saturne**[2] » sur la poitrine. Le 14, Valentin prend « deux cuillerées à café d'une poudre » envoyée par le médecin et qui « [l]e **purge** 4 ou 5 fois dans le cours de la journée », et poursuit son traitement à base de pilules. Enfin le 8 novembre, les douleurs et démangeaisons semblent se dissiper, Valentin a plus de vigueur pour le fonctionnement et les commandes de sa fabrique de colle au Wacken dont il entame d'ailleurs le dessin d'un plan général. Le 19 novembre, Dr Boeckel revient pour « son mal », le réexamine, revoit son pronostic, dit que « ce n'est pas rhumatique »[3], prescrit « un **elixir** », et une **saignée**. Les maux de tête deviennent gênants (« ordinairement vagues », ils présentent à nouveau des « élancements »), Dr Boeckel rectifie la posologie des gouttes, conseille « **une petite promenade** » quotidienne ; le patient s'y tient.

Le 11 décembre, Dr **Aronsohn** remplace Théodore Boeckel indisposé : « **Il commence par me questionner beaucoup sur l'origine et les progrès de mes douleurs, puis visite longtemps une partie souffrante et finit par me dire de prendre successivement jusqu'à 80 gouttes [de digitale] par jour**. » Quatre jours avant Noël, les douleurs dans la poitrine se montrent toujours « très fortes » et ce « malgré l'usage des **gouttes de digitale**[4] »

Le médecin ordonne « une **saignée** [à faire par Kühn], **un bain de pieds [à la moutarde]**, de la **poudre tempérante** et des **cataplasmes froids** ».

Poudre tempérante de Stahl.

P. de sulfate de potasse comp., P. antispasmodique, P. d'or de Zell, P. nitrée cinabrée, P. tempérante rouge; pulvis temperans stahlii.

Sulfate de potasse.... 9 Cinnabre..... :
Nitrate de potasse... 9 (Codex.)

Pour diminuer la chaleur du sang et corriger les humeurs altérées des premières voies. Dose : 1 à 5,0. — Peu usitée.

L'officine de Dorvault

Par conséquent, dès le lendemain Valentin fait poser « **le premier cataplasme d'eau froide enfermée dans une vessie** » ; il le fait changer toutes les demi-heures le matin, puis de 14 h au soir. Léger mieux. Le 28 décembre, toujours des **cataplasmes froids**, et deux cuillérées d'un élixir. En parallèle, Valentin se passionne pour la construction d'une « machine électrique », fait des expériences sur

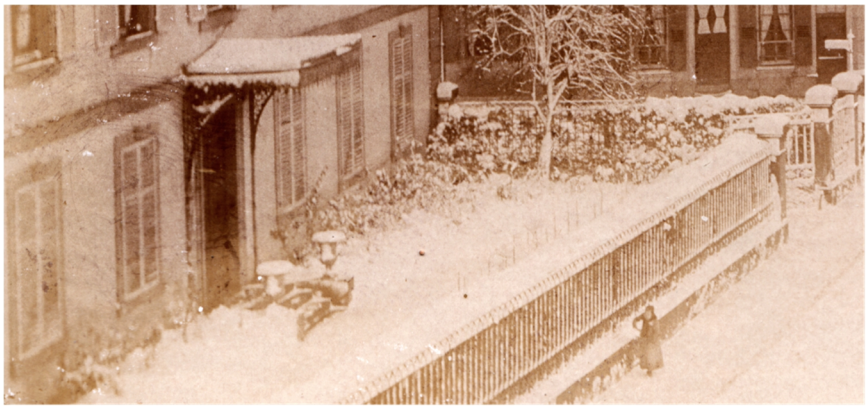
[1] Ici résine végétale.

[2] Eau de Goulard (acétate de plomb) mélangée à une base cirée ou non. Elle peut vite s'altérer selon Dorvault.

[3] La prescription de l'élixir à base de digitaline pourrait nous indiquer que Dr Boeckel a détecté une **défaillance cardiaque**.

[4] La digitale apparaît à l'œil comme une jolie plante ; de ses feuilles sont extraits les composants qui servent surtout de traitement pour le cœur (et parfois comme diurétiques, donc là encore pour éliminer davantage les « impuretés » du corps par les urines). Mais ces fameuses gouttes prises par Valentin peuvent s'avérer d'une grande **toxicité**, voire se révéler rapidement mortelles si le dosage n'est pas strictement encadré. La prise doit se faire avec ménagement, **d'infinies précautions**. Les procédés d'extraction vont encore varier dans les décennies qui viennent.

l'électricité à son entourage, avale son breuvage et **finit par remplacer l'eau froide des vessies par de la neige**. Le médecin Boeckel revient « examine[r] le pouls tant au bras que dans la poitrine », invite à poursuivre « **assidûment** » les cataplasmes froids. Valentin « applique encore de la neige ». Le 31 décembre, triste conclusion : « **Mes douleurs et pulsations dans la poitrine ne me quittent pas encore malgré tous les remèdes** ». L'agenda 1833 que Valentin a certainement rempli avec régularité comme à son habitude n'a pas été retrouvé ; on peut cependant imaginer la suite de ses souffrances tout en dirigeant la fabrique de colle (dont les effluves ne devaient pas arranger son état) et se montrant toujours d'un soutien et conseil avisé pour Albert son fils architecte. Ses mots-clés demeurent *labora, obstinatio, diligentia, fidelitas*. Il meurt le 5 novembre 1833 à 67 ans, loin du bon air de Niederbronn ; cause notée dans la déclaration de décès **: rupture d'anévrisme**.



Lorsque la neige est censée aider le malade comme Valentin (via des cataplasmes froids)… Ici neige de Niederbronn, devant la maison des Turckheim en 1898

© Collection privée

Les maux ''pre-extatiques'' d'Elisabeth Eppinger (1814-1867)… et ses guérisons miraculeuses

Vers 1832, le docteur Jean Kuhn de Niederbronn commence à soigner Elisabeth Eppinger (alors à l'aube de ses 18 ans) « **pour des accidents nerveux hystériformes très graves et très opiniâtres** », n'imaginant pas que sa patiente deviendra la future extatique et Mère Alphonse-Marie, fondatrice avec l'abbé Reichard de la Congrégation du Très Saint Sauveur à Niederbronn puis Oberbronn !

Le médecin précisera[1] qu'« au bout de quelques années les **symptômes tumultueux de l'appareil nerveux se sont calmés en partie** pour faire place à une **irritation de poitrine (bronchite chronique)** qui à son tour **a résisté avec tant d'opiniâtreté aux agents thérapeutiques** qu'on a dû croire que la malade finirait par succomber à une phtisie pulmonaire. Néanmoins l'état de la poitrine s'est peu à peu amélioré mais la malade est restée faible ». Il se permet de donner son avis personnel, sa théorie de cause à effets : « Cette irritabilité de la poitrine jointe à l'élément nerveux **loin d'affaiblir comme on pense bien les facultés intellectuelles chez notre malade n'a fait que les développer, que les exalter**. Dans l'impossibilité de se livrer aux travaux de la campagne comme ses frères et sœurs [10], la fille Eppinger, que du reste l'éducation donnée par ses parents y disposait déjà, a voué son temps à des exercices de piété et à la lecture d'ouvrages qui traitaient de matières religieuses. **Cette vie contemplative a amené des moments d'extase dont les premières apparitions remontent à deux ans** [à l'âge de 32 ans]. »

L'Abbé Busson réfute ces propos : « Un intervalle de dix à douze ans sépare les deux maladies de Mlle Eppinger. Après la guérison de la première, quoique restée faible, cette fille reprit le cours de ses occupations habituelles aux champs et dans l'intérieur du ménage. Ses occupations étaient nombreuses et l'absorbaient, **elles ne lui laissaient le temps de se livrer outre mesure ni à des exercices de piété ni à la lecture d'ouvrages traitant de matières religieuses**. Toutes ses lectures se bornaient à celles de ses livres de prières ou de quelques petits manuels composés pour l'édification des habitants de la campagne. »

Ce qui est certain, c'est que les bruits s'amplifient et dépassent les ''frontières'' de Niederbronn et Reichshoffen : on parle dès 1846 des guérisons miraculeuses d'Elisabeth, et surtout de ses prédictions de l'avenir. Pour cette raison Dr Kuhn est sollicité, en 1848, par le préfet Eissen, à se rendre chez « l'extatique » pour un « **examen de l'état médical** », ce qu'il fait à deux reprises, **la première fois avec Dr Salathé**, notre médecin cantonal : « **Sa poitrine est encore toujours délicate**, de temps à autre elle a

[1] *Premières lettres sur l'extatique de Niederbronn et sur ses révélations*, Abbé C J Busson, 3e édition,1850. Lettre de Kuhn, 1848.

de petits **crachements de sang** surtout lorsqu'elle parle beaucoup ». Elisabeth confie aussi qu'elle a en général une vision tous les 3-4 jours, parfois 2 par jour et qu'elle sent leurs venues 2 heures auparavant.

Jésus ou Marie lui apparaissent, lui annoncent des événements, conseillent, avertissent de certains malheurs « à moins qu'on ne détourne par les prières le mal éminent ». Elle est capable de visualiser ces scènes futures ou hypothétiques.

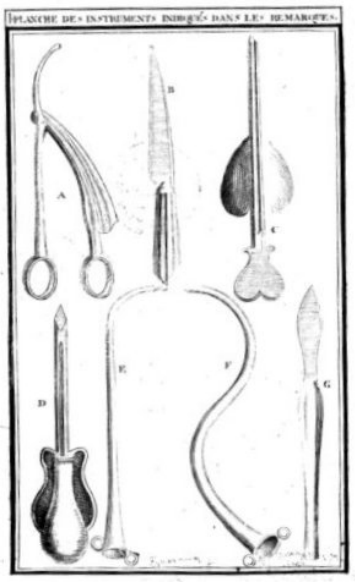
Si Elisabeth Eppinger a des soucis de santé, elle se montre cependant très bienveillante et compatissante, arriverait, en parallèle de ses précognitions, à prévenir ou guérir autrui des maux qui affaiblissent, grâce « au doigt de Dieu »... Un miracle a d'ailleurs été officiellement reconnu par le Vatican[1]. Elisabeth (Alphonse-Marie) est ainsi passée de Vénérable à Bienheureuse…



Tête du Christ souffrant, figurant sur la croix de la tombe d'Elisabeth Eppinger, Niederbronn © netcomete, EMH, 2013



Extrait de publicité dans l'Officine de Dorvault, XIX^e^ s.



Instruments médicaux et chirurgicaux, Dionis, XVIII^e^ s.

Cet article n'est pas à prendre comme une réduction doloriste de la vie ; certes il est un concentré de maux et de morts, à prendre absolument en compte, mais récoltés sur une étendue où fleurissent aussi des remèdes, un quotidien plus normal, des joies et douces nouvelles ! Il permettra peut-être aussi de comprendre mieux certains détails du passé, de relativiser le présent, de songer à la prévention et d'espérer…



[2]



Authentique trèfle à 7 feuilles, Alsace du Nord !
© EMH, mai 2008

Elisabeth MESSMER- HITZKE
Décembre 2020

[1] Celui d'une Mulhousienne guérie grâce aux prières adressées par les Sœurs de la congrégation à Mère Alphonse-Marie qui a, — de ce fait et après enquête —, été béatifiée en 2018 (ouverture du procès diocésain *super miro* en février **1959**).

[2] Caractères divers glanés (avant assemblage spécifique) dans diverses pages de l'album manuscrit de calligraphies du XVII^e^ s., Jean van den Bosch. Bonn, BNUS.